

2mil.2818.3

Université de Montréal

Les manifestations et les répercussions de la violence entre jeunes, dans la région de
Laval : le point de vue des intervenants

Par

Annie-Ève Girard

École de criminologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.)
en criminologie

Mars, 2000

©Annie-Eve Girard, 2000



2.8185 11m8

HV

6015

U54

2000

V.013



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
Les manifestations et les répercussions de la violence entre jeunes, dans la région de
Laval: le point de vue des intervenants

présenté par
Annie-Eve Girard
a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jean Dozois, président-rapporteur

Marie-Marthe Cousineau, directrice de recherche

Monic Lemieux, membre du jury

Mémoire accepté le : 25 juin 2000

SOMMAIRE

L'observation par différents acteurs impliqués auprès des jeunes laisse entendre que la violence vécue entre eux augmenterait. Dans le cadre de leurs activités, le Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC) de Laval, le Service de protection des citoyens de Laval, les Centres jeunesse de Laval ainsi que la Commission scolaire de Laval, sont souvent amenés à intervenir auprès d'adolescents et d'adolescentes auteurs ou victimes d'actes de violence dirigés vers leurs pairs ou envers eux.

C'est dans ce contexte, et directement dans la lignée de la recherche d'une action concertée, qu'un comité aviseur a mandaté notre équipe de recherche afin de lever le voile sur le phénomène de la violence vécue entre jeunes sur le territoire de ville de Laval.

L'objectif général de la recherche consiste à connaître les représentations que se font les intervenants œuvrant auprès des jeunes sur le territoire de ville de Laval, de la violence vécue entre pairs. Plus spécifiquement, cet objectif précise deux axes de recherche : un premier s'intéressant à la connaissance du phénomène et un deuxième s'intéressant au point de vue des intervenants sur la violence entre pairs.

Une vingtaine d'entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès d'intervenants de divers secteurs (milieu policier, Centres jeunesse, milieu scolaire, CLSC et milieu communautaire) œuvrant auprès des jeunes. Les thèmes de la violence à l'école, de la violence raciste, du taxage, des gangs de rue et de la violence amoureuse ont été abordés au cours de ces entretiens. En regard de chacune de ces formes de violence, nous avons dressé un portrait de la situation, nous questionnant sur la présence effective de l'une ou l'autre de ces formes de violence en territoire lavallois, sur les endroits où elle se produit, la façon dont elle se manifeste, ses origines, le portrait des victimes et des agresseurs et, enfin, les pistes de solution préconisées par les intervenants pour y pallier.

Globalement, il ressort de cette étude que la violence entre jeunes serait présente à Laval mais qu'elle est difficile à circonscrire concrètement. On dit également de cette violence qu'elle est présente chez des jeunes de plus en plus jeunes, qu'elle est de plus en plus banalisée et qu'il s'agit, le plus souvent, de violence psychologique. On constate également que les jeunes ne seraient pas conscients de la gravité des gestes posés et des conséquences de ces gestes à la fois pour eux-mêmes et pour les autres. De fait, la loi de l'Omerta prévaut, faisant en sorte que les jeunes gardent le silence et ne dénoncent pas les comportements violents dont ils sont témoins ou victimes. La peur des représailles expliquerait, en premier lieu, la force de la loi de l'Omerta en ce qui a trait à la violence vécue entre jeunes.

Devant ces constats, les intervenants estiment que l'intervention devrait, d'une part, s'orienter vers une approche collective visant à sensibiliser, informer et éduquer les jeunes et d'autre part, vers une intervention individuelle de nature plus curative lorsque la prévention n'a pas joué et que des manifestations violentes ont eu lieu. Le travail en partenariat s'avère également une avenue privilégiée pour intervenir auprès des jeunes qui vivent de la violence par leurs pairs. Cette pratique serait, aux yeux des intervenants, non seulement souhaitable mais essentielle afin d'espérer répondre, de la meilleure façon, aux besoins des jeunes, en matière de violence. Pour un travail en partenariat viable et efficient, il importe, indiquent les intervenants consultés, de pouvoir compter sur un véritable partage d'expertises, d'opinions et de compétences et une motivation intrinsèque se traduisant par un véritable volontariat de la part des intervenants qui siègent sur les différentes tables de concertation dans l'objectif d'une meilleure actualisation des démarches.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	vi
REMERCIEMENTS	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1: REVUE DE LA LITTÉRATURE.....	5
1. LA VIOLENCE À L'ÉCOLE	6
1.1 Les manifestations.....	6
1.2 La situation actuelle	8
1.3 Le portrait type de la victime	9
1.4 Profil de l'agresseur	9
1.5 Le rôle de différents facteurs dans le phénomène de la violence à l'école ..	10
1.6 Un système scolaire en pleine restructuration	12
1.7 En somme... ..	12
2. LA VIOLENCE RACISTE.....	13
2.1 La définition.....	13
2.2 L'ampleur du phénomène.....	14
2.3 Les circonstances, les manifestations et l'explication de la violence raciste chez les jeunes	15
2.4 Influences de diverses instances sur le développement des attitudes racistes chez les jeunes.....	16
2.5 La formation de bandes racistes.....	17
2.6 En somme... ..	17
3. LE TAXAGE ET LES GANGS DE RUE	18
3.1 LE TAXAGE	18
3.1.1 Un vol qualifié	18
3.1.2 L'ampleur du phénomène.....	18
3.1.3 Le profil des agresseurs.....	19
3.1.4 En somme... ..	19
3.2 LES GANGS DE RUE.....	20
3.2.1 Définitions.....	20
3.2.2 Ampleur du phénomène	21
3.2.3 Le profil des membres de gangs de rue	23
3.2.4 Le fonctionnement du gang de rue et sa structure	24
3.2.5 Les mécanismes de recrutement et motifs d'adhésion à la bande .	25
3.2.6 Manifestations délictuelles des gangs.....	27
3.2.7 En somme:'. ..	28

4. LA VIOLENCE DANS LES RELATIONS AMOUREUSES DES JEUNES ..	28
4.1 La définition.....	28
4.2 L'ampleur du phénomène.....	29
4.3 Les explications de cette violence dans les relations amoureuses des jeunes.....	30
4.4 Les circonstances entourant l'émergence de la violence dans les relations amoureuses des jeunes	31
4.5 Profil de l'agresseur et de la victime.....	32
4.6 Conséquences négatives de la violence dans les fréquentations amoureuses des jeunes	33
4.7 L'escalade et le cycle de la violence	34
4.8 En somme... ..	37

CHAPITRE 2: MÉTHODOLOGIE	38
1. OBJECTIFS DE LA RECHERCHE.....	39
1.1 Un premier axe de recherche: la connaissance du phénomène.....	39
1.2 Un deuxième axe de recherche: le point de vue des intervenants sur la violence entre pairs	39
2. JUSTIFICATION DE LA MÉTHODOLOGIE	40
2.1 Choix d'une approche qualitative	40
3. SOURCES DE DONNÉES.....	41
3.1 Un inventaire des organismes qui travaillent auprès des jeunes, à Laval	41
3.2 Une recension d'écrits	42
3.3 Des entrevues auprès des intervenants	42
4. ÉCHANTILLON	42
4.1 Constitution.....	42
4.2 Consigne de prise de contact	44
4.3 Fiches signalétiques.....	45
4.4 Consigne de départ.....	45
5. TRAITEMENT DES DONNÉES	45
6. LIMITES DE LA RECHERCHE	46

CHAPITRE 3: ANALYSE	49
1. LA VIOLENCE À L'ÉCOLE	50
1.1 État de la situation de la violence en milieu scolaire à Laval : présence ou absence du phénomène?	50
1.2 Les manifestations de la violence à l'école	52
1.3 L'origine et les causes de la violence en milieu scolaire.....	53
1.3.1 La structure de l'école	53
1.3.2 Le manque de formation des professeurs et leurs attitudes.....	57
1.3.3 Autres origines.....	58
1.4 L'intervention	60
2. LA VIOLENCE RACISTE.....	63
2.1 État de la situation de la violence raciste chez les jeunes lavallois.....	64
2.2 Les manifestations.....	66
2.3 Origines et fondements de la violence raciste chez les jeunes	67
2.4 L'intervention auprès des jeunes.....	69
3. LE TAXAGE.....	71
3.1 État de la situation du taxage à Laval : présence ou absence du phénomène?	71
3.2 Les manifestations du taxage.....	73
3.2.1 La définition.....	73
3.2.2 Les origines.....	74
3.2.3 Le modus operandi.....	75
3.2.4 Les lieux	76
3.3 Les fondements	76
3.4 Le portrait type du taxeur et de sa victime	77
3.4.1 La victime qui devient agresseur	79
3.5 L'intervention	80
3.5.1 Briser le silence (la loi de l'Omerta) en dénonçant les cas de taxage.....	81
3.5.2 La prévention et la sensibilisation auprès des parents	84
4. LES GANGS DE RUE	85
4.1 État de la situation des gangs de jeunes à Laval : présence ou absence du phénomène?	85
4.2 Les origines et les raisons qui poussent un jeune à devenir membre d'un gang de jeunes.....	89
4.3 Le portrait type des victimes de comportements violents de membres de gangs de jeunes et des membres de gangs.....	91
4.4 Les manifestations et les comportements liés aux membres de gangs de jeunes.....	92
4.4.1 Les endroits de prédilection pour la manifestation des comportements violents des membres de gangs de jeunes	95
4.5 La situation des filles dans les gangs de jeunes	96
4.6 L'intervention	100

5. LA VIOLENCE AMOUREUSE	103
5.1 État de la situation de la violence amoureuse chez les jeunes Lavallois : présence ou absence du phénomène?	103
5.2 Endroits où la violence dans les relations amoureuses des jeunes se manifeste	105
5.3 Les principales caractéristiques des agresseurs et des victimes.....	105
5.4 Les manifestations de la violence dans les relations amoureuses des jeunes.....	108
5.4.1 La violence psychologique	108
5.4.2 La violence verbale	110
5.4.3 La violence physique.....	110
5.4.4 La violence sexuelle.....	111
5.5 Les origines et les causes de la violence amoureuse chez les jeunes	112
5.5.1 Intériorisation de la violence familiale (modèles familiaux violents)	112
5.5.2 Intériorisation par les jeunes de certains modèles et stéréotypes présents dans notre société.....	113
5.6 L'intervention auprès des jeunes qui vivent de la violence dans leur relation amoureuse	115
5.6.1 État de la situation concernant l'intervention auprès des jeunes qui vivent de la violence dans leur relation amoureuse.....	115
5.6.2 Nature de l'intervention déjà entreprise par les intervenants	116
5.6.2.1 L'intervention de groupe.....	116
5.6.2.2 L'intervention individuelle.....	118
6. LE TRAVAIL EN PARTENARIAT	119
6.1 État de la situation du travail en partenariat dans la région de Laval.....	120
6.2 Les difficultés associées au travail en partenariat	124
CONCLUSION	128
BIBLIOGRAPHIE	139
ANNEXE.....	147

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Le cycle d'engagement dans un gang de rue.....	26
Figure 2 : Le cycle de la violence amoureuse.....	36

*À ma mère et à mon père...
sans qui je ne serais qui je suis aujourd'hui.*

REMERCIEMENTS

« Chaque être humain écrit une petite partie de l'histoire humaine, et c'est à chaque être qu'il appartient de lui donner un sens ou un autre. »

(Louis-N. Fortin)

Le présent mémoire n'aurait pu voir le jour sans l'expertise, la supervision, les précieux et judicieux conseils, l'écoute, le support, l'encouragement et la générosité sans borne de ma directrice Marie-Marthe Cousineau. Sans toi, cette recherche n'aurait pu être réalisée avec autant d'ambition, d'acharnement et de minutie. Tes qualités de guide, de modèle, de référence, de confidente et d'amie sont à la base même de la réalisation de cet ouvrage. Merci... merci mille fois!

Je tiens également à remercier tout ceux et celles qui ont si généreusement accepté de participer à cette étude. Votre disponibilité, votre intérêt et votre expérience m'ont permis d'accomplir cette étude avec autant de facilité.

Merci à Marie-France Blais pour sa collaboration à ce projet. Tes encouragements et ta disponibilité ont été fort appréciés.

Sincères et chaleureux remerciements aux membres de mon entourage qui m'ont soutenue, encouragée et supportée tout au long de la rédaction de ce mémoire. Sans vous, les obstacles rencontrés m'auraient paru insurmontables. Un merci tout spécial à Marc, pour avoir toujours été à mes côtés, dans les bons comme dans les pires moments.

Enfin, merci à ma mère et mon père d'avoir cru en moi.

Ce mémoire, je vous le dédie.

INTRODUCTION

L'observation par différents acteurs impliqués auprès des jeunes laisse entendre que la violence chez les jeunes augmenterait et s'étendrait dans tous les milieux. Cette perception de la montée de la violence juvénile les amène à se questionner, notamment sur l'origine de ce problème, sur les préjudices subis par la victime et sur les moyens de diminuer son incidence. A cet égard, dans la pratique, de plus en plus d'intervenants oeuvrant auprès des jeunes tentent de se mobiliser afin d'établir les bases d'une action commune, non plus seulement réactive mais davantage pro-active. Ceux-ci envisagent la pertinence d'une réelle concertation entre les différents acteurs concernés par le travail en partenariat (Comité de coordination jeunesse-violence et gang, 1997), dans le but de déterminer les stratégies d'intervention les plus appropriées.

Cependant, la complexité du phénomène présente des difficultés de description et de compréhension, particulièrement en raison du nombre élevé d'actes de violence non déclarés aux autorités (chiffre noir). Dumas (1990), dans son étude sur le chiffre noir de la victimisation chez les jeunes, indique que les jeunes qui gardent le silence invoquent eux-mêmes l'impression "d'inutilité" pour expliquer leur mutisme : cela ne servirait à rien d'en parler. Le chiffre noir de cette victimisation vécue par les jeunes serait, par conséquent, très élevé: peu d'actes seraient déclarés à la police ou aux autorités scolaires ou sociales (Dumas, 1990). Or, les conséquences en sont importantes. À cet égard, Dumas évoque, en premier lieu, la tristesse et le fait de se « sentir mal », des sentiments qui s'enracinent. L'auteure affirme que l'expérience d'une victimisation influence aussi l'opinion des jeunes victimes sur la société. Celles-ci en viendraient à croire qu'elles ne peuvent pas faire confiance aux autres.

Par ailleurs, la victime directe n'est pas la seule à souffrir des conséquences d'un acte de violence. En effet, selon l'Association québécoise plaidoyer-victimes (AQPV, 1992), les victimes indirectes, témoins et proches de la victime directe, peuvent aussi être touchés par un acte violent. Sans avoir été des victimes directes, les témoins d'un acte violent craignent souvent d'être agressés à leur tour. Les proches, même s'ils n'étaient pas présents au moment du délit, peuvent aussi en subir les

conséquences émotives et psychologiques, en s'associant à la détresse vécue par la victime et en "subissant" ses changements d'humeur et de comportements.

En somme, qu'elles soient victimes directes ou indirectes, les victimes d'actes violents peuvent vivre des bouleversements émotifs et psychologiques à plus ou moins long terme (auto-accusation, baisse de l'estime de soi, isolement, sentiment de vulnérabilité, perte de confiance dans les autres ...). La peur, la culpabilité et la honte semblent être les émotions les plus fréquentes ressenties par ces deux groupes (Home office, 1993).

Dans le cadre de leurs activités, le Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC) de Laval, le Service de protection des citoyens de Laval, les Centres jeunesse de Laval et la Commission scolaire de Laval sont souvent amenés à intervenir auprès d'adolescents(es) auteurs ou victimes d'actes de violence survenant entre pairs ou dirigés vers les intervenants qui travaillent auprès des jeunes. Ils sont aussi, tour à tour, sollicités par les organismes du milieu, les victimes elles-mêmes et les proches des victimes afin d'intervenir de façon plus spécifique et plus soutenue auprès des jeunes victimes de violence par leurs pairs.

C'est dans ce contexte, et directement dans la lignée de la recherche d'une action concertée, qu'un comité aviseur, composé des représentants du CAVAC de Laval, du Service de protection des citoyens de Laval, des Centres jeunesse de Laval et de la Commission scolaire de Laval, a mandaté notre équipe de recherche afin de lever le voile sur le phénomène de la violence vécue entre jeunes sur le territoire de ville de Laval.

Globalement, cette recherche s'articule autour de deux sous-thèmes de recherche. Le premier sous-thème s'intéresse à la perception qu'ont les jeunes de la violence vécue entre eux. Le second prend en compte le point de vue des intervenants sur la même question. Ce deuxième sous-thème fait l'objet du présent mémoire, lequel se compose de sept chapitres distincts : une recension d'écrits scientifiques s'intéressant à divers aspects de la prolifération des manifestations de violence entre jeunes; la

présentation de la méthodologie utilisée pour réaliser cette recherche; l'analyse proprement dite organisée pour tenir compte des thèmes suivants : la violence à l'école, la violence raciste, le taxage et les gangs de rue et la violence amoureuse. En regard de chacune de ces formes de violence, nous dressons un portrait de la situation, nous questionnant sur la présence effective de l'une ou l'autre de ces formes de violence en territoire lavallois, sur les endroits où elle se produit, la façon dont elle se manifeste, ses origines, le portrait des victimes et des agresseurs et, enfin, les pistes de solution préconisées par les intervenants pour y pallier. Un dernier chapitre traite des possibilités de travailler en partenariat. La conclusion, quant à elle, se veut être une synthèse des principales idées retenues à la lumière des propos des intervenants, menant à la formulation de recommandations de pistes d'intervention.

La pertinence de ce projet s'affirme, d'une part, lorsqu'on constate que la plupart des études portant sur la violence manifestée ou vécue par les jeunes sous forme de violence à l'école, de racisme, de taxage, d'activités de gangs de rue et dans le cadre des relations amoureuses ont été réalisées dans de grands centres urbains. Il s'avérera intéressant de comparer les résultats de ces recherches avec nos propres résultats, obtenus en milieu essentiellement semi-urbain, voire carrément rural pour une part. La ville de Laval nous apparaît, à cet égard, d'autant plus intéressante, qu'elle se caractérise par l'unification de quelques municipalités qui en font une zone rurale en périphérie et quasi urbaine en son centre. Nous pourrions, ainsi, tenter d'en saisir quelques particularités. D'autre part, nous sommes d'avis qu'il sera tout aussi pertinent de comparer les perceptions des jeunes, résultats obtenus, par ailleurs, dans le cadre de la même étude, avec celles des intervenants. Les résultats concernant les perceptions des jeunes, confrontés à celles des intervenants font l'objet d'un rapport (Blais, M,-F., Cousineau, M,-M., 1999)

CHAPITRE 1: REVUE DE LA LITTÉRATURE

La littérature scientifique foisonne d'études portant sur la violence chez les jeunes. Les auteurs traitent de violence familiale (abus, négligence), de manifestations de délinquance acquiescive et de violence entre jeunes. C'est sous ce dernier angle que nous avons envisagé la question de la violence des jeunes car il nous est apparu qu'il s'agissait d'une facette moins bien documentée où il restait encore beaucoup à découvrir.

Plus spécifiquement, notre revue de la littérature s'est attardée aux thèmes de la violence à l'école, de la violence raciste, du tagage, des gangs de rue et de la violence dans les relations amoureuses. De fait, les chapitres suivants seront organisés essentiellement autour des segments suivants : définition, ampleur du phénomène, origines, profil des victimes et des agresseurs et manifestations.

Plusieurs auteurs, dont Dumas (1990), distinguent deux principales catégories de violence généralement manifestée ou vécue par les jeunes, à savoir: la violence physique et la violence verbale (injures, menaces, paroles blessantes ou dévalorisantes). Selon Baril (1984), entre autres, ce dernier type de violence ne serait pas à négliger puisqu'il peut avoir un impact important sur les jeunes, notamment en ce qui a trait à leur intégrité psychologique et émotionnelle. Plus spécifiquement, dans le cadre de cette recherche, nous distinguerons cinq manifestations de la violence vécue entre jeunes. Celles-ci nous sont suggérées par la recension d'écrits réalisée à ce jour en rapport avec notre objet d'étude.

1. LA VIOLENCE À L'ÉCOLE

1.1 Les manifestations

Plusieurs auteurs tels Gottfredson (1986), Leblanc (1986), Cusson (1990), Bala et coll. (1994), Dubet (1994); Dubuc et Gagnon (1998) et Jenkins (1997) ont étudié la question de la violence en milieu scolaire primaire et secondaire. Selon Dubuc et

Gagnon (1998), cette violence se manifeste différemment dans les écoles primaires que dans les écoles secondaires, mais on constaterait une recrudescence d'agirs agressifs autant chez les plus jeunes que chez les plus vieux élèves. Quant à lui, Dubet (1994) estime que cette violence en milieu scolaire ne date pas d'hier et n'est pas unique. Elle est tout d'abord une problématique sociale et, contrairement à la croyance populaire, elle ne se limite pas aux batailles entre jeunes. En effet, Gottfredson (1986) explique que la violence en milieu scolaire se traduit par des actes aussi diversifiés que le port d'armes, les vols, les assauts, la vente et la consommation de drogues. Ainsi, comme le mentionne Bala et coll. (1994), la violence en milieu scolaire se manifeste de très nombreuses façons, depuis le comportement violent du traditionnel "fier à bras de la cour d'école" jusqu'aux démonstrations de violence plus récentes telles la violence de groupe (phénomène de gang), l'intimidation sélective (dirigée envers des individus ou des groupes qui présentent des caractéristiques particulières telles la race ou l'orientation sexuelle) et la violence à l'égard du personnel.

Plus spécifiquement, Bala et coll. (1994) estiment que, dans certaines grandes villes, les bandes organisées de jeunes se sont immiscées dans les écoles. Leurs activités sont également diverses: recrutement d'élèves et initiation à commettre des actes criminels, vols, voies de fait et trafic de drogues.

Le phénomène de taxage, problématique plus précisément étudiée ultérieurement, est aussi une problématique que l'on estime de plus en plus présente en milieu scolaire. En effet, une étude menée auprès d'étudiants du secondaire dans les écoles de Toronto, au moyen d'un questionnaire (Ziegler et Rosenstein-Manner, 1991), indique que 15% des élèves ont participé à des activités de taxage plus d'une ou deux fois au cours de l'année scolaire et que 20% des élèves affirment avoir été taxés plus d'une ou deux fois au cours de la même période. De l'avis de Dubuc et Gagnon (1998), ce phénomène, parfois lié au gangs de rue, contribue de façon importante au climat de violence et de peur qui régnerait actuellement au sein des milieux scolaires.

1.2 La situation actuelle

Au Québec, les agressions dans les écoles primaires et secondaires existent, mais il semble difficile d'en cerner l'ampleur et l'impact sur ces milieux (Conseil supérieur de l'éducation, 1984; Hébert 1991). En effet, peu de recherches nous renseignent sur la nature et l'étendue de la violence des jeunes dans les écoles québécoises ou canadiennes. La majorité des connaissances sur la violence des jeunes en milieu scolaire sont, en fait, fondées sur des recherches menées aux États-Unis (Bala et coll. 1994).

Cependant, des études récentes ont révélé qu'un important nombre de jeunes sont victimes d'actes de violence commis par d'autres jeunes à l'école. En effet, selon la Déclaration uniforme de la criminalité, (DUC, version révisée de 1992), 19% des incidents violents mettant en cause des jeunes de 12 à 17 ans et connus des autorités judiciaires, ont lieu dans les écoles. Ainsi, près du quart (24%) des voies de faits mineures, 17% des autres types de voies de fait, 15 % des agressions sexuelles et 10% des vols, consignés dans la DUC et concernant de jeunes agresseurs, se seraient produits dans les écoles. Et ce ne sont là que les actes rapportés aux autorités. En effet, des indices permettent de croire que la violence à l'école serait beaucoup plus fréquente qu'on ne le cite étant donné que de nombreux actes de violence ne seraient pas signalés aux autorités. Encore une fois, on attribue cette attitude à de multiples facteurs tels la peur des représailles, l'absence de réaction des autorités, la gêne et le sentiment que l'incident ne mérite pas d'être signalé (Bala et coll. 1994).

Lorsque les actes violents deviennent trop nombreux ou trop graves, on franchit un seuil (difficile à déterminer) au-delà duquel la qualité de la vie scolaire est compromise (Cusson, 1990). Ainsi, de plus en plus d'enseignants hésiteraient à confronter un élève indiscipliné. Dans ce climat, les élèves n'oseraient plus rapporter les agressions dont ils sont victimes et les enseignants, débordés, ne diraient rien du chaos qui s'est installé dans leur classe, de peur d'être mal jugé par leur directeur (Cusson, 1990).

1.3 Le portrait type de la victime

Bien qu'il existe peu d'information sur les victimes d'actes violents dans les écoles, certaines caractéristiques semblent communes:

- certains auteurs estiment que les plus jeunes élèves sont les plus enclins à signaler les actes dont ils ont été victimes que les élèves plus âgés (Ryan, Mathews et Banner, 1993);
- les jeunes hommes seraient autant victimes que les jeunes femmes. Toutefois, les filles seraient plus susceptibles d'être victimes de harcèlement verbal ou sexuel tandis que les jeunes hommes seraient plus susceptibles d'être agressés physiquement ou menacés d'une arme (Ryan, Mathews et Banner, 1993);
- généralement, les victimes de comportements intimidants souffriraient d'insécurité, se montreraient angoissées, timides et effacées, possèderaient une faible estime de soi, auraient peu d'amis et, pour certaines, seraient visiblement plus faibles physiquement (citation de Olweus (1987) in Wilson 1992);
- plusieurs victimes de violence en milieu scolaire seraient vulnérables parce qu'elles diffèrent d'une façon ou d'une autre des autres jeunes et ce, pour toutes sortes de raisons: une incapacité quelconque, leur culture, leur origine ethnique, leur religion ou leur orientation sexuelle présumée ou réelle (British Columbia Teachers' Federation, 1994).

1.4 Profil de l'agresseur

Bien qu'il semble y avoir une recrudescence de la violence à l'école, on considère que les actes de violence commis en milieu scolaire continuent à se limiter, dans une large mesure, à ceux qui sont associés au traditionnel "fier à bras de la cour d'école" (Bala et coll. 1994). Il s'agirait, en règle général, de jeunes de sexe masculin qui ont vécu des problèmes de développement personnels, familiaux ou sociaux importants (violence familiale, négligence parentale, etc.). De plus, on observerait chez ces "fier à bras" plus de problèmes scolaires, des troubles d'apprentissage et des comportements hyperactifs.

Selon Olweus (1987 in Wilson 1992), les jeunes auteurs d'actes de violence manqueraient de compétences psychosociales, seraient impulsifs et offriraient un

seuil peu élevé de tolérance à la frustration. Enfin, différentes recherches ont dégagé les conclusions suivantes:

- les garçons sont plus susceptibles que les filles d'exercer de la violence physique (menaces, rudolement, harcèlement, voies de faits, etc.) (Ryan, Mathews et Banner, 1993). Par ailleurs, les filles sont, plus souvent qu'auparavant, les auteurs d'intimidation et de comportements violents qui se manifestent essentiellement sous forme de violence collective spontanée à l'égard d'un autre élève (Ryan, Mathews et Banner, 1993);
- la violence en milieu scolaire s'étend de plus en plus dans les écoles élémentaires, de sorte que certains agresseurs ne sont âgés que de 8, 9 ou 10 ans (MacDougall, 1993);
- un nombre grandissant de jeunes qui participent à des actes de violence individuelle ou collective y recourent uniquement pour vivre des sensations fortes et non seulement en lien avec des déficits au plan familial, social ou scolaire (Mathews, 1993 in MacDougall, 1993);
- un nombre croissant de jeunes de plus petite taille, plus faibles et plus timides commettent des actes violents, appuyés par des bandes. Ils cherchent, par la manifestation de cette violence, à se faire valoir aux yeux des autres comme à leurs propres yeux (Randall, 1991);
- les bandes criminelles s'introduisent habituellement dans les écoles dans le but de recruter de nouveaux membres et de participer à des actes criminels (trafic et consommation de drogues, vols, etc.) (MacDougall, 1993).

En somme, la violence entre pairs en milieu scolaire serait plus souvent le fait de jeunes garçons et filles, de plus en plus jeunes, qui cherchent à affirmer leur pouvoir tout autant qu'à obtenir des biens matériels (Dubuc et Gagnon, 1998).

1.5 Le rôle de différents facteurs dans le phénomène de la violence à l'école

Selon Hébert (1991), l'école pourrait être porteuse de violence simplement par sa façon de distribuer le savoir. En effet, la fréquentation obligatoire de l'école, l'enseignement hiérarchisé basé sur les cours magistraux, l'individualisme, la compétition et la performance sont des visées imposées par l'école, qui ne conviendraient pas à tous les élèves. Ce contexte peut devenir une source de stress potentiel et créer des conflits susceptibles d'amener le désengagement de plusieurs

élèves, et leur révolte. Ainsi, l'agression deviendrait, en quelque sorte, une réponse à l'impuissance, au tiraillement, au mépris et au rejet vécus par les jeunes dans leur école (Hébert, 1991).

À l'inverse, selon Jenkins (1997), des liens affectifs significatifs entre l'élève, ses professeurs et ses pairs (attachement), un engagement positif en regard des objectifs éducatifs à atteindre, une participation active à la vie scolaire et para-scolaire (investissement) et une acceptation de la légitimité des contraintes et des normes scolaires (conviction) favoriseraient une diminution des manifestations de violence à l'école.

Dans une étude réalisée auprès de 825 garçons et filles en 1976, Laberge (1976) conclue que les réactions des enseignants sont assez étroitement liées à l'inadaptation scolaire, l'intensité des sanctions prises par ces derniers variant proportionnellement avec le degré d'inadaptation du jeune. L'attitude face à l'école apparaît cependant être la clé de cette dynamique, car elle lie les diverses facettes de l'engagement scolaire en représentant la composante subjective de l'expérience scolaire de l'élève. Toujours selon cet auteur, l'image de soi est une variable dont il importe de tenir compte, car elle influence directement le niveau d'aspirations, l'attitude face à l'école et surtout les performances de l'élève. En d'autres termes, c'est dire que si la vision que l'écolier a de lui-même est positive, les chances qu'il nourrisse des aspirations saines, qu'il maintienne ses performances à un niveau acceptable et qu'il continue à se sentir bien à l'école sont excellentes. Dans ce contexte, on peut s'attendre à ce que les manifestations de violence soient très peu présentes.

En somme, selon Fréchette et Leblanc (1987), l'école devient source de violence et de délinquance dans la mesure où elle est également, pour le jeune, source d'inadaptation scolaire. On constate qu'un très faible engagement à l'endroit des valeurs que l'école symbolise et des modes de fonctionnement qu'elle prône se révèle comme étant l'expression la plus significative de cette inadaptation.

Enfin, certaines caractéristiques personnelles telles la taille et la structure familiale, l'éducation des parents et leur propre implication dans l'éducation de leurs enfants,

auraient une influence certaine sur l'apparition de la violence à l'école. Il semble clair que plus un parent est impliqué dans l'éducation de son enfant, moins celui-ci sera sujet à faire usage de violence à l'école. Le sexe et l'âge de l'enfant seraient également des facteurs qui influenceraient les manifestations de violence à l'école. En effet, il a été démontré que les auteurs d'actes violents en milieu scolaire sont ordinairement des garçons plus âgés que la majorité des élèves (Ryan, Mathews et Banner, 1993), bien que cette situation ait maintenant tendance à changer.

1.6 Un système scolaire en pleine restructuration

Au cours des trente dernières années, le système scolaire a subi de nombreux changements tant en ce qui a trait à l'enseignement, à l'apprentissage, qu'aux structures mêmes des écoles. En effet, on constate que les écoles d'aujourd'hui doivent jongler avec diverses réalités telles: des problèmes d'engorgement, de désinvestissement et de démotivation de la part du personnel enseignant, l'utilisation de méthodes pédagogiques inappropriées (enseignement dépersonnalisé), et la présence de comportements délinquants dont certains violents (vandalisme, trafic de drogues, bagarres).

Plus récemment, avec l'arrivée de jeunes appartenant à diverses communautés ethniques et de classes sociales différentes, la culture scolaire devient plus diversifiée. Le système scolaire se retrouvant au cœur de tous ces changements, a dû, et doit toujours, s'adapter. Selon Dubet (1994), les différentes formes de violence (vols, agressions, bagarres ...) rencontrées en milieu scolaire s'expliquent en partie par ces changements. Dubet explique que ce système, étant formé de plusieurs écoles parallèles ayant chacune une clientèle socialement définie, des ambitions et des modèles pédagogiques adaptés à ces clientèles, est loin d'être unifié et loin de vivre uniformément les mêmes problèmes.

1.7 En somme...

De l'avis de la majorité des auteurs s'intéressant à la question, la violence en milieu scolaire constituerait une problématique de plus en plus présente. On constate même

une recrudescence d'agirs violents dans les écoles primaires et des manifestations de plus en plus nombreuses de cette violence par des élèves, garçons et filles de plus en plus jeunes. De plus, on estime que les gangs de rue se sont infiltrés dans le système scolaire et continuent de se développer à une vitesse alarmante. On considère donc essentiel de procéder à des analyses plus approfondies de ce phénomène apparemment grandissant et sévissant afin d'en saisir les origines, les sources, les causes et les conséquences.

2. LA VIOLENCE RACISTE

2.1 La définition

Selon Fournier, agissant pour le Comité d'intervention contre la violence raciste (CICVR, 1992: 52,54), (comité formé en 1990 et ayant pour mandat de cerner et d'approfondir la problématique de la violence raciste, ses manifestations et ses causes possibles), le racisme peut être défini comme étant : *“une présomption ou une idéologie qui veut qu'un individu ou un groupe soit inférieur à cause de ses caractéristiques raciales ou de couleur, de son appartenance religieuse ou de son origine ethnique ou nationale. Le racisme autorise, voire encourage, en raison de cette infériorité présumée, l'exercice de toute forme de discrimination, d'abus, de domination ou même de violence contre l'individu ou le groupe en question”* (CICVR, 1992: 52).

De façon plus spécifique, ce même Comité entend par violence raciste *“toute forme d'agression physique ou verbale motivée par des sentiments ou une idéologie raciste”* (CICVR, 1992: 54). Ce type de violence présente ainsi deux dimensions: une dimension physique qui comprend à la fois les menaces, les intimidations, les voies de fait et les attaques contre la propriété, et une dimension verbale qui inclue le harcèlement, les menaces téléphoniques, les graffitis, envoi de lettres anonymes et les incitations à la haine contre des groupes raciaux ou ethniques.

On doit également faire la distinction entre violence raciale et violence raciste. En effet, toute violence raciale ou interethnique n'est pas nécessairement raciste. Par

ailleurs, il n'est pas rare de voir une situation de violence qui, au départ, n'a aucune connotation raciste dégénérer en conflit raciste (CICVR, 1992).

2.2 L'ampleur du phénomène

Toujours selon le rapport du Comité d'intervention contre la violence raciste (1992), il semblerait que les jeunes représentent une catégorie sociale plus susceptible d'être influencée par la propagande raciste et d'être attirée par la violence raciste. Les moments les plus propices à l'expression de cette violence se situeraient entre 11 et 14 ans, soit une période de vulnérabilité maximale chez l'adolescent, à différents facteurs tels l'influence des pairs et la recherche d'identité.

Une étude menée auprès de 7000 élèves du secondaire III et V de Montréal et réalisée par le ministère de l'Éducation du Québec et le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, en 1991, montre que 50% des élèves d'origine antillaise, 40% des élèves d'origine latino-américaine, du Moyen-orient et de l'Afrique du nord, et 35% des élèves d'origine européenne se disent en désaccord avec l'affirmation selon laquelle *“les élèves qui proviennent de pays étrangers sont bien acceptés par les autres élèves”*. Soixante-quinze pour cent des Antillais, 65% des Latino-américains et 50% des élèves des groupes d'Europe et du Moyen-orient/Afrique du nord se disaient grandement préoccupés par la question du racisme dans la société, contre 65% pour les Québécois francophones.

Enfin, selon Mathews (1993), les conflits entre groupes homogènes sur des questions raciales ou culturelles constituent, depuis quelques temps, un aspect important du phénomène des gangs de rue. Ils semblent également se faire plus fréquents. Les adultes, comme les jeunes, se disent inquiets de voir que des incidents mineurs entre individus de différents milieux culturels déclenchent des conflits d'envergure entre gangs de rue, et que ces conflits deviennent plus violents.

2.3 Les circonstances, les manifestations et l'explication de la violence raciste chez les jeunes

Le Bureau de consultation-jeunesse (BJC, 1992) estime que les jeunes éprouveraient, de façon générale, un sentiment aigu de menace en regard de leur droit d'exister. L'implication dans certains mouvements racistes deviendrait, pour certains d'entre eux, une manière d'exorciser, de légitimer et de canaliser leurs angoisses, procurant un sentiment de prise de contrôle sur leur univers immédiat.

En ce qui concerne les manifestations de cette violence raciste, il semblerait qu'elle emprunte, le plus souvent, une forme verbale. Toutefois, toujours selon le BJC, la violence physique, lorsqu'elle se manifeste, serait plus dangereuse maintenant. En effet, on remarque la présence de plus en plus nombreuse de voies de fait et d'attaques contre la propriété. De plus, selon Leblanc (1992), depuis les années 1980, les gangs de rue se structureraient selon des critères raciaux ou ethniques. L'auteur explique l'émergence de ce phénomène par l'existence d'une relation dialectique entre une attitude d'intolérance et de provocation de la minorité qui manifeste sa différence, d'une part, et sa réactivité, d'autre part. Hagedorn (1988) et Knox (1993) partagent l'avis de Leblanc (1992). En effet, selon eux, le racisme aurait joué un rôle important dans la création des bandes de rue.

Pour ce qui est des causes générales de la violence raciste manifestée au Québec, il appert, selon le BJC, qu'elles seraient de différents ordres se rapportant notamment aux conditions socio-économiques, à la crise des valeurs et à l'intolérance, au nationalisme québécois et aux politiques d'immigration et d'intégration des immigrants. Cependant, il semble que la violence raciste perpétrée par les jeunes prendrait ses racines ailleurs. En effet, on estime que les groupes racistes adultes manipuleraient les jeunes, s'en servant pour conduire leurs opérations.

Enfin, le BJC estime que l'influence parentale joue un rôle prépondérant dans l'adoption de comportements racistes par les jeunes. Les parents transmettraient leurs propres préjugés racistes à leurs enfants.

Laperrière (1993), de son côté, mentionne que certains parents ne peuvent orienter leurs jeunes que très généralement, n'ayant pas grandi eux-mêmes dans des milieux multiethniques. Bien que réagissant parfois par la peur, et tout en transmettant des stéréotypes, ils ne semblent pas avoir une influence sur la démarche de leurs enfants, les laissant libres de décider par eux-mêmes de l'évolution de leurs relations avec les jeunes d'autres groupes culturels différents. Ces parents se disent que leurs jeunes sont les mieux placés pour connaître la réalité multiethnique. Il en est de même pour l'école qui ne semble pas avoir servi particulièrement de modèle en la matière. Force est de constater que, malgré des initiatives entreprises par le personnel scolaire afin de rapprocher les différentes ethnies, certaines d'entre elles n'ont guère été marquantes.

2.4 Influences de diverses instances sur le développement des attitudes racistes chez les jeunes

Selon Moore (1984), les attitudes et les comportements racistes ne sont pas innés chez les enfants et, en général, ils ne représentent pas un choix. En outre, les divers problèmes sociaux que nous percevons dans la société ne traduiraient pas la nature même des relations entre les individus mais représenteraient davantage des manifestations des conditions et des institutions sociales qui les ont provoqués. D'après cet auteur, il semblerait que la reconnaissance des races se fait en très bas âge, soit dès l'âge de quatre ans. Cette reconnaissance précoce des différences raciales ne s'établit pas tellement au moyen de contacts directs, mais bien à l'aide des images et des attitudes qui ont cours dans le milieu social de l'enfant.

D'une part, la télévision, les films, les livres, les jeux, les remarques et les attitudes de la famille et des amis contribuent à la formation de ces attitudes. Les enfants grandissent, en effet, en regardant, en écoutant et en absorbant des versions de la réalité transmises par la télévision, les médias, la famille et l'entourage. Moore (1984) estime qu'il importe de se rendre compte que cette "média-vision", omniprésente, reflète le point de vue, les perspectives et les intérêts de ceux qui la constitue à savoir, une majorité de blancs. Les jeunes se trouvent ainsi confrontés à une vision de la réalité très souvent teintée de préjugés face au multiculturalisme.

D'autre part, Moore déplore le fait que l'école soit en partie responsable de l'acculturation et des attitudes racistes chez les jeunes. L'influence de l'école agirait de deux façons: soit qu'elle renforce des attitudes et des comportements racistes, soit qu'elle neutralise les effets du racisme, permettant ainsi aux jeunes d'adopter des comportements et de formuler des opinions anti-racistes. Il s'avère donc capital que l'école offre la possibilité aux jeunes de développer leur capacité de réflexion afin d'encourager l'utilisation de leur sens critique, acquis par cette réflexion.

2.5 La formation de bandes racistes

Selon le rapport du Comité d'intervention contre la violence raciste (1992), on remarque que la violence raciste, particulièrement dans sa dimension physique, se concrétise davantage chez les adolescents et les jeunes adultes que chez les adultes plus âgés. La formation de bandes, phénomène typique de la période adolescente, coïncide avec un moment crucial de structuration de la personnalité et répond, de façon simultanée, aux besoins d'identité et au désir de reconnaissance de l'adolescent par ses pairs. Les groupes racistes proposent des cadres très structurés, qui répondraient avec une efficacité redoutable aux besoins des adolescents. Pour ce qui est du recours à la violence, les auteurs estiment que cette manifestation pourrait être le résultat du constat pessimiste que dressent les jeunes devant leur condition actuelle et face à leur avenir, entraînant des sentiments de rejet, d'impuissance et d'insécurité. À la recherche de réponse à leur quête de sens, ils seraient perméables aux divers clichés et stéréotypes que l'on retrouve dans la société. Enfin, certains de ces jeunes, estiment les auteurs, conçoivent leur adhésion militante à la violence raciste comme une façon de se rendre utile et de servir la société.

2.6 En somme...

De l'avis des différents auteurs s'intéressant à la question du racisme chez les jeunes, il semblerait que ce type de violence soit de plus en plus présent chez les jeunes. Ces mêmes auteurs estiment également que la violence physique à l'égard des communautés culturelles se révèle de plus en plus dangereuse. Or, il apparaît que l'influence des parents, de la télévision, des médias et de l'entourage jouent un rôle

prépondérant dans l'adoption de comportements racistes par les jeunes. Il pourrait donc s'avérer capital de développer des mécanismes afin de contrer ce phénomène qui semble de plus en plus présent chez les jeunes, en passant d'abord par les adultes.

3. LE TAXAGE ET LES GANGS DE RUE

3.1 LE TAXAGE

3.1.1 Un vol qualifié

Le taxage est un terme qui découle de l'anglais "taxing". Largement utilisé aux États-Unis, il est introduit au Canada vers 1989. Il sert à désigner des activités de caïdage (Comité de coordination jeunesse-violence et gang, 1997). L'activité de taxage est légalement considérée comme un crime contre la personne, plus précisément un vol qualifié commis avec une intention d'extorsion, d'intimidation et de harcèlement tel que défini aux articles 343,344,346 et 465 du Code criminel canadien (SPCUM, 1993).

3.1.2 L'ampleur du phénomène

Selon le portrait qu'en tracent les auteurs, le phénomène de taxage se manifesterait un peu partout, dans les milieux pauvres comme dans les milieux plus favorisés. Les endroits les plus touchés par ce genre d'activités seraient les écoles, les parcs, les autobus et les stations de métro (Côté-Trudel, 1996 in Comité de coordination jeunesse-violence et gang, 1996). En 1996, le Directeur de la police de la CUM annonçait, d'une part, qu'en 1995, 700 événements de taxage avaient été rapportés sur le territoire du SPCUM. D'autre part, il estimait que seulement 25% de ces événements étaient rapportés aux autorités judiciaires, ce qui porterait à 3000, les cas de taxage potentiels sur le territoire du SPCUM (Roy, 1996 in Comité de coordination jeunesse-violence et gang, 1996). Il n'existe par ailleurs apparemment pas de données concernant la situation précisément à Laval ou dans les banlieues comparables.

Le taxage, comme les autres formes de violence dont ils sont victimes, ne serait pas dénoncé par les jeunes pour plusieurs raisons : peur, banalisation, complexité du système judiciaire versus résultats escomptés, difficultés à identifier les agresseurs... En fait, nous savons que, dans la très grande majorité des cas, la victime connaît ses agresseurs, mais craint les représailles et n'ose rapporter l'incident à la police (Côté-Trudel, 1996 in Comité de coordination jeunesse-violence et gangs, 1996).

3.1.3 Le profil des agresseurs

On sait peu de choses des taxeurs. La littérature est beaucoup plus dense concernant les membres de gangs de rue. Les quelques données disponibles au sujet des taxeurs (Comité de coordination Jeunesse-violence et gang, 1997) montrent que les jeunes qui s'adonnent à ce genre d'activités illicites sont, en général:

- des garçons;
- mineurs;
- qui font partie d'un gang;
- qui ont été eux-mêmes victimes de taxage antérieurement.

3.1.4 En somme...

Tel que mentionné précédemment, peu de recherches ont porté à ce jour sur le phénomène du taxage. C'est pourquoi, nous élargissons le champ de recherche, aux études portant sur les gangs de rue. En effet, selon le Comité de coordination jeunesse-violence et gang (1997), le phénomène du taxage est considéré par les intervenants du milieu comme étant la maternelle des gangs de rue. Blondin (1995) estime, en effet, qu'une part importante des fondateurs de gangs de rue sont souvent d'anciennes victimes de taxage ou d'activités de gang, qui, se voyant attaquées, se regroupent soit pour se protéger, soit pour se venger, soit d'abord pour se protéger puis pour se venger et, éventuellement, se faire de l'argent par le biais d'activités criminelles.

3.2 LES GANGS DE RUE

3.2.1 Définitions

Une seule définition ne saurait cerner tous les courants de pensées s'intéressant au phénomène des bandes de rue, compte tenu de la nature unique et complexe que présente chaque bande de rue. En effet, comme le souligne Mathews (1993: 8), *“aucune théorie ni aucune définition ne peuvent à elles seules expliquer le caractère pluraliste ou hétérogène du phénomène des bandes ou groupes dans la société canadienne contemporaine”*. Jankowski (1992) est aussi de cet avis puisqu'elle prétend qu'aucune définition ne fait réellement l'objet d'un consensus, ni parmi les chercheurs, ni dans les services de police. Un défi de taille s'impose alors: trouver une définition de la bande ou du groupe et de l'activité des bandes ou groupes qui en rende au mieux compte. Pour ce faire, nous avons répertorié quelques définitions qui, au fil des époques, ont contribué à la compréhension du phénomène.

Tout d'abord, la définition de Thrasher (1927) aurait servi de fondement à plusieurs concepts reliés aux bandes de rue. Thrasher définit la bande comme étant *“un groupe interstitiel qui se forme à l'origine spontanément et qui s'intègre ensuite par le conflit”* (Thrasher, 1927: 57) (traduction libre). Puis, au court des années 1970, des auteurs tels que Klein (1971) tentent à leur tour de définir ce phénomène. Selon Jankowski (1992), c'est la définition de Klein qui est la plus souvent reprise par les milieux policiers et académiques. Cette définition met l'accent sur le caractère délictueux des activités des gangs. Par ailleurs, la définition de Miller (1975) est, selon certains auteurs tels Jackson et McBride (1986), peut-être la définition la plus complète et la plus intéressante que l'on puisse trouver. Miller définit la bande comme étant: *“...a group of recurrently associating individuals with identifiable leadership and internal organisation, identifying with or claiming control over territory in the community, and engaging either individually or collectively in violent or other forms of illegal behavior”* (Miller, 1975: 9).

Cromwell et coll. (1992) indiquent, de leur côté, que les gangs de jeunes sont une organisation informelle, une association ou un groupe de trois personnes ou plus qui

ont en commun des signes particuliers, des couleurs ou des symboles. Toujours selon ces auteurs, les gangs de rue réunissent des membres ou des associés qui, individuellement ou collectivement, s'engagent, ou se sont engagés, dans des activités qui caractérisent ce groupe.

Plus près de nous, Mathews (1993: 82) définit la bande ou le groupe de jeunes comme étant *“...un groupe composé de trois jeunes ou plus dont la composition, bien que souvent fluide, comprend au moins un noyau stable de membres qui se considèrent et qui sont considérés par les autres comme étant une bande ou un groupe, qui se regroupent pour des raisons sociales, culturelles ou autres et qui commettent de façon impulsive ou délibérée des actes antisociaux, délictueux ou criminels”*.

Pour les fins de notre étude, c'est la définition du SPCUM (1993), aussi retenue par le Service de Police de Laval, laquelle synthétise différentes définitions élaborées et critiquées préalablement, qui sera retenue. Selon cette définition, un gang de rue serait : *“un regroupement d'individus, habituellement des adolescents ou des jeunes adultes, privilégiant l'utilisation de la force, de l'intimidation, dans le dessein d'accomplir avec une certaine régularité des actes criminels à caractère violent”*.

Il s'avère maintenant intéressant, une fois le phénomène à l'étude davantage circonscrit, d'en saisir l'importance et ses manifestations dans la société.

3.2.2 Ampleur du phénomène

3.2.2.1 Situation actuelle au Canada, au Québec et à Montréal

Comme le dénote Mathews (1993), la littérature canadienne traitant du phénomène des bandes de rue ne s'avère pas aussi florissante que celle de nos voisins américains. Toutefois, cet auteur est d'avis, tout comme la Fédération canadienne des municipalités (1994), que la consultation de travaux américains demeure pertinente puisque le phénomène observé au Canada serait importé des États-Unis. Ainsi, il semble qu'il existe une similitude entre l'évolution des activités criminelles des gangs de rue montréalaises et celle des gangs de rue des grandes villes américaines au début

des années 1990 (Normand, 1996). Et, bien qu'il s'agisse d'adolescents ou de jeunes adultes, il semble que les activités criminelles des jeunes membres de gangs deviendraient de plus en plus organisées et violentes. De plus, il semble, selon Copple (1993) que les bandes de rue ne montrent aucun signe de relâchement et encore moins de disparition. En effet, selon l'Association canadienne des chefs de police (1993), en 1992, le Québec a connu une flambée de violence chez les bandes de rue. Ces bandes, plus ou moins structurées, à caractère ethnique, se retrouvent, pour la plupart, à Montréal et en banlieue. Leurs activités criminelles découlent souvent de tensions raciales et de conflits pour le contrôle du commerce de la drogue.

Bref, il semblerait que, tout comme chez nos voisins du sud, les bandes de rue se font de plus en plus présentes, principalement dans les grandes villes canadiennes et plus particulièrement à Montréal, de plus en plus violentes et orientées vers le crime organisé (Mathews, 1993; Association canadienne des chefs de police, 1993). La principale différence réside dans l'étendue et la gravité malgré tout moindres du phénomène au Canada qu'aux États-Unis.

3.2.2.2 Développement des bandes de rue dans les villes moyennes et les banlieues

Il semble y avoir, selon Hagedorn (1988), une pénurie d'études récentes sur les bandes de rue ayant leurs activités dans les banlieues. Cependant, une étude réalisée par Zevitz et Takata (1992) en arrive à la conclusion qu'il existe très peu de données empiriques permettant de faire le parallèle, pas plus que le lien, entre le développement des gangs dans les grandes villes, et l'émergence des bandes de rue dans les villes secondaires. Certains prétendent d'ailleurs que si les bandes de rue s'étendent aux banlieues, aux petites et moyennes villes, ce n'est pas dû au débordement ou à la diffusion des bandes des grandes villes, mais bien à cause de la présence des mêmes conditions sociales observées dans les grandes villes touchées par ce phénomène. Reste que les quelques études réalisées sur ce phénomène ont montré que les gangs de rue des petites villes ont emprunté et adopté les activités des gangs de rue des plus grandes villes (Zevitz et Takata, 1992). De plus, selon Spergel

(1995), le degré de violence, de criminalité et d'organisation de ces bandes de rue ne semble pas se distinguer de celui des bandes de rue des grandes villes.

3.2.3 Le profil des membres de gangs de rue

Plusieurs chercheurs, parmi lesquels Lanctôt (1995) et Spergel (1990, 95) se sont intéressés aux caractéristiques des membres de gangs de rue. De façon générale, ces auteurs constatent que les parents des adolescents impliqués dans un gang ont un statut socio-économique faible. Ces adolescents manquent de supervision parentale ou subissent une supervision déficiente. À l'école, ils accusent de lourds déficits, ils sont peu motivés et s'absentent fréquemment. Ces chercheurs s'entendent également pour dire que ces jeunes sont des adolescents qui affichent une vision noire et pessimiste de la réalité et rejettent les normes sociales.

Plus spécifiquement, les études (synthétisées par Blondin, 1995) montrent que le membre de gang de rue type serait:

- généralement adolescent ou jeune adulte (âgé entre 16 et 22 ans);
- plus souvent de sexe masculin;
- issu d'un milieu social économiquement pauvre;
- peu scolarisé et présentant des problèmes de comportement;
- il n'a pas d'emploi ou ne garde pas ses emplois;
- il provient ordinairement d'un groupe ethnique minoritaire;
- il est violent, actif et imprévisible;
- il devient de plus en plus violent;
- il a souvent eu des problèmes avec la justice.

Plusieurs auteurs américains dont Jankowski (1991) et Spergel (1990, 95) affirment qu'il existe trois types de membres : les membres centraux, qui forment le noyau dur du gang et qui assurent le fonctionnement quotidien de celui-ci; les membres périphériques qui gravitent autour de ce noyau central et s'y associent régulièrement; et les membres auxiliaires qui participent irrégulièrement aux activités du gang.

Certains auteurs tels Goldstein et Huff (1993) affirment que le membre de bande possède un degré d'intelligence normal ou supérieur à la normale des jeunes. D'autres décrivent le membre de bande comme étant un individu carencé dans son processus de socialisation et comme étant incapable de développer des relations interpersonnelles significatives (Spergel, 1990).

En ce qui concerne le portrait type du leader de la bande, plusieurs auteurs, de Thrasher (1927) à Spergel (1990), s'entendent pour dire qu'il possède plusieurs ou la totalité des caractéristiques suivantes: il est respecté, admiré, populaire, influent, courageux, brave, audacieux, bon bagarreur, habile, intelligent, bien articulé, vif d'esprit, ingénieux, imaginatif; il n'a pas peur de déléguer et dégage un certain prestige. Selon Jankowski (1992), les leaders sont souvent des adultes et sont plus fréquemment impliqués dans des délits violents ou plus graves.

3.2.4 Le fonctionnement du gang de rue et sa structure

Lavallée (1996), agissant pour le Comité de coordination jeunesse-violence et gang (1997), dresse un portrait du gang de rue et de son fonctionnement. Selon sa perspective, le gang de rue ne fonctionnerait généralement pas selon une hiérarchie standard mais présenterait plutôt une structure par noyau, qui se dessinerait comme suit:

- le noyau dur, qui est composé de jeunes très actifs criminellement (10 à 15% des membres), se caractérise par des liens d'appartenance très fort, une imperméabilité aux influences positives et un abandon radical de la vision retour à l'école/marché du travail;
- le noyau mou, qui regroupe de 30 à 40 % des membres, entretient des liens plus passagers avec le groupe qui constitue le noyau dur. Ces jeunes peuvent aussi être impliqués dans plus d'une bande. Ils mènent des actions ponctuelles avec le gang et sont plus perméables aux influences positives;
- le noyau périphérique, qui regroupe de 45 à 60% des membres, entretient des liens d'appartenance encore plus flous avec le noyau dur. Les jeunes appartenant à cette frange sont uniquement attirés par le gang, sont en voie de recrutement, sont témoins d'un délit du gang, en subissent l'intimidation ou ont été victimes du gang.

Concernant la structure du gang, plusieurs auteurs dont Grégoire (1998) lui attribue un caractère plutôt informel et généralement très peu organisé. D'autres, parmi lesquels Klein (1971), Hagedorn (1988) et l'Association canadienne des chefs de police (1993) estiment également que le gang possède une structure spontanée, vague, fluide, instable, incohérente et inorganisée.

3.2.5 Les mécanismes de recrutement et motifs d'adhésion à la bande

Il existe, selon Jankowski (1992), trois stratégies de recrutement. En premier lieu amicale, en deuxième lieu persuasive, et finalement coercitive. Pour le Comité de coordination jeunesse-violence et gang de rue (1997), les mécanismes de recrutement du gang seraient plutôt : la domination physique et psychologique, l'incitation à perpétrer un délit, la soumission à un rite initiatique, le taxage et l'extorsion.

Les raisons d'adhérer à une bande seraient, pour leur part, liées à des facteurs personnels, tels le besoin d'être reconnu, respecté et compris (Thrasher, 1927; Spergel, 1990; Goldstein et Huff, 1993, Mathews, 1993) et à des facteurs sociaux, en particulier une défaillance dans les institutions sociales traditionnelles qui restreignent les champs d'opportunités des jeunes, entraînant échecs et frustration (Thrasher, 1927; Spergel, 1990; Hamel et coll. 1998). En guise d'alternative aux conséquences de ces défaillances et comme substitut à ce mal fonctionnement, le jeune se tournerait vers la bande.

Cromwell et coll. (1992) estiment que l'adhésion à la bande constituerait un choix et une décision rationnelle puisque la bande offre au jeune plus d'avantages que d'inconvénients et lui procure une meilleure position sociale et économique, compte tenu de ses orientations acquisitives.

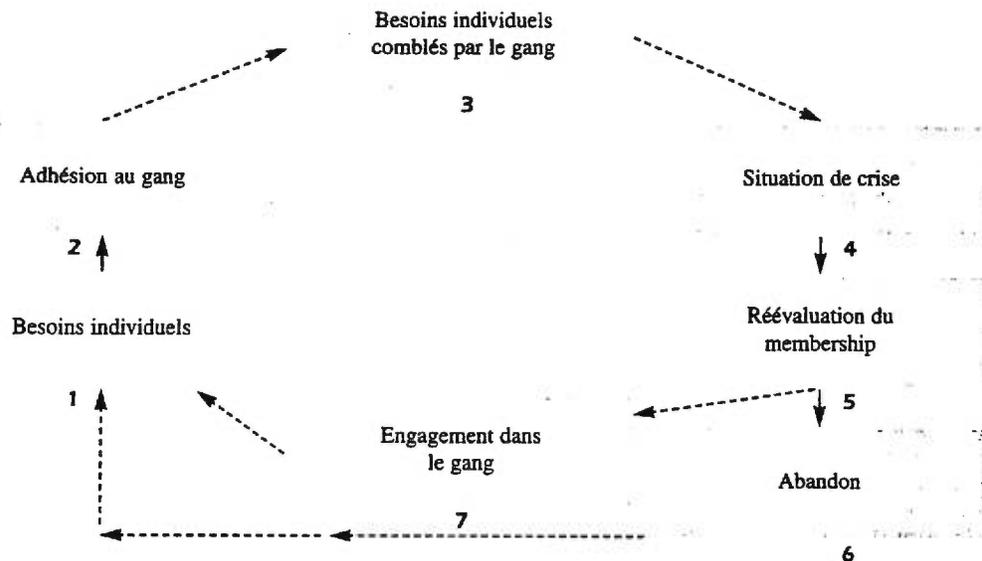
En un mot, les avis sont partagés et il reste encore beaucoup à comprendre en ce qui a trait aux mécanismes de recrutement et aux motifs d'adhésion à la bande.

Enfin, selon Blondin (1995), l'adhésion à un gang de rue se fait à un âge de plus en plus jeune et se poursuit jusqu'à l'âge adulte de 25-26 ans.

FIGURE 1

Le cycle d'engagement dans un gang de rue

Grégoire, C. (1998). « Les gangs de rue: mythe ou réalité? », *Défi Jeunesse*, 5(1).



Le niveau 1 :

Prise de conscience des besoins individuels

Lié à des caractéristiques personnelles, les jeunes sentent le besoin de former une bande ou un groupe ou de se joindre à une bande déjà existante.

Le niveau 2 :

Adhésion au gang

La décision n'est pas toujours liée à un incident précis.

Le niveau 3 :

Besoins individuels comblés par le gang

Ils jouissent presque instantanément de pouvoir et de prestige dans le groupe, l'école ou la collectivité. Il s'agit de la période de « lune de miel ».

Le niveau 4 :

Situation de crise

Il s'agit d'une étape de réévaluation suite à un événement marquant où l'adolescent réfléchit sur son avenir: demeurera-t-il ou quittera-t-il son gang ? Il se questionne sur les avantages et les désavantages de cette appartenance à savoir les coûts et les bénéfices.

Le niveau 5 :

Réévaluation personnelle de l'appartenance à la bande

L'adolescent se remet en question et est confronté à d'anciennes valeurs sociales et anti-criminelles qu'il confronte à son vécu. Il est à l'heure d'un choix: poursuivre ou cesser.

Le niveau 6 : *L'adolescent est moins influencé par son groupe; il réfléchit par lui-même.*

Le niveau 7 :

L'enracinement

L'adolescent a un lien d'appartenance qu'il a développé. Il lui est difficile de renoncer à son groupe qui lui procure protection et sécurité (gains matériels, pouvoir, prestige). Pour d'autres, le départ est difficile car ils ont peur des représailles.

3.2.6 Manifestations délictuelles des gangs

3.2.6.1 Activités criminelles

Selon Spergel (1990), le vol est de loin le délit le plus prisé par les membres de bandes. Cependant, pour la grande majorité des auteurs, parmi lesquels Jackson et McBride (1986), les membres de bandes s'impliquent dans une importante variété d'actes criminels allant du vol à l'étalage, au méfait, au vol de véhicule, à l'introduction par effraction, jusqu'à l'intimidation, les voies de fait, l'extorsion, l'agression sexuelle, le vol qualifié et le meurtre. La prostitution et le commerce de stupéfiants seraient aussi des activités de gangs en pleine expansion, selon l'Association canadienne des chefs de police (1993). De fait, les notions de gangs et de drogue paraissent presque inséparables. Certains groupes développeraient même une forte expertise dans la vente et le trafic de drogue (Stephens, 1993 in Goldstein et Huff, 1993). Ceux-ci auraient leurs propres experts en recrutement, en distribution, en marketing, en blanchissage d'argent et ... en loi!

Enfin, on assisterait également à une recrudescence des activités criminelles des gangs liées aux armes. Cette situation ne serait pas étrangère au fait que les armes sont de plus en plus disponibles, offrant aux utilisateurs un choix de modèles de plus en plus sophistiqués (Mathews, 1993).

L'extorsion, le trafic de stupéfiants, le prêt d'argent, la vente de marchandises volées, la prostitution, le taxage, les agressions physiques envers des membres de gangs rivaux et les agressions sexuelles constitueraient les activités délictuelles les plus rapportées auprès des autorités (Grégoire, 1998).

3.2.6.2 Activités scolaires

Il semble, selon Mathews (1993) et plusieurs autres auteurs, que la présence de drogues, de gangs et d'armes à l'école sont intimement reliés. Miller (1975), de son côté, identifie une panoplie de délits que l'on retrouve en milieu scolaire, jugés graves et sérieux, qu'il associe aux bandes de rue soit: les graffitis, le taxage, les voies de fait, l'extorsion, l'intimidation des professeurs et du personnel dirigeant, le trafic de stupéfiants et la présence d'armes. Parce qu'un bassin important de membres de gangs potentiels et disponibles se trouve être des étudiants, l'école serait devenue un terrain hautement propice au recrutement. De même, les membres de gangs engagés dans la vente de drogues trouveraient dans les cours d'écoles un emplacement naturel et idéal pour le commerce de leur marchandise (Stephens, 1993 in Goldstein et Huff, 1993).

3.2.7 En somme...

Le phénomène des gangs de rue n'est pas récent mais il semble que les gangs sévissent de plus en plus et s'intègrent dans nos villes, métropoles comme banlieues. De plus, on constate que les membres de gangs sont de plus en plus jeunes et que leurs activités sont de plus en plus violentes. Il apparaît donc essentiel de mettre des efforts en commun afin de contrer ce phénomène apparemment en pleine expansion. Reste qu'il s'agit d'un phénomène pour lequel on a de la difficulté à s'entendre sur une définition faisant en sorte qu'il est difficile à décrire et encore plus difficile à comprendre, et donc, difficile à combattre.

4. LA VIOLENCE DANS LES RELATIONS AMOUREUSES DES JEUNES

4.1 La définition

Selon Phaneuf (1990: 1), la violence dans les fréquentations amoureuses désigne "*la violence sexuelle, physique ou affective exercée par une personne contre une autre dans un contexte de fréquentations où le couple ne vit pas ensemble*". En d'autres

termes, la violence dans les fréquentations amoureuses peut aussi être définie comme étant « *une action contre la volonté d'une autre personne qui, par la force, l'intimidation, l'omission ou la négligence, porte atteinte à son intégrité physique et/ou psychologique, à ses droits, ses libertés, sa paix émotionnelle, ses proches et/ou ses biens* » (Groupe de travail interministériel, 1989 in Morier et coll. 1991). La violence dans les relations amoureuses peut donc se manifester de trois façons : agression psychologique, agression sexuelle et agression physique, qui ne sont par ailleurs pas mutuellement exclusives.

Concernant l'agression psychologique, Lavoie et Robitaille (1991: 20-21) la définissent comme étant « *l'usage de menaces, de tromperies ou de contrôle ayant pour effet de bouleverser l'autre et de compromettre son bien-être* ». Pour ce qui est de la violence sexuelle, le Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour les femmes victimes de violence (1987: 6), la définit comme étant le fait de « *forcer une autre personne à s'engager dans toute forme d'activité sexuelle en utilisant l'intimidation et la menace explicite ou implicite* ». Enfin, selon Lavoie et Robitaille (1991: 20), on entend par agression physique « *l'usage de la force physique, ou d'objets, de façon à compromettre l'intégrité physique de l'autre* ».

4.2 L'ampleur du phénomène

La recherche sur la violence dans les relations intimes des jeunes est relativement récente. C'est d'abord aux États-Unis, au début des années 1980, que certains chercheurs ont tenté de savoir quelle proportion de jeunes, dans les écoles secondaires, les collèges et les universités, vivaient un problème de violence dans un tel contexte. Makepeace (1981) est apparemment le premier, aux États-Unis, à s'être intéressé à la violence physique dans le contexte des fréquentations amoureuses entre jeunes. Puis, le Canada a emboîté le pas. Ainsi, des chercheurs canadiens estiment, qu'au Canada, entre 10 et 40% des adolescents auraient vécu une relation violente avec leur partenaire (Fairholm, 1993) et que la première expérience d'une relation de couple violente a lieu à l'âge de 15 ans (Henton et coll., 1983). De plus, une étude menée en 1987 auprès d'étudiants du secondaire, à Toronto, par l'administration d'un questionnaire, a révélé que 11% des étudiantes avaient été physiquement agressées

par leur petit ami et que 20% avaient été agressées sexuellement. Enfin, 47% des filles et garçons interrogés ont avoué soit avoir joué un rôle dans un viol, soit être au courant du viol d'un ou d'une camarade. Chez les étudiants, 30% ont admis s'être livrés à au moins une forme de mauvais traitement physique, sexuel ou verbal, contre leurs petites amies (Mercer, 1988). Ces chiffres laissent entendre que la violence dans les relations amoureuses des jeunes constitue un problème social de taille.

Enfin, il semble que 78% des victimes de violence amoureuse choisissent de ne pas dénoncer l'agression (Warshaw, 1991 in Parrot et Bechhofer 1991).

4.3 Les explications de cette violence dans les relations amoureuses des jeunes

Quatre modèles, applicables à la fois aux agresseurs, aux victimes ou aux deux, servent, le plus souvent, à expliquer la violence dans les relations amoureuses. Selon Hamel (1993), ces modèles se distinguent comme suit: le modèle basé sur les facteurs sociaux, le modèle basé sur la transmission intergénérationnelle de la violence, le modèle basé sur les facteurs individuels et le modèle basé sur les facteurs précipitants.

- Le modèle basé sur les facteurs sociaux indique que la socialisation des garçons et des filles est différente, qu'ils ont des attentes irréalistes envers l'autre sexe, entretenues par la pornographie ou les romans de type Harlequin, la pression des pairs, la valorisation de la violence, le système patriarcal associé au sexisme, l'oppression et la domination des femmes. En somme, ce modèle attribue les causes de la violence dans les relations amoureuses à des inégalités, à des stéréotypes et à certaines valeurs entretenues dans la société. On dénote également un degré de tolérance assez élevé à l'égard de la violence en général et de celle faite aux femmes en particulier. Les actes de violence psychologique ou physique engendrés par un partenaire abusif ne sont pas perçus comme suffisants pour rompre la relation amoureuse. Pour les jeunes, le besoin d'être en couple et la création d'illusions à propos de la violence contribueraient ainsi à perpétuer le pouvoir de cette violence.

- Le modèle basé sur la transmission intergénérationnelle de la violence suggère un apprentissage de la violence dans la famille.

Ce modèle prétend que l'individu violent provient d'une famille dans laquelle les parents vivaient ou vivent une problématique de violence. Il a donc appris à associer la violence à un mode de communication efficace et la considère comme étant un moyen rapide de résoudre les problèmes. Cet apprentissage a pu se faire en étant témoin de la violence des parents ou en étant soi-même victime de violence de la part d'un ou des deux parents.

- Le modèle basé sur les facteurs individuels prétend qu'une personnalité délinquante, une faible estime de soi ou une mauvaise perception des événements pourraient être des facteurs à l'origine de la violence dans les relations amoureuses des jeunes.

Dans ce modèle, on considère la personne violente comme étant un individu ayant une faible estime de soi et qui a intégré des rôles stéréotypés de l'homme et de la femme. Ainsi, selon le Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence (1987), dans un contexte de violence conjugale, compte tenu du degré de socialisation de chaque individu, il semble clair, d'une part, que l'agresseur aura intériorisé jusqu'à l'extrême les oppositions relatives aux rôles sexuels telles que dictées par la socialisation, et d'autre part, que plus la victime aura intégré, de son côté, ces rôles, plus elle se sentira impuissante et plus large sera son seuil de tolérance à la domination et à la violence.

- Le modèle basé sur les facteurs précipitants stipule que l'alcool, la drogue, le stress et la grossesse pourraient influencer l'utilisation de violence dans le cadre des relations amoureuses entre jeunes.

Bien qu'on relie souvent la consommation d'alcool et de drogue ou encore un stress élevé à la manifestation des comportements violents, on estime de plus en plus couramment qu'on ne doit pas considérer la consommation de drogue et d'alcool et certaines situations qui sont sources de stress comme étant des causes pouvant expliquer la violence. Ces facteurs représenteraient davantage des excuses que des causes en elles-mêmes (Lavoie et Robitaille, 1991).

4.4 Les circonstances entourant l'émergence de la violence dans les relations amoureuses des jeunes

Dans leur étude réalisée auprès de 204 jeunes de 15 à 20 ans fréquentant une école américaine, Roscoe et Callahan (1985) rapportent que les facteurs à l'origine de l'émergence de comportements violents sont apparus comme étant la jalousie (47%),

l'alcool (35%), l'influence des ami(e)s (35%), la frustration sexuelle (23%) et les drogues (23%). Autrement, diverses études indiquent que :

- la plupart des incidents violents se produisent en privé (Sugarman et Hotaling, 1991);
- il apparaît que le risque de violence dans les relations amoureuses est plus élevé lorsque les partenaires ne perçoivent pas de la même façon les rôles de chacun, c'est-à-dire lorsqu'ils ne définissent pas de la même manière les comportements masculins et féminins. Ils tiennent pour vrais les stéréotypes de la dominance de l'homme et de la passivité de la femme (Sugarman et Hotaling, 1991);
- selon une étude menée auprès de 151 étudiants québécois âgés entre 14 et 17 ans en 1992 à Québec, la jalousie apparaît comme étant la principale cause de la violence psychologique et physique. À cette occasion, des jeunes avaient été invités à répondre à un questionnaire portant sur leurs expériences dans les relations intimes, leurs attitudes face aux rôles sexuels, à leur consommation d'alcool et de drogue, à leur tendance au contrôle et à la violence (Gagné et Lavoie, 1993). Makepeace (1981) en arrive à la même conclusion dans son étude réalisée auprès de 202 étudiants d'une université américaine.
- la violence dans les relations amoureuses risque davantage de survenir entre les personnes qui se fréquentent depuis relativement longtemps (Sugarman et Hotaling, 1991).

4.5 Profil de l'agresseur et de la victime

Il semble, selon certaines études (Levy, 1991; Sugarman et Hotaling 1991; Fairholm, 1993), que les jeunes hommes et les jeunes femmes usent également de violence dans leurs relations amoureuses. Mais la plupart des chercheurs estiment que les hommes sont plus susceptibles que les femmes de faire le premier geste violent (Fitzpatrick et Halliday 1992; DeKeseredy et Kelly 1993). Phaneuf (1990) estime, pour sa part, que la violence à l'égard des femmes est plus courante, plus systématique et généralement plus grave, même s'il arrive parfois que les hommes soient victimes de violence.

Selon Fairholm (1993), les hommes affirment user de violence avec leurs amies pour trois raisons:

- le plus souvent parce qu'ils sont jaloux d'un concurrent réel ou imaginaire;

- parce qu'ils ont consommé excessivement de l'alcool ou de la drogue et qu'ils ne sont plus maîtres de leur comportement;
- parce qu'ils sont fâchés du fait que la jeune femme refuse d'avoir des rapports sexuels avec eux.

Ces explications, on l'a vu, sont cependant grandement remises en cause.

Quant aux femmes, elles déclarent user de violence parce qu'elles sont incapables de maîtriser leur colère, qu'elles sont en état de légitime défense ou qu'elles sont motivées par la jalousie ou par un désir de vengeance (Sugarman et Hotaling 1991).

De façon plus spécifique, Makepeace (1986) s'est intéressé aux différences liées au sexe en lien avec les motivations à utiliser la violence contre un(e) partenaire. Ses analyses, fondées sur le pire incident de violence qu'aient rapporté 391 étudiant(e)s universitaires dont l'âge moyen était de 21 ans et demi, montrent que les femmes sont plus nombreuses à percevoir leur propre violence comme étant défensive que les hommes (35,6% contre 18,1%). Par ailleurs, une plus grande proportion de ces derniers attribuent leur propre violence à l'intimidation. L'auto-défense est le motif que les femmes invoquent le plus souvent (35,6%), alors que la perte de contrôle de la colère est celui qui est le plus cité par les hommes (28,3%).

Selon Sugarman et Hotaling (1991), les adolescents qui ont été maltraités dans leur enfance ou qui ont été témoins de violence sont plus susceptibles de vivre des relations violentes dans leurs fréquentations amoureuses. Enfin, ces auteurs estiment qu'un adolescent ou une adolescente qui maltraite son ou sa partenaire dans une relation amoureuse est susceptible de reproduire le même comportement avec d'autres partenaires.

4.6 Conséquences négatives de la violence dans les fréquentations amoureuses des jeunes

Les conséquences négatives de la violence dans les fréquentations amoureuses des jeunes sont nombreuses. En effet, selon Gallers et Lawrence (1991), les adolescent(e)s victimes de violence amoureuse font face à cinq dilemmes soit:

- un sentiment profond d'atteinte à leur intégrité personnelle. Cette perte peut sembler particulièrement accablante pour un (e) adolescent(e) qui est en processus de définition de son identité et d'établissement de son autonomie;
- l'adolescent(e) a besoin de croire qu'il(elle) peut contrôler son environnement. Après l'agression, son sentiment de confiance est perturbé. Sa conviction que son univers est prévisible et en ordre, ainsi que le concept de sa propre valeur sont mis à l'épreuve puisqu'il a été incapable de prévoir le comportement agressif;
- l'adolescent a tendance à interioriser le blâme lié à la violence amoureuse et ce, plus que chez les adultes. Son jugement ébranlé et sous-développé de lui ou d'elle-même augmente la possibilité d'un sentiment d'auto-accusation et d'une estime de soi diminuée;
- l'adolescent veut croire en la bonté de l'individu. Lorsqu'il est blessé par les personnes qui devraient se soucier de son bien-être, il en vient à ne plus avoir en confiance non seulement en ces personnes mais en lui-même.

Enfin, lorsque la violence dans les fréquentations amoureuses des jeunes se fait sexuelle, elle brise l'identité sexuelle en processus de développement chez l'adolescent(e). Son inexpérience rend difficile le fait de définir l'incident comme étant une agression. Par la suite, le sentiment d'avoir été violé affectera sa capacité d'intimité physique (Gallers et Lawrence, 1991).

4.7 L'escalade et le cycle de la violence

Selon Lavoie et Robitaille (1991), même si on ne peut affirmer qu'il en est toujours de même dans chaque situation, il semble que lorsque la violence s'installe dans une relation, les comportements abusifs ont tendance à s'aggraver progressivement. Les premières agressions seraient habituellement de nature verbale. Elles contribueraient à diminuer l'estime de soi de la personne violentée. Puis, avec le temps, la violence physique apparaîtrait et, par la suite, les assauts deviendraient de plus en plus brutaux. Il arrive que cette escalade se conclue par l'homicide.

L'ensemble des auteurs, parmi lesquels Fairholm (1993) et Morier et coll. (1991), s'entendent pour identifier trois phases dans le « cycle de la violence », que cette dernière soit verbale, physique, psychologique ou sexuelle. Ces phases varieraient

toutefois en temps et en intensité au cours de la vie d'un même couple et d'un couple à l'autre.

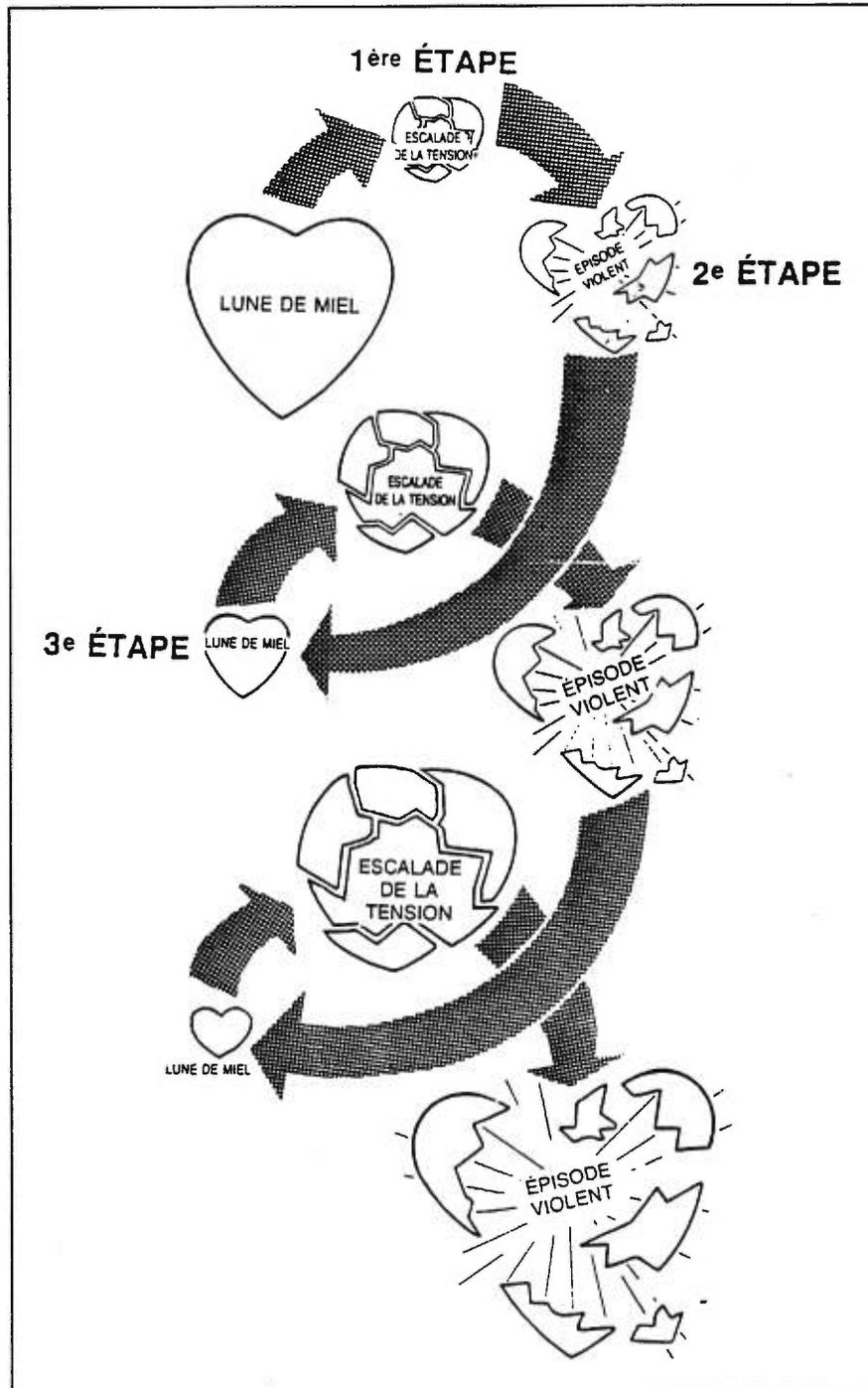
- Première phase: l'escalade de la tension ou la construction des tensions
Plusieurs incidents surviennent mais sont considérés comme mineurs par la victime. La victime croit que cela est passager et qu'elle pourra contrôler la situation. À mesure que la tension monte, la victime devient de plus en plus passive et l'agresseur de plus en plus violent. Au fur et à mesure que l'homme exprime son mépris, il s'autorise à passer à la 2^e phase : l'agression (Fairholm, 1993).
- Deuxième phase: l'explosion de la violence ou l'agression
Cette phase est un épisode court, soit de quelques heures à 24 heures, et toujours grave. C'est à cette étape que les coups sont portés (Morier et coll., 1991). La violence est déclenchée par un événement extérieur, l'incapacité de l'agresseur à contrôler sa colère ou le fait qu'il croit en sa domination et en son pouvoir personnel sur l'autre (Fairholm, 1993).
- Troisième phase: la période de calme et de réconciliation ou la « lune de miel »
Cette phase s'amorce par les pleurs et les promesses de l'agresseur. Comme il réalise que sa partenaire peut le quitter, il va tout entreprendre pour la garder près de lui (Morier et coll., 1991). Il sera doux, affectueux et préoccupé comme jamais par le bien-être de sa partenaire. Il peut même y avoir échange de cadeaux (Fairholm, 1993). Cette période permet à la victime d'oublier l'agression et de croire aux changements annoncés par l'agresseur. Bref, la personne agressive veut se faire pardonner alors que la victime garde espoir et veut oublier. Cette période est de durée variable, de plusieurs jours, semaines à plusieurs mois et années (Morier et coll., 1991). Elle peut même être absente dans certains cas. C'est à ce moment que la victime retrouve le ou la partenaire qu'elle connaissait et qui lui plaisait.

La table est mise pour que le cycle reprenne ultérieurement et avec de plus en plus d'intensité puisque sans intervention, le cycle de violence évolue : les périodes de lunes de miel deviennent de plus en plus courtes alors que la tension et la violence augmentent (Fairholm, 1993; Morier et coll., 1991).

FIGURE 2

Le cycle de la violence amoureuse

Ministère de la santé et des services sociaux (1995). Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister, contrer la violence conjugale. Québec : Ministère de la santé et des services sociaux.



4.8 En somme...

La violence dans les relations amoureuses des jeunes est un phénomène qui existe sous de multiples formes. Les statistiques laissent également entendre que ce type de violence est un problème social de taille. Il s'avère donc essentiel que des interventions préventives se fassent auprès des jeunes dès le moment où ils commencent à avoir des relations de couple voire avant. L'accent devrait aussi être mis sur l'intervention sur les facteurs associés à cette violence dans les relations amoureuses des jeunes afin d'en briser le cercle vicieux.

À la lumière des informations recueillies à l'étude de la littérature scientifique, il appert que la violence entre jeunes est un phénomène très actuel qui a largement été traité par différents auteurs. En outre, cette violence semble être présente chez des adolescents de plus en plus jeunes, s'étendre à divers milieux et prendre plusieurs formes telles la violence à l'école, la violence raciste, le taxage, les gangs de jeunes et la violence dans les relations amoureuses. De fait, il apparaît particulièrement intéressant de poursuivre notre étude du phénomène de la violence entre jeunes en allant appréhender les représentations et les perceptions de divers intervenants oeuvrant auprès des jeunes dans la région de ville de Laval. Les chapitres suivants présenteront donc la méthodologie utilisée pour la réalisation de cette recherche ainsi que l'analyse proprement dite des données obtenues.

CHAPITRE 2: MÉTHODOLOGIE

1. OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

La présente étude consiste à connaître les représentations que se font les intervenants oeuvrant auprès des jeunes sur le territoire de la ville de Laval, de la violence vécue entre pairs.

De façon plus spécifique, les objectifs précisent deux axes de recherche.

1.1 Un premier axe de recherche: la connaissance du phénomène

Il s'agit, sous cette rubrique de:

- dégager un portrait des jeunes victimes et agresseurs et des situations de violence prenant place entre eux selon la perception qu'en ont les intervenants rencontrés;

1.2 Un deuxième axe de recherche: le point de vue des intervenants sur la violence entre pairs

Il s'agit, sous cette rubrique de:

- dégager le point de vue des intervenants sur la violence entre jeunes, en s'intéressant à leurs perceptions et à leurs expériences auprès des jeunes qui subissent de la violence par leurs pairs ou qui manifestent de la violence envers leurs pairs;
- de s'intéresser aux pistes de solution mises-en-oeuvre par les différents intervenants afin de contrer le phénomène de la violence entre pairs chez les jeunes;
- d'explorer avec les intervenants toutes autres pistes de solutions d'intervention possibles;
- d'identifier et évaluer l'importance, la faisabilité et les limites du travail en partenariat.

2. JUSTIFICATION DE LA MÉTHODOLOGIE

2.1 Choix d'une approche qualitative

Comme les soulignent les auteurs Deslauriers et Kérisit (1997), lorsqu'on parle de recherche qualitative, on parle d'une recherche qui produit et qui analyse des données descriptives, qui est plus proche du terrain, et qui permet une exploration détaillée de la perspective des acteurs concernés au lieu d'appréhender superficiellement ce que disent ces personnes.

En ce qui concerne notre recherche, l'adoption d'une approche qualitative nous a permis d'investiguer en profondeur la réalité de la violence vécue par les jeunes, vue sous l'angle des intervenants, considérant que, comme l'indique Poupart (1997), dans l'entretien de type qualitatif, l'interviewé est vu comme un informateur-clé susceptible précisément "d'informer" non seulement sur ses propres pratiques et ses propres façons de penser, mais aussi, dans la mesure où il est considéré comme "représentatif" de son groupe ou d'une fraction de son groupe, sur les diverses composantes de sa société et sur ses divers milieux d'appartenance. De ce fait, une diversité d'intervenants susceptibles d'œuvrer auprès des jeunes ont été considérés comme autant de témoins privilégiés de la problématique à l'étude soit, les *manifestations de la violence entre jeunes*. Il est ainsi permis de croire qu'à travers les yeux des intervenants, nous avons pu atteindre, d'une certaine façon, les objectifs se rapportant aux deux axes de notre recherche.

L'entretien de type qualitatif nous a semblé s'imposer parmi les outils de cueillette d'information susceptibles d'éclairer les réalités sociales, comme celle de la violence entre jeunes, mais, surtout, comme instrument privilégié d'accès à l'expérience des acteurs (Poupart 1997). Nous avons donc considéré qu'un tel mode de cueillette des données était le plus approprié dans le cadre de notre recherche, puisque notre intérêt consistait à appréhender les représentations que les acteurs sociaux (les intervenants oeuvrant auprès des jeunes) ont de leurs rôles et de leurs pratiques, tout autant que leurs représentations des personnes visées par les pratiques soit, plus précisément ici, les jeunes concernés par la violence vécue entre pairs.

Plus spécifiquement, nous avons convenu d'avoir recours à l'entretien semi-directif pour la conduite des entretiens. Nous avons privilégié ce mode de cueillette de données car nous estimions qu'il permettrait à l'interviewé de s'exprimer à sa guise, tout en nous laissant la latitude d'aborder les thèmes plus spécifiques qui nous intéressaient, si celui-ci ne les abordait pas spontanément (Quivy et Va Campenhoudt, 1995). En d'autres termes, l'interviewé a été invité à répondre de façon exhaustive, dans ses propres termes et avec son propre cadre de référence, à une question générale (consigne de départ portant largement sur le thème à l'étude) caractérisée par son ouverture. Mais s'il n'abordait pas spontanément un des sous-thèmes que nous avons identifié comme étant d'intérêt pour l'étude, nous l'introduisions alors sous une forme toujours ouverte, mais plus directive dans le sens où elle précisait le sujet à aborder sans toutefois imposer la façon de l'aborder. Cette action avait pour objectif la recherche plus spécifique d'informations que nous jugions nécessaire à la compréhension de la problématique à l'étude (Ghiglione et Matalon 1978).

Ce type d'entretien s'est, à l'usage, révélé tout à fait approprié pour approfondir la problématique à l'étude, d'autant que cette problématique est encore mal connue. Nous considérons donc que la méthodologie adoptée nous a permis de répondre de façon satisfaisante à nos objectifs spécifiques.

3. SOURCES DE DONNÉES

3.1 Un inventaire des organismes qui travaillent auprès des jeunes, à Laval

Afin de connaître les ressources offertes aux jeunes, notamment dans le but de constituer notre échantillon d'intervenants interviewés de la façon la plus pertinente possible, nous avons construit un répertoire des différents organismes qui oeuvrent auprès des jeunes dans la région de Laval (voir annexe). Ce répertoire a été construit de façon à rendre compte de différentes dimensions soit: la mission de l'organisme, sa clientèle (groupes d'âge, problématiques ciblées...) et son emplacement géographique sur le territoire de Laval.

3.2 Une recension d'écrits

Nous avons consulté divers articles scientifiques traitant du phénomène de la violence chez les jeunes, en nous arrêtant plus spécifiquement aux paragraphes traitant de la violence vécue entre jeunes. Cette recension d'écrits nous a permis d'identifier les grands thèmes à explorer lors des entrevues. C'est ainsi que nous avons convenu de mettre l'accent sur les formes de violence suivantes : la violence à l'école, la violence raciste, le taxage, les gangs de jeunes et la violence dans les relations amoureuses, en insistant sur les circonstances entourant la manifestation de telles formes de violence, le portrait des victimes et des agresseurs et les avenues de solutions prônées par les intervenants pour y pallier, et plus spécifiquement sur les thèmes du taxage, des gangs de rue, de la violence à l'école, du racisme et de la violence dans les relations amoureuses.

3.3 Des entrevues auprès des intervenants

La source principale de nos données est finalement constituée d'une série d'entrevues menées auprès d'intervenants de divers secteurs (milieu policier, Centres jeunesse, milieu scolaire, CLSC et milieu communautaire) oeuvrant auprès des jeunes, dont il sera plus précisément question dans les paragraphes qui suivent.

4. ÉCHANTILLON

4.1 Constitution

Dans le cadre de notre étude, nous avons constitué notre échantillon, de type non probabiliste, à partir d'une technique dite "boule de neige" ou en cascade. Ainsi, notre échantillonnage n'a pas été constitué au hasard mais bien fonction de caractéristiques précises que nous cherchions à étudier (Deslauriers et Kérisit, 1997). Comme premier critère, nous estimions qu'il était incontournable que l'intervenant agisse auprès des jeunes. Puis, une série de critères secondaires ont été considérés tels le type d'organisme, la clientèle, le quartier et le poste occupé par les

intervenants. Notre préoccupation principale étant d'avoir une représentation la plus diversifiée possible, vingt et un intervenants ont finalement été rencontrés. Ceux-ci se répartissent de la façon suivante:

- Répondants en milieu policier (3)

Trois policiers provenant de divers postes de quartier de la région de Laval ont été rencontrés. Il s'agissait d'un policier-éducateur, d'un policier en charge des relations avec la communauté et d'un lieutenant-enquêteur.

- Répondants des Centres jeunesse de Laval (3)

Trois intervenants des Centres jeunesse de Laval ont été rencontrés; le premier travaille en lien avec la *Loi des jeunes contrevenants*, la deuxième occupe un poste se rapportant à la *Loi de la protection de la jeunesse* et le troisième occupait le poste de "travailleur de milieu" (travail de médiation, de liaison et d'intervention entre le jeune, sa famille et les services sociaux).

- Répondants en milieu scolaire (3)

Un intervenant en pastoral, une directrice de cinquième secondaire et une technicienne en travail social en milieu scolaire, ont été rencontrés. Nous avons cru pertinent d'élargir notre échantillon d'intervenants scolaires en y incluant des intervenants autres que les enseignants afin d'avoir une vision plus large de la problématique de la violence entre jeunes.

- Répondants en milieu des CLSC (4)

Nous avons rencontré quatre intervenants œuvrant dans les quatre points de service desservis par le CLSC de Laval. Il s'agissait d'une infirmière, d'un travailleur social, d'une intervenante à l'accueil et d'une conseillère clinique auprès des intervenants.

- Répondants en milieu communautaire (8)

A ce chapitre, nous avons rencontré trois travailleurs de rue œuvrant dans différents quartiers de la ville de Laval, une intervenante œuvrant auprès d'une clientèle 6-12 ans (Maison des enfants) et quatre intervenants de maisons de jeunes ou d'autres organismes qui travaillent auprès d'une clientèle adolescente (12-17 ans) tels le Bureau de consultation jeunesse et Mesures alternatives jeunesse. Nous avons choisi de rencontrer un tel nombre d'intervenants communautaires car il nous était apparu que leurs points de vue étaient moins connus que celui des intervenants de d'autres secteurs d'activité œuvrant auprès des jeunes.

L'échantillon a ainsi été constitué en fonction des différents secteurs d'intervention et aussi en tenant compte de la réalité propre aux intervenants œuvrant en périphérie de Laval (secteur quasi rural) versus ceux travaillant au centre de la ville (milieu quasi urbain).

À la lumière des entrevues réalisées, nous sommes d'avis, d'une part, que nous avons pu atteindre un degré de saturation empirique acceptable sur les dimensions principales que nous voulions explorer. C'est-à-dire que nous avons jugé que les dernières entrevues n'apportaient plus d'informations suffisamment nouvelles ou différentes pour justifier une augmentation du matériel empirique (Pires, 1997). D'autre part, le nombre d'intervenants ayant été choisis dans une perspective de diversification, nous sommes d'avis que notre échantillon représente une diversité acceptable compte tenu de notre objet d'étude et des moyens dont nous disposions. Le fait que nous jugions avoir atteint globalement un niveau de saturation acceptable malgré la diversité des intervenants rencontrés, nous permet de conclure que nous avons fait un bon tour de la question, selon l'angle privilégié et en fonction des objectifs prioritaires.

4.2 Consigne de prise de contact

La prise de contact avec les interviewés envisagés s'est effectuée par des appels téléphoniques réalisés auprès des intervenants. Lors de cette prise de contact, nous avons pris soin de mentionner aux intervenants approchés certaines informations que nous jugions essentielles : notre nom, notre fonction d'étudiante de maîtrise à l'École de criminologie, l'origine, l'intérêt et les objectifs de notre démarche ainsi que la portée de la recherche envisagée et l'intérêt de mener une telle étude.

Nous avons profité de cette première prise de contact pour communiquer certains détails techniques liés à l'entretien (type, durée, utilisation d'un magnétophone lors de l'entretien, etc.). Nous avons insisté sur le caractère confidentiel de la démarche, sur la liberté de l'interviewé de ne pas se prononcer sur l'une ou l'autre des dimensions à l'étude et de mettre fin à l'entrevue à tout moment, si désiré, et annoncé d'entrée de jeu que nous souhaitions que l'entrevue soit enregistrée afin de permettre à l'intervieweur de mieux se concentrer sur les propos de l'interviewé. Enfin, nous avons convenu du lieu, de la date et de l'heure de la rencontre, le tout à la convenance de chacun. Nous n'avons pas essuyé de refus de la part des intervenants et tous ont participé avec grand intérêt.

4.3 Fiches signalétiques

À la fin de chaque entretien, nous avons complété une fiche signalétique contenant différentes informations nous permettant de situer le répondant quant à son titre d'emploi, son âge, son expérience de travail, l'organisme pour lequel il travaille et le territoire géographique où il exerce ses activités.

4.4 Consigne de départ

La consigne de départ a été construite afin de laisser à l'interviewé tout le loisir de s'exprimer sur le thème de la violence vécue entre jeunes. Elle a été la suivante:

En tant qu'intervenant auprès des jeunes, pouvez-vous me parler de votre expérience en regard de la violence vécue entre jeunes?

Nous sommes consciente que le terme "violence" était chargé de sens, mais nous avons prévu relancer l'interviewé afin de savoir ce qu'il entendait par ce terme.

De façon plus spécifique, lors des entrevues, différentes dimensions ont été explorées afin de répondre à nos objectifs de recherche. Elles ont été de quatre ordres:

- le profil des jeunes victimes et agresseurs
- les types de violence manifestée ou de victimisations vécues
- les circonstances et les conséquences de cette violence ou victimisation
- les pratiques et suggestions d'intervention et de partenariat autant en ce qui a trait à la violence agie que subie.

5. TRAITEMENT DES DONNÉES

En ce qui a trait à l'analyse des données, nous avons retranscrit intégralement le verbatim de chacune des entrevues. Puis, nous avons procédé à l'analyse des données de deux façons.

- Une analyse verticale

D'abord, une analyse verticale des entrevues prises chacune pour elle-même a été réalisée au fur et à mesure qu'elles se déroulaient. Cette première analyse avait pour but de retracer, dans le discours de chacun des interviewés, les principaux thèmes abordés. Ainsi, il a été possible de préciser les thèmes importants à fouiller d'une entrevue à l'autre.

Certains de ces thèmes nous étaient connus puisqu'ils étaient déjà apparus dans la recension d'écrits. D'autres thèmes, moins traditionnellement associés à la problématique, ont pu apparaître à la suite de l'analyse verticale des entrevues et il a pu nous sembler important d'en traiter plus systématiquement dans les entrevues subséquentes. Il en est ainsi du thème du travail en partenariat et de certaines pistes d'intervention. Pour ces raisons, il nous paraît essentiel de procéder à l'analyse verticale des entrevues au fur et à mesure qu'elles sont réalisées, car le canevas d'entrevue risque, comme la procédure d'échantillonnage, de se trouver modifiés, à la suite de chacune de ces analyses.

- Une analyse horizontale

Une analyse horizontale des entretiens a ensuite été réalisée, une fois l'ensemble des entrevues complétées, afin de comparer les points de vue et les perceptions des intervenants, en recherchant les thèmes récurrents, que les positions sur ces thèmes soient convergentes ou divergentes. Cette analyse avait finalement pour objectif de dresser une synthèse des différents points de vue et perceptions des intervenants. Enfin, cette analyse nous a amené à mettre en relation les points de vue et les perceptions des intervenants avec ce que l'on retrouve dans la littérature (revue de presse et études empiriques).

6. LIMITES DE LA RECHERCHE

Nous sommes consciente qu'il existe certaines limites à notre recherche. D'une part, nous estimons qu'étant donné que notre étude s'applique exclusivement au territoire limité de la ville de Laval, les résultats obtenus sont spécifiques à cette réalité particulière. Par ailleurs, nous croyons que cette restriction peut s'avérer positive en

ce sens qu'elle nous permet de comparer cette réalité à celle vécue en grands centres urbains beaucoup mieux documentée.

D'autre part, étant donné que notre recherche s'est articulée autour du point de vue et des perceptions des intervenants oeuvrant auprès des jeunes, et ce, dans divers secteurs d'activités, nous sommes d'avis que ces points de vue et ces perceptions peuvent être particuliers à chaque intervenant et teintés de diverses idéologies professionnelles et institutionnelles. En effet, comme le mentionnent Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1973: 96), l'empirisme est "*au sommet de la hiérarchie des dangers épistémologiques...*" En d'autres termes, les auteurs soulignent que chaque individu fait partie d'un groupe culturel, d'un système de relations et d'un contexte social particulier. De ce fait, il construit son propre cadre de références et son propre bagage d'acquis sociaux à partir de son expérience vécue. Ainsi, chaque acteur projette une vision unique de sa vérité sociale. Transposées aux objectifs de notre recherche, de telles considérations soulignent que nous devons demeurer consciente que les résultats obtenus sont des points de vue et des perceptions d'intervenants travaillant dans des sphères d'activités qui diffèrent l'une de l'autre, d'où la diversité possible de réponses selon le type de position occupée par rapport à l'objet d'étude.

Il devient, dès lors, intéressant de mettre en relation les différents points de vue présentés par les intervenants rencontrés non pas dans l'optique de la recherche de la vérité sur la situation, mais pour pouvoir en tenir compte au moment de faire des recommandations quant aux pratiques d'intervention à privilégier. Au plan pratique, il importe peu que les perceptions soient teintées de l'idéologie professionnelle. Ce qui importe c'est de constater la présence et l'influence de cette idéologie et comment elle marque les pratiques.

L'absence du point de vue des jeunes constitue aussi une limite importante à notre étude, mais celle-ci est compensée par la réalisation d'un deuxième volet de recherche, lequel a justement consisté à appréhender les perceptions et les points de vues des jeunes en ce qui a trait à la violence qu'ils vivent entre eux. Nous invitons le

lecteur intéressé à connaître les perceptions des jeunes, confrontées à celles des intervenants, à consulter Blais et Cousineau (1999).

Malgré ces limites, la présente étude permet de dresser un portrait assez détaillé des types de violences que vivent les jeunes entre eux à partir des représentations que s'en font les divers intervenants rencontrés. De fait, la lecture des chapitres de l'analyse qui suit permettra de mettre à jour les principales caractéristiques (état de la situation à Laval, ampleur, formes, portraits des agresseurs et des victimes, origines et circonstances entourant les manifestations de violence entre pairs à Laval) pour différents comportements de violence prenant place entre jeunes, identifiés par les intervenants rencontrés soit : la violence à l'école, la violence raciste, le taxage et les gangs de rue, la violence dans les relations amoureuses ainsi que les pistes d'interventions suggérées par les intervenants et la possibilité de travailler en partenariat pour y pallier.

CHAPITRE 3: ANALYSE

1. LA VIOLENCE À L'ÉCOLE

La violence en milieu scolaire semble être une réalité présente au Québec, mais difficile à cerner. En effet, peu de recherches nous renseignent sur la nature et l'étendue de la violence des jeunes dans les écoles québécoises ou canadiennes. Cependant, certaines études récentes (Dubet 1994; Leblanc 1986; Jenkins 1997; Dubuc et Gagnon 1998) ont révélé qu'un nombre important de jeunes seraient victimes d'actes de violence commis par leurs pairs à l'école. Des indices permettent de croire que la violence à l'école serait beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit étant donné que de nombreux actes ne seraient pas signalés aux autorités. En conséquence, il s'avère particulièrement intéressant de connaître la perception des intervenants qui œuvrent auprès des jeunes concernant l'ampleur et les manifestations de ce phénomène. L'analyse qui suit s'articulera autour des représentations des intervenants lavallois auprès des jeunes en ce qui concerne la situation de la violence à l'école, soit qu'ils en ont été personnellement témoins, soit que les jeunes leur en ont parlé.

1.1 État de la situation de la violence en milieu scolaire à Laval : présence ou absence du phénomène?

La plupart des intervenants rencontrés s'entendent pour dire que la violence est présente à l'école :

*(...) À l'heure actuelle, la violence en milieu scolaire, oui, elle est présente... oui.
(Robert, école secondaire, agent de pastorale)*

Vois-tu, au niveau des écoles secondaires, où est-ce qu'on voit des grosses polyvalentes ou est-ce qu'il y a des mille d'étudiants, c'est sûr qu'il y en a. (Marc, policier-éducateur)

Certains estiment qu'il est normal de retrouver des manifestations de violence à l'école puisque les jeunes y passent la majeure partie de leur temps :

Ben oui, y a de la violence à l'école mais, je dirais qu'il pourrait pas ne pas avoir de violence aujourd'hui à l'école parce que l'école, ça fait partie de ta vie, t'es là 8 heures par jour, 5 jour semaine. (...) Y en a peut-être plus parce qu'ils sont là plus souvent, plus longtemps... (Mélanie, travailleuse de rue)

Quelques-uns d'entre eux estiment toutefois que cette violence serait moins présente qu'auparavant puisque les écoles ont mis en place des moyens pour encadrer davantage les élèves :

Des jeunes qui vivent de la violence... ben, depuis que je suis à l'école X, ce qui fait pas très longtemps, ça fait un an, si je compare l'an passé à cette année, cette année, les élèves sont beaucoup plus... l'école a encadré les heures de dîner, ce qui n'était pas le cas l'an passé, l'école a encadré, elle a décidé de mettre en place des gens, un nombre plus gros de gens qui vont être, on les appelle la sécurité, c'est pas des agents de sécurité, c'est des profs qui complètent leur tâche en étant surveillants d'élèves sur l'heure du dîner. Mais les jeunes les considèrent comme une sécurité et leur donnent ce rôle-là. Ils se sentent plus en sécurité cette année. Y a moins de batailles cette année. Je remarque que cette année il y a moins d'altercations entre les jeunes dont on est témoins. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Par ailleurs, il semble que la violence soit devenue plus insidieuse :

Par contre, cette année, c'est plus insidieux... c'est par des graffitis haineux, ça va passer par des menaces, du harcèlement sexuel auprès des filles, c'est des groupes qui s'installent et qui prennent possession d'un espace. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

et qu'elle se soit déplacée ailleurs, dans des endroits non surveillés, après les heures de cours :

Généralement, des batailles à l'école ou après l'école, y en a beaucoup plus après que pendant les heures de classe, je dirais que... y a moins de violence à l'école cette année. (...) Par contre, je sais par les faits qu'on me rapporte, ce qui n'est pas scientifique du tout là, qu'il y a beaucoup plus de violence après l'école. Il y a beaucoup de règlements de comptes après l'école du fait qu'il y a de la sécurité à l'école, qu'il y a des gens en place sur l'heure du dîner, on règle les comptes après l'école. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

(...) Ça se retrouve dans un parc, les parcs, c'est comme pas gérés. Mais une école, c'est géré. Y a des caméras partout, tu comprends. (...) Les jeunes vont satisfaire aux exigences ici, d'une certaine façon, pis ils vont se retrouver ailleurs. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Fait que ça se passe à l'école oui, mais ça se passe aussi le soir, à la maison, dans la rue, dans un party. Fait que je sais pas... la violence à l'école oui, mais c'est pas juste à l'école. (Mélanie, travailleuse de rue)

Enfin, certains sont d'avis que l'école est l'endroit où il y a le plus de violence mis à part les bars et les rues, la nuit :

(...) Moi, l'école, j'irais même jusqu'à dire que c'est la place où il y en a le plus (de violence) à part des bars pis les rues la nuit. (Benoît, travailleur de rue)

Les avis sont donc partagés : tous les intervenants interviewés reconnaissent la présence de violence à l'école, dans une certaine mesure, mais certains y voient un phénomène plutôt rare alors que d'autres en font une réalité quotidienne avec laquelle ils doivent composer.

1.2 Les manifestations de la violence à l'école

Les intervenants affirment que les actes violents rencontrés à l'école se traduisent souvent par de l'intimidation essentiellement verbale mais parfois aussi plus « musclée » :

(...) il y a vraiment un volet psychologique qu'il faut pas écarter... t'as le phénomène de la violence, t'sais, t'intimider pis te harceler, pas te respecter. (Marc, policier-éducateur)

Il y a toute la question, en tout cas, comme l'intimidation... c'est beaucoup rattachée plus... à une intimidation je dirais plus musclée là, au secondaire. (...) La violence... le fait de se ramasser ensemble pis de dénigrer quelqu'un. (...) Même mes petits de deuxième, ils ont tendance à faire aussi du mépris pis à faire de la violence, en tout cas, verbale... (Josée, CLSC)

La violence se manifeste ainsi, entre autres, par des manifestations subtiles et insidieuses comme le mépris, une forme de violence verbale :

Je dirais qu'il y a pas des affrontements systématiques. (...) Ça passe par les mots, sous forme de mépris ou de violence verbale, c'est plus insidieux, ça paraît pas, ça laisse pas de marque : « t'es conne, niaiseuse, imbécile... », bon : « trou de cul », en tout cas, y a vraiment toutes sortes de choses... (Josée, CLSC)

Ce qu'on retrouve comme violence, c'est vraiment des commentaires... (...) Ce qui me fascine encore, moi, je suis pas encore capable de dealer avec des mots comme « salope », qui sont envoyés autant entre filles, qu'un garçon et une fille. C'est envoyé ça, comme si c'était « bonjour ». C'est vraiment fascinant ça. Dans la vie de tous les jours, ça se traite comme ça à longueur de temps : « va chier » « ferme ta gueule ». (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Cette violence peut également se manifester sous forme de rejet :

(...) ils vont se réunir comme... être un petit groupe ensemble, un petit noyau qui va rejeter quelqu'un systématiquement. Alors ça, c'est comme... un moment donné y a comme des espèces de dynamiques qui font en sorte que les jeunes vont se ramasser ensemble pour dénigrer ou rejeter quelqu'un. (Josée, CLSC)

(...) moi je trouve souvent une violence qui fait ben mal chez un jeune pis qui est très destructrice, mais ça, c'est normal, pas c'est normal mais ça... c'est le rejet. Tu sais, la

gang qui se met contre quelqu'un là, tu sais là... qui était avant leur ami pis qui est « reject » là... tu sais, ils le mettent à part là... tu sais, y a une violence psychologique qui est fait-là, c'est épouvantable... (Pauline, CLSC)

Enfin, la violence à l'école peut parfois prendre la forme d'affrontements, de batailles et de coups :

(...) il y a toujours des petits affrontements (...) il y a toujours des frictions, des frottements ... des bagarres, des voies de fait... (Marc, policier-éducateur)

Une des intervenantes constate, pour sa part, une certaine différence entre les manifestations violentes perpétrées par les garçons et celles des filles. En effet, selon elle, la violence des garçons exprimerait davantage une certaine impulsivité :

Je dirais que c'est l'impulsivité là... très très grande... ça va être (...) des « peccadilles », mais c'est parce que c'est l'impulsivité, c'est comme... les jeunes ont de la difficulté à se faire dire non, à se faire dire : « arrête, c'est terminé ». Et là, la réaction agressive presque tout de suite. C'est plus les garçons de ce côté-là. Tu sais, les poings vont sortir vite là... (...) les gars vont rester très prompts à réagir, très physique de ce côté-là. (Josée, CLSC)

tandis que la critique et le dénigrement seraient davantage le créneau des filles :

Entre filles, ah moi, elles sont assez, en tout cas, je dirais féroces par bout là... elles se critiquent beaucoup l'une et l'autre alors... (...) les filles vont piquer pis vont provoquer par les mots pour pouvoir ostraciser quelqu'un (...) dénigrer par rapport à ce que tu peux avoir l'air ou par rapport à ce que tu portes... c'est plus un créneau de filles ça. (Josée, CLSC)

1.3 L'origine et les causes de la violence en milieu scolaire

1.3.1 La structure de l'école

Selon certains intervenants, l'école serait elle-même à l'origine des comportements violents en milieu scolaire :

Mais ça (la violence) c'est dû, je vais te le dire clairement, au manque des écoles. (Francis, travailleur de rue)

C'est toute la structure de l'école qui est responsable. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

qu'il s'agisse d'un manque de ressources professionnelles ou d'une sous-utilisation de celles-ci :

(...) c'est que l'école primaire a pas une infrastructure... il y a moins de services. Y a pas d'éducateurs au niveau primaire... ça n'existe pas... eee... Au secondaire, c'est éducateur, psychologue, psycho-éducateur, travailleur social, en tout cas, nommez-les, ils les ont tous, alors que les éducateurs y en a pas dans les écoles primaires et c'est ce qui fait qu'il y aurait un besoin de ce personnel-là pour les jeunes qui sont très dysfonctionnels ... quand ça va pas, ils sont pris en mains par un éducateur... (Josée, CLSC)

Je dirais qu'il manque de services dans les écoles secondaires. Quand t'as seulement deux conseillers en orientation, quand t'as une psychologue une fois par semaine, quand t'as un travailleur social deux fois par semaine, une infirmière deux jours semaine, c'est pas super... (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

(...) on a de moins en moins de pédagogues, on a des administrateurs. Un pédagogue c'est quelqu'un qui permet à un autre d'évoluer et d'aller plus loin mais ça, ça s'en vient comme une denrée rare. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

ou d'une structure déficiente compte tenu du volume de la population étudiante :

Quand vous arrivez dans une école comme R., 2600 élèves, là vous commencez à augmenter le taux de violence parce que si vous mettez 5 petites souris dans une boîte... c'est pas trop pire, mais si vous en mettez 10-15 et 20, là vous risquez d'avoir de sérieux problèmes. Oui, il y a le reflet de la société dans le milieu scolaire. (...) Il y a un trop plein à l'école. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Certains intervenants estiment que la philosophie même de l'école serait un facteur à considérer dans l'explication de la montée progressive des comportements violents en milieu scolaire. En effet, ceux-ci affirment qu'à l'image de la société, les notions de respect, de cadre et de limites ne font plus partie des valeurs enseignées, voire vécues à l'école :

Les jeunes font ce qu'ils veulent dans les écoles ou à peu près! Toute la notion de respect s'est perdue partout, partout, partout. Par essoufflement, par appauvrissement de la société, il y a douze millions de facteurs qui ont généré ça. Fait qu'un moment donné, il n'y a plus personne qui dit à nos jeunes : « voici le cadre, voici la limite et tu as ça pour bouger. Si tu dépasses ça, tu as des conséquences qui sont appliquées ». Tandis que là, on leur dit : « ça, c'est à peu près la limite, ça, ça va être pour les conséquences » que personne applique. Fait que le jeune, il fait quoi là-dedans? Il a aucune idée, il le sait pas et le jeune a besoin de se faire dire où, quand, comment, pourquoi. (Madeleine, Maison de jeunes)

D'autres affirment que la vocation première des écoles n'est plus l'apprentissage mais bien la performance, allant jusqu'à parler d'éducation bourrative :

Avant, l'école, dans les années soixante, le but était clair: on voulait former des adultes sociaux. Aujourd'hui, on veut former des adultes performants. C'est pas la même chose. T'as des notes, t'as des compétitions, tout est basé sur ça. (...) En tout cas, mon impression c'est que les programmes sont faits pour les jeunes peut-être plus leaders qui ont plus des capacités qui, souvent, sont basés sur la performance. (...) je trouve que les écoles aujourd'hui sont faites plus pour faciliter la vie des profs et l'administration et les statistiques que pour faciliter l'apprentissage des jeunes. (...) L'école devrait être la première place d'éducation. (...) On crée une élite éducative... (Francis, travailleur de rue)

(..) on « bourre » les jeunes, on a une éducation bourrative. Leur piqûre de mathématiques, leur piqûre de religion, la piqûre de ci, la piqûre de ça. On les gave. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Selon certains d'entre eux, la socialisation et le développement de la personnalité seraient pratiquement absents des préoccupations des intervenants en milieu scolaire :

Oui, l'école c'est le plus gros problème je trouve à Laval parce qu'il y a le côté social de l'école qui est diminué au plus bas niveau, ce qui fait que les jeunes ont pas la chance de se connaître. (...) Les jeunes ont pas vraiment le temps de socialiser. (...) T'as trois minutes pour aller d'une classe à l'autre, t'as des gardiens, t'as des caméras, t'as du monde... Donc les jeunes, en général, c'est pas toutes les classes, faut qu'ils écoutent. (...) T'as peu d'activités para-scolaires après l'école parce que bon, ça prend des profs motivés qui vont faire ça bénévolement et ils sont épuisés et je comprends. Ça prend de l'argent, ça prend... La musique, la danse, le sport, tout ça, c'est très peu participatif, ça existe presque pas. (Francis, travailleur de rue)

Les intervenants perçoivent également l'école comme étant bâtie sur une structure hautement hiérarchisée :

...c'est clair que le modèle scolaire maintenant, il est très hiérarchisé. (Sylvie, intervenante jeunesse)

où les jeunes ont très peu de pouvoir :

(...) il y a des comités de jeunes, mais est-ce qu'ils ont un réel pouvoir? (...) Moi, ce que je réalise dans les écoles, c'est que c'est un peu hypocrite ce qu'on leur dit: vous avez un comité t'sais, admettons, 4^{ième}, 5^{ième} secondaire pis là, l'école va élire le comité pour l'année. Mais t'sais, en même temps... je dis que des fois, c'est un peu hypocrite parce que c'est pas un réel pouvoir. Si on leur donnait le pouvoir de négocier les règlements à l'école, on pourrait être surpris. Je pense que les jeunes, ils veulent tout faire. Des fois, ils sont même plus sévères que... c'est ça... je trouve qu'on leur donne comme pas de place pis c'est souvent sur des niaiseries qu'on leur permet d'exercer leur pouvoir... eee... ça je trouve ça dommage parce que je trouve que c'est une belle place pour apprendre justement à affirmer ses droits, à négocier... (Sylvie, intervenante jeunesse)

Ceux qui ne correspondent pas à l'encadrement proposé, qui dérangent ou qui éprouvent certaines difficultés, sont marginalisés :

L'encadrement c'est pas nécessairement intelligent! (...) Les jeunes ils sont super brillants sauf qu'on les enterre dans notre système bien encadré et il faut pas qu'ils dérangent. Au point de vue de l'administratif dans le système scolaire, il faut pas qu'ils dérangent ces jeunes-là... (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Moi je sens, en tout cas, que les jeunes marginaux, dans l'école, sont très mal vus. C'est vrai que souvent ils vont être plus turbulents que d'autres, mais souvent aussi, ils ne sont pas appréciés des professeurs et des directeurs parce qu'ils sont marginaux pis parce qu'ils vont tout le temps les checker, y vont les avoir plus à l'œil. (Benoît, travailleur de rue)

Cet encadrement, la marginalisation qui en découle et le désir de conformité des jeunes créent, malgré tout, un écart important entre les professeurs, la direction et les jeunes, notent les intervenants rencontrés :

(...) Je trouve qu'il se crée donc un fossé et je trouve que les jeunes se marginalisent de plus en plus, fait que le fossé devient de plus en plus grand, je trouve. (...) Je pense qu'il y a un écart trop grand entre les professeurs, les directeurs et les jeunes. Je trouve que cet écart là est quasiment encouragé de la part des dirigeants. T'as des bons profs, t'as des mauvais profs. T'as du favoritisme dans les écoles. (Benoît, travailleur de rue)

Les jeunes sont souvent contre l'école ou contre la structure à l'école. Il faut qu'ils se conforment, leurs T-shirts... des fois je trouve ça un peu aberrant... leur identité... (...) pour moi, c'est ben gros au niveau de la liberté... pis ça les aide pas non plus... quand tu vas à l'école tu peux au minimum être ce que tu es! (...) Il y a des caméras, ils sont surveillés partout. En même temps, aller à l'école, c'est un gros encadrement. Fait que des fois, les jeunes sont contre cette structure là. Ça va les faire chier pis souvent, ils vont essayer de faire chier avec ça. Pas nécessairement les autres, mais plutôt la structure de l'école, le directeur, les surveillants. Ça va amener une forme de frustration. (Mélanie, travailleuse de rue)

La violence est alors perçue comme étant une forme d'exutoire, une manière d'affirmer son désaccord, son sentiment de « trop plein » :

La violence, c'est que quand tu sens que tu perds la maîtrise de quelque chose, de toi même, tu t'organises, au détriment de l'autre. Souvent, la violence c'est un exutoire, ou une façon de dire... une crise c'est pas nécessairement négatif. (...) c'est un phénomène de société, un phénomène d'individus qui deviennent vraiment des individus anonymes. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Toute va vite, l'ordinateur, toute va vite. Les cours sont plates, ça va pas assez vite, ça bouge pas assez. Fait que la violence c'est peut-être comme un trip. Tu passes ta journée dans la classes, ça fait bouger, tu fais réagir quelqu'un, y a de la vie, il se passe quelque chose. C'est une opinion personnelle, c'est pas fondé sur rien, mais je pense que le fait que ce soit des journées longues, si le prof est plate en plus, les midis c'est toujours très explosif... (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

son essoufflement ou son épuisement :

(...) Y en a des phénomènes de violence mais c'est beaucoup plus, comment dire, t'sais quand t'es excédé, t'es écéuré... un moment donné de l'école. T'es un adulte, tu peux prendre une journée de congé mais les jeunes, pour prendre une journée de congé, à l'école, c'est pas évident. Si t'as pas une bonne justification... (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

1.3.2 Le manque de formation des professeurs et leurs attitudes

Selon certains intervenants, il semblerait que le comportement et les attitudes des professeurs pourraient aussi avoir un rôle à jouer dans le développement de la violence en milieu scolaire. En effet, certains estiment que les enseignants ne possèdent pas tous les outils et la formation nécessaires pour intervenir auprès des jeunes :

(...) le prof de maths, lui, il enseigne les maths. Le français, c'est le prof de français, mais il enseigne rien d'autre. À l'université, quand tu vas dans l'enseignement, on te montre pas beaucoup de gestion de classe, on te montre pas beaucoup de médiation, de règlement de conflits. (Jacques, policier-éducateur)

Les profs ont un but : c'est de passer la matière qu'ils ont à passer. (Francis, travailleur de rue)

... mais si tu regardes le bassin enseignant qui est encore très âgé; sont dépassés, sont essoufflés, ils ont pas nécessairement les outils non plus. Pis on a plus le temps de les former... sont à la veille de leur retraite. (Madeleine, Maison de jeunes)

On mise alors énormément sur l'arrivée des nouveaux enseignants qui seraient mieux outillés pour intervenir avec les jeunes :

Alors, on mise énormément sur la nouvelle batche des enseignements qui va arriver, qui sont beaucoup plus près des réalités des jeunes d'aujourd'hui, qui sont peut-être un petit peu mieux outillés pour les dealer parce qu'ils les ont pratiquement vécus. Fait que, quelque part, eux-autres vont probablement être beaucoup plus capables d'aider les jeunes... tout en travaillant dans un lieu qui est extrêmement lourd, dans une structure qui est très lourde qui s'appelle l'école secondaire au Québec. (Madeleine, Maison de jeunes)

Par contre, il semble que l'arrivée de ces nouveaux enseignants, soi-disant mieux outillés et formés, ne comble pas toutes les attentes :

Les jeunes profs aussi... sur le lot, il y en a peut-être une vingtaine de jeunes profs, y en a deux qui s'impliquent vraiment. (...) Quand c'est trop lourd, ben on lâche un peu la cadence parce qu'en mathématiques pis en français, il faut que ça roule. Donc t'as

pas le temps de laisser aller un peu la tension. Après ton cours, t'es brûlé, tu t'en vas dans la salle des profs pis tu restes là, t'attends que ça passe. Y a un mécontentement général à ce niveau-là. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Je trouve que les jeunes enseignantes... eee... elles sont vraiment essouffées parce qu'elles ont une préparation de tâche à faire, parce qu'elles connaissent pas ça, elles savent pas à quel niveau elles vont enseigner... (...) elles ne savent pas nécessairement... c'est tous les troubles de comportements dans la classe en même temps... parce qu'il y a des jeunes qui sont très opposants, qui répliquent, qui veulent pas, qui sont pas d'accord pis qui le disent... et je trouve que les jeunes qui sortent de l'université ont pas été nécessairement confrontés à ça. (...) Je trouve que mener les trois de front là, la préparation, les apprentissages et les comportements, je trouve ça énorme, ça comme pas de bon sens. Y en a là qui sont brûlées... (...) parce que c'est tellement exigeant là, à tous ces paliers-là. Alors comme elles sont plus ou moins préparées des fois, elles voient... eee... les troubles de comportements pis les relations avec les pairs... c'est pas terrible. Pis là, c'est comme : « laissez-moi souffler un petit peu là ». (Josée, CLSC)

De manière générale, il semble que, de plus en plus, les enseignants auraient tendance à s'isoler des élèves, préférant se retrouver entre eux :

... les professeurs s'isolent (...) ils ont tendance à vouloir se retrouver entre eux pour pouvoir faire le point, ce que je pense qui est normal. Mais il y a une moins grande volonté d'être avec les élèves, de passer dans la foule, d'aller d'une place à l'autre. On va avoir tendance à s'isoler dans nos salles de profs. C'est rare de voir des profs se promener, c'est toujours les mêmes qui se promènent sur la place. C'est toujours les mêmes profs qui sont à l'aise avec les élèves. Ce que je demandais à un professeur un peu plus âgé avec un peu plus d'expérience, je lui avais demandé : « est-ce que ça toujours été comme ça, est-ce que les profs ont toujours eu le goût de s'isoler, le goût de se retrouver? ». Il disait que non, qu'il y avait eu une période où les profs, après leurs cours, avaient le goût de retrouver leurs élèves, discuter avec eux, s'arrêter pour parler. Maintenant, ils ont peur d'être pris à parti, d'être pris pour avoir à dealer avec une polémique, débattre sur un règlement. Pis dans leur classe, c'est déjà très dur... (...) L'ancien prof me disait que, de moins en moins, ils ont le goût de s'intégrer, de s'approcher des élèves dans les moments de détente. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

1.3.3 Autres origines

Selon bon nombre des intervenants rencontrés, la violence en milieu scolaire prendrait origine ailleurs qu'à l'école. En effet, ceux-ci estiment qu'elle serait davantage liée à des considérations d'ordre sociologique et individuel, parmi lesquelles, l'intolérance, la difficulté à accepter la différence :

(...) c'est comme une intolérance entre eux-mêmes, une difficulté à accepter les différences (...) une forme de mépris aussi... une difficulté à accepter les autres... les différences. (Josée, CLSC)

et la difficulté à prendre la critique :

(...) Les jeunes c'est comme... ils sont en survie, je pense que c'est ça. Ils acceptent pas que d'autres puissent les critiquer ou porter un jugement. (...) Ils passent à l'acte. (Maria, Centres jeunesse)

La télévision et les médias auraient également un rôle à jouer dans l'apparition des comportements violents et dans leur banalisation :

... ils voient ça aussi à la télévision ou dans les films... eee... ça peut être banalisé. (Josée, CLSC)

L'effet de la rumeur pourrait également être à l'origine d'une partie de la violence prenant place à l'école :

Au secondaire, les rumeurs c'est une maladie, c'est une violence. C'est une vraie plaie. Les rumeurs, c'est de là que partent tous les problèmes de violence de notre école. Une telle a dit ça de toi, ça finit qu'une telle a dit à peu près tout ce qui était possible de dire de quelqu'un. Fait que là, l'autre personne part pis va la battre ou va la confronter. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Le désir d'acquérir du pouvoir et le besoin de dénigrer les autres seraient d'autres facteurs qui pourraient expliquer la conduite violente de certaines élèves. En fait, la question de l'estime de soi serait au centre de la problématique :

(...) y a comme un sentiment de pouvoir que je me dis qu'il est déplacé parce que s'ils se sentaient bien pis en pouvoir dans certaines choses, ils sentiraient pas le besoin d'écraser les autres comme ça. Faqu'on reprend toujours avec la trame de fond de l'estime de soi. (Josée, CLSC)

Enfin, les intervenants identifient une des principales conséquences liées au phénomène de la violence à l'école comme étant le sentiment de peur que vivent les jeunes :

C'est pas vrai que les jeunes ont peur de rien. (Alex, intervenant jeunesse)

Ce que je m'aperçois, c'est qu'il y a une peur chez les ados. (...) Ils ont peur de vivre des représailles s'ils dénoncent un geste de violence. (...) il y a toujours une peur. Une peur de se faire battre parce qu'ils ont fait un commentaire, peur de se faire frapper parce qu'ils ont dit quelque chose d'une autre communauté, un affront. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

1.4 L'intervention

Les intervenants rencontrés affirment que l'intervention, pour pallier la violence à l'école, devrait nécessairement passer par l'école elle-même. Ainsi, les répondants affirment que l'école devrait apprendre aux jeunes à socialiser :

(...) ... quand je vais dans les écoles, je dis aux enseignantes bon : « ben le mandat de l'école c'est d'instruire et de socialiser ». Je dirais que certains sont d'accord en théorie avec ça et que d'autres sont réfractaires au mot socialiser. Socialiser veut dire que je fais attention à ce qui se passe entre les jeunes. Quand ils sont mal habiles ou inadéquats ben je les reprends pis je leur suggère des pistes. (Josée, CLSC)

à s'exprimer :

... l'intervention, ça passe par les écoles parce qu'à la maison, tu peux pas toucher ça... pas pour l'instant, c'est impossible. Sauf qu'à l'école, tu peux. Pis après, eux-autres peuvent amener ça à la maison. Les écoles, leur rôle, c'est d'éduquer. Mais éduquer c'est bon, au niveau des matières mais ça devrait aussi être social. C'est tout aussi au niveau des arts parce qu'on dit que la violence arrive quand il y a pas d'autres moyens de communication. C'est la seule manière qu'ils ont trouvé pour exprimer qu'est-ce qu'ils vivent. Leurs frustrations, leurs besoins, tout ça. Mais là, au niveau des arts, la société en général, le pouvoir donc, qui est politique, l'industrie économique dit : « écoute, de peindre, de faire de la poésie pis de faire de la musique ça fait pas d'argent ça ». Sauf que c'est ça qui aide beaucoup à s'exprimer pis à régler beaucoup de choses dans ça. Un jeune qui peut, qui se sent comme un peu agressif, et qui peut peindre, qui peut faire de la sculpture, il peut faire du théâtre, qui peut exprimer ce qu'il vit, ça va être beaucoup plus avantageux pour tout le monde parce qu'il a exprimé ce qu'il vivait, ce qu'il voulait. Mais la première chose qu'on coupe quand on a un budget à couper, c'est les arts et c'est prouvé que les jeunes en arts ont de meilleurs moyens de s'exprimer et sont moins violents. (Francis, travailleur de rue)

à réfléchir à leurs comportements et à trouver des solutions de rechange à la violence :

(...) C'est toute cette dimension de pédagogie. (...) On est des pédagogues, donc un pédagogue ça fait quoi? Ça amène les gens à s'arrêter pour réfléchir, pour évaluer la situation pis dire... y a d'autres moyens, trouves-moi en des solutions. Si on amène le jeune à trouver des solutions ben peut-être que la prochaine fois, à la place d'envoyer 2 coups de poings, il en donnera 1. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Les intervenants sont également d'avis que l'école devrait utiliser l'influence positive des jeunes qui n'éprouvent pas de difficulté pour aider ceux qui en éprouvent :

(...) Ceux qui sont capables de bien fonctionner, ils peuvent influencer ceux qui sont pas encore très-fixés. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

et mettre sur pied des groupes de pairs favorisant la médiation en cas de conflits :

C'est pour ça que moi, je commence à mettre sur pied des groupes de jeunes, des pairs qui vont faire de la médiation. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

En somme, l'école devrait leur permettre de développer des habiletés pour apprendre à vivre en société en adultes compétents et autonomes :

Il faut s'organiser pour qu'on vive dans un climat de société vivable et pour ça, il faut s'organiser pour que les jeunes soient conscients de leurs responsabilités, qu'ils participent à cette société là et qu'en participant à cette société, ils ont aussi à créer le climat dans lequel ils vont vivre. Le climat, c'est leur climat aussi, donc il faut s'organiser pour qu'ils vivent... pas tellement en recréant des structures mais en développant un filet de sécurité ensemble et surtout d'être des adultes compétents. (...) Entre pairs, si on est habile, on peut créer des solidarités extraordinaires, mais il faut leur apprendre ça. Si on fait une école juste avec des cours puis qu'on leur montre pas comment ça fonctionne la société là, ça devient plus compliqué. (...) Il faut qu'on leur dise : « vous êtes un citoyen en cheminement ». (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

L'école devrait également permettre aux jeunes de développer des habiletés leur permettant de canaliser la violence :

(...) Il faut canaliser la violence parce qu'oublies pas qu'il en faut une certaine violence dans la vie parce que tu vas te faire écraser par les autres. C'est une affaire d'énergie. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

De fait, les intervenants rencontrés estiment, qu'à l'heure actuelle, l'école n'apprend pas nécessairement aux jeunes à devenir autonomes mais uniquement à étudier. Ils qualifient même cette forme d'éducation, d'éducation compartimentée :

L'école n'apprend pas à devenir nécessairement autonome. Elle apprend à faire des études. Elle est que le reflet de la société industrielle. Français, tu développes ça, mathématiques, ça. Mais le lien entre les mathématiques et le français? Pourquoi les jeunes font autant de fautes? On fait pas de liens dans nos vies et ça crée des frustrations. (...) On leur apprend à apprendre par compartiments: français, mathématiques. (...) Les mathématiques c'est important mais faut au moins te donner l'idée de situer ton portefeuille parmi les autres, c'est quand même important ça. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

En définitive, il paraît important de créer une bonne relation avec les jeunes :

(...) ben je les prendrai pas de front là, tu sais... c'est comme pour créer une bonne relation... je vais tenter de lui dire pis je vais parler avec... (Josée, CLSC)

Enfin, les répondants affirment que l'intervention se doit d'être accomplie en concertation avec les différents professionnels :

On pourrait pas faire autrement que de travailler en équipe. Dans une école secondaire, c'est déjà assez exigeant d'avoir à travailler toute la journée avec les élèves. Y a tellement de problématiques différentes dans une école. Y a tellement de choses différentes dans une école qu'il faut qu'on soit en mesure de travailler avec d'autres, pouvoir faire le point, faire le tout, donner le meilleur service à l'élève. Et des fois, il nous faut vraiment être capables d'en parler pis de se faire conseiller pis de se faire orienter. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Ça peut être d'aller chercher la psychologue par rapport à un jeune qui a des difficultés importantes ou ça peut être une éducatrice ou une psychoéducatrice, mais aller chercher des partenaires en tout cas... (Josée, CLSC)

même si, à l'heure actuelle, il semble que le soutien professionnel soit quelque peu limité :

(...) Peut-être qu'il manque de ressources dans les écoles, on devrait avoir plus de travailleurs de milieu. Pis souvent les travailleurs de milieu dans les écoles ne sont pas utilisés parce que les élèves vont penser : « je vais pas le voir, je vais pas lui conter mes problèmes de toute façon, il est avec les profs ». Fait qu'ils vont pas l'utiliser. (Benoît, travailleur de rue)

Une autre limite à une action concertée serait la difficulté d'y inclure les parents :

(...) je dois dire que la collaboration des parents n'est pas là du tout, pas du tout, malgré les tentatives... (...) les parents, c'est des partenaires difficiles à accrocher... (Josée, CLSC)

Il semble même que certains parents adoptent un discours contraire à celui de l'école. De ce fait, tout le travail accompli par les milieux scolaires est rendu plus difficile lorsqu'il n'est pas tout simplement réduit à néant :

(...) Parfois, l'école va même jusqu'à sensibiliser les parents en disant : « écoutez là, quand il est hors de cadre, ça ne va pas ». (...) Généralement, l'école met tout en place pour tenter d'aider le jeune mais il faut que les parents s'impliquent. Tu sais, c'est comme incontournable, parce que tant que l'école dit oui, là on accepte pas telle telle chose, pis que les parents disent : « Ah, as-tu vu l'école, ça tu de l'allure d'exiger ça d'un jeune » c'est ce qu'on appelle du sabotage en bonne et due forme. Alors l'école se retrouve court-circuité par le discours des parents... (Josée, CLSC)

En résumé, il semble que la violence en milieu scolaire existe à Laval, qu'elle soit devenue plus insidieuse et qu'elle se soit déplacée en dehors des limites de l'école soit dans des lieux non surveillés, après les heures de cours. Cette violence scolaire se manifesterait, selon les intervenants rencontrés, sous forme d'intimidation, de

violence verbale, de rejet et parfois même, d'affrontements, de batailles et de coups. Plusieurs raisons sont évoquées pour expliquer l'origine de cette violence à l'école qu'on lie à la structure même des écoles, aux attitudes des enseignants et à leur manque de formation en matière d'intervention auprès des jeunes ou à des considérations d'ordre sociologiques (intolérance, discours de l'entourage, médias...). Les intervenants affirment que ce contexte crée, chez les jeunes, un climat de peur. L'intervention pour contrer la violence à l'école devrait, selon eux, passer par l'école elle-même en apprenant aux jeunes à socialiser, à s'exprimer autrement que par la violence et à réfléchir sur la portée de leurs gestes. En cas de conflits, les intervenants suggèrent la mise sur pied de groupes de pairs favorisant la médiation. Bref, de l'avis des intervenants rencontrés, l'école d'aujourd'hui se doit de remettre ses pendules à l'heure et de revenir à sa mission première qui est d'éduquer les jeunes à devenir des adultes compétents, autonomes et capables de vivre en société.

2. LA VIOLENCE RACISTE

La situation de la violence raciste manifestée ou vécue par les jeunes de Laval paraît quelque peu nébuleuse aux yeux des intervenants rencontrés. En effet, les avis semblent assez partagés quant à la présence ou à l'absence d'un tel phénomène. D'entrée de jeu, nous avons émis l'hypothèse que cet écart de perception pourrait être lié au fait que certains travaillent dans des milieux (quartiers) où les communautés culturelles étrangères sont largement représentées comparativement à d'autres qui oeuvrent dans des quartiers constitués presque exclusivement de canadiens français d'origine. Nous verrons que cette hypothèse n'est pas directement soutenue par nos données.

L'essentiel de l'analyse qui suit s'articule autour des propos des intervenants qui estiment que la violence raciste chez les jeunes est bel et bien présente à Laval, puisque le discours de ces derniers constitue celui de la majorité des intervenants rencontrés. Reste que, pour un certain nombre d'intervenants interrogés, les manifestations de violence raciste seraient exceptionnelles en territoire lavallois.

2.1 État de la situation de la violence raciste chez les jeunes lavallois

Plusieurs des intervenants rencontrés indiquent que la question du racisme chez les jeunes à Laval ne se pose pas de manière particulièrement problématique puisque les ethnies étrangères ont été bien accueillies, sans préjugés :

...Je peux pas dire que ça se passe terriblement mal à ce niveau-là. Étant donné que nous, les adultes, on les a accueillis au même titre que n'importe quel autre jeune, tels qu'ils sont, fait que ça veut dire que, quelle que soit la couleur de ta peau, pis la couleur de ta casquette pis la griffe de ton coat, on s'en fout... on les a accueillis tel qu'ils sont. Fait que, à partir de ce moment là, ben je peux pas dire que ça a causé des gros problèmes. Dans l'ensemble, je peux pas dire que ça se passe mal par rapport aux ethnies étrangères. (Marc, policier-éducateur, quartier canadien français de souche)

Ainsi, se basant sur leurs propres expériences, différents intervenants ne perçoivent pas la violence raciste chez les jeunes comme étant véritablement présente à Laval et ce, indépendamment des secteurs où ils travaillent (quartiers multiethniques ou quartiers canadiens français de souche) :

Je dirais que sont pas trop racistes les jeunes... non... ils s'accordent facilement. (Jacques, policier-éducateur, quartier canadien français de souche)

Au niveau du racisme, on a rien... le problème se pose même pas. (...) À date, on a jamais eu de problème interracial... ça été ben trippant pour ça... on a jamais eu à travailler là-dessus. (Sophie, Maison de jeunes, quartier multiethnique)

La violence raciste, pour moi, comme telle, j'en ai pas vu beaucoup... dire qu'il y a du racisme entre jeunes, je peux pas dire que j'en ai vu... (Robert, école secondaire, agent de pastorale, quartier multiethnique)

...le racisme, je pense que c'est pas comme tel, il y en a pas... en ce qui me concerne ici là... à l'ouest de la ville. (Marc, policier-éducateur, quartier canadien français de souche)

D'autres perçoivent le racisme comme étant principalement dû à la peur devant l'inconnu et la différence :

Qu'est-ce qui existe, c'est plus la peur de l'inconnu... c'est tout. (...) le racisme non, la peur de l'inconnu c'est plus ça que... le racisme c'est un mot... j'aime pas ce mot-là. On est pas raciste, on a peur de l'inconnu. (Francis, travailleur de rue)

... c'est plutôt des violences de différences. (Alex, intervenant jeunesse)

Ils s'en rendent pas tout le temps compte. Ils sont pas tout le temps conscients de la violence qu'ils font. Mais la peur de la différence amène de la violence et, comme je dis, c'est pas nécessairement voulu de ceux qui font de la violence. Mais tout

simplement par la peur de la différence, sans s'en rendre compte, ils font des gestes, ils font des actions que c'est violent. (Benoît, travailleur de rue)

et à une intolérance vis-à-vis de ces différences :

*... je trouve que l'intolérance c'est par rapport aux différences... être frisé, roux...
eee... (Josée, CLSC)*

Au contraire, certains autres intervenants affirment que le racisme est un phénomène très présent dans la vie des jeunes lavallois :

Oui, ça c'est sûr... ça existe beaucoup. (Mélanie, travailleuse de rue)

*Il y en a partout. C'est trop présent. Il y en a beaucoup... j'en vois, c'est l'enfer...
(Benoît, travailleur de rue)*

mais qui serait difficile à observer concrètement :

Sûrement, sauf qu'on a beaucoup de difficulté à le voir... t'sais notre clientèle est très québécoise ici... (Sylvie, intervenante jeunesse)

*... c'est pas palpable le racisme qu'il y a là (école multiethnique) mais il est présent.
(Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)*

Or, il semble que les jeunes ne soient pas conscients qu'ils adoptent des comportements racistes. Ils agiraient, plus souvent qu'autrement, par instinct, sans réfléchir à leurs gestes, aux conséquences qui en découlent et, encore moins, au symbolisme qu'ils revêtent:

*On leur demande s'il y a du racisme, ils disent que non. Mais il y en a. Ils le perçoivent pas. Y a comme une conscience... ils sont pas conscients des faits et gestes.
(Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)*

Et plus on est jeune, moins on aurait conscience du fondement de ses gestes ou, du moins, de la lecture qu'on peut en faire :

(...) En secondaire 5, c'est plus facile, évidemment. Mais 3 et 4, ça prend du temps avant de leur faire comprendre que ça, c'est inacceptable, ça c'est un non respect, c'est les valeurs, c'est le groupe. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Je pense pas qu'à 14 ans, oui, tu es conscient de ce qu tu dis, mais la réflexion que tu en as... tu t'es pas penché longtemps là-dessus, c'est quoi le racisme : c'est plus par instinct. Je pense qu'ils s'en rendent compte, mais je pense qu'ils prennent pas le temps de réfléchir là-dessus... c'est plus dans le quotidien. (Mélanie, travailleuse de rue)

2.2 Les manifestations

Les manifestations des comportements racistes chez les jeunes seraient de différents ordres. De la violence verbale aux affrontements en passant par les graffitis et la violence psychologique :

... tu sais, ils s'écœurent mutuellement, ils veulent pas être avec eux autres. (Mélanie, travailleuse de rue)

(...) c'est vraiment des mots : « je suis meilleur que toi », « tu vauz rien », « tu vauz pas de la merde... » (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Ça peut commencer juste comme ça... ça peut être une parole, un coup d'épaule... (...) C'est toujours des commentaires ou des surnoms : « crisse de nègres ». C'est vraiment dégrader les autres cultures. Ça peut, des fois, amener à un conflit, mais moi, ça m'est jamais arrivé un conflit raciste où est-ce que j'étais là. Mais souvent, ils les haïssent, ils les aiment pas. (Mélanie, travailleuse de rue)

...ça part des petits gestes niaiseux jusqu'à des bagarres. (Benoît, travailleur de rue)

Des problèmes de langue, desquels découlent des difficultés de communication, seraient souvent, selon les intervenants, à l'origine des conflits « raciaux » :

C'est toujours à qui sera le numéro un dans les communautés. Fait que, parfois, ça devient lourd et ça peut créer des problèmes. C'est souvent au niveau de la langue, parce que c'est une école francophone où on parle... pendant l'école c'est francophone parce que c'est une école française pis on exige que ce soit le français, mais en dehors des classes, pendant les temps libres, les pauses, les dîners, c'est vraiment l'anglais qui prime... fait que c'est ça... c'est essentiellement un problème de langue... (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Il peut aussi s'agir d'affrontements raciaux entre deux gangs voulant venger l'un des leurs ayant été personnellement l'objet d'attaques verbales ou même parfois physiques :

Souvent, ça commence... ça va être un à un. Pis là, c'est un qui mange la volée. Pis souvent, celui qui a mangé la volée va revenir avec la gang. L'autre, c'est sûr que la gang va embarquer. Mais souvent, ce que j'ai pu remarquer, c'est un qui va écœurer l'autre pis l'autre va chercher la gang pis là, ça dégénère. (Mélanie, travailleuse de rue)

2.3 Origines et fondements de la violence raciste chez les jeunes

Il apparaît, selon les intervenants rencontrés, que l'origine et les fondements de la violence raciste chez les jeunes sont multiples. En effet, certains estiment, comme on l'a vu, que le racisme prend sa source dans les préjugés :

Pis il y a toute la question des préjugés, il y a toute la question de l'ignorance, quand tu le sais pas, tu peux augmenter justement la distance, tu peux augmenter la différence au niveau des statuts, tu peux augmenter le gouffre des différences entre les individus... (Élizabeth, CLSC)

la méconnaissance, l'ignorance :

Je dirais que c'est ça le plus gros problème du racisme, c'est qu'on connaît pas les personnes qui sont différentes de nous autres, on a peur d'aller les voir pour les connaître, on veut tout simplement même pas, parce que nous autres, ça nous joue trop en dedans... c'est la société qui est comme ça. Surtout ici, au Québec... depuis le début du Québec... le Québec c'est un melting pot, ça l'a toujours été... il me semble qu'on devrait être meilleur qu'on est là-dedans. On devrait être plus avancé de ce côté là pis on l'est pas... je vois pas pourquoi on a de la misère à accepter ça. (Benoît, travailleur de rue)

et la peur des différences entre les individus :

L'autre y est pas pareil, je comprends pas ce qu'il fait... pis t'as peur, t'attaques. Je crois que le racisme ça vient de là. (Alex, intervenant jeunesse)

(...) Ça fait peur de voir quelqu'un qui est disparate. Ils peuvent dire : « ben toi tu es différent de nous, on aime pas ça et on va te faire savoir qu'on aime pas ça... » et ils vont peut-être l'agresser ou ils vont l'intimider... c'est ça. (Francis, travailleur de rue)

Il s'agirait alors d'un problème de société :

.. c'est un problème de société, c'est même pas un problème de jeunes... Ça en fait partie mais c'est pas de là qu'il part... c'est un problème de société. On a de la misère justement, comme je disais, à accepter la différence, on a peur de la différence, on est très mal informé, on a peur d'aller s'informer aussi. On a peur d'aller connaître les gens qui sont différents. (Benoît, travailleur de rue)

D'autres affirment que le racisme prend ses racines dans la recherche de protection de son identité propre, de sa culture :

J'imagine que quand tu te cherches une identité, t'es dans un certain style, une certaine identité, tu vas peut-être plus chercher à protéger ça et tu vas aller plus loin, ouvrir sur ton style. C'est peut-être ben gros au niveau de l'identité que tu cherches à conserver... (Mélanie, travailleuse de rue)

Mais si tu regardes ça (affrontements raciaux entre deux gangs), c'est encore des réactions de protection. Tu regardes la violence des skinheads, on en entend pas parler, on a une belle image de la violence raciste, c'est du protectionnisme criminel, on est surprotégé... Un jeune, un skinhead, va défendre son identité en attaquant la source de dévalorisation. Les homophobes, c'est la même affaire, la race doit disparaître parce que les gays n'ont pas de bébés... pis les gays partent et vont se défendre... C'est de la violence d'insécurité de masse. À partir du moment où on est capable de confirmer quelqu'un dans son identité, il devient moins dangereux sur le plan de la violence. Si on était capable de confirmer aux québécois catholiques francophones qu'ils ne vont pas disparaître au profit de nouveaux arrivants et de nouvelles cultures, y aurait pas cette violence raciste là. (Alex, intervenant jeunesse)

C'est une valorisation de la culture. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

C'est les idéaux qui se confrontent. (Jacques, policier-éducateur)

En un mot, le racisme serait lié à un problème d'intégration :

...le problème c'est l'intégration, effectivement. C'est ça le problème... comment, que les jeunes veulent faire partie de la communauté, dans le sens eux-autres, comme entité, ben c'est normal... C'est pas un phénomène de gang; c'est l'identité, l'intégration de différents groupes. Différents. C'est pour ça que, pour moi, c'est important de... qu'on... c'est des êtres humains en premier lieu. (Francis, travailleur de rue)

Ces mêmes intervenants sont d'avis que le milieu familial n'encourage pas nécessairement l'acquisition des habiletés sociales menant à la tolérance devant les différences, contribuant plutôt à perpétuer différents préjugés et clichés racistes :

Il y a beaucoup d'adultes qui sont racistes, fait que c'est sûr que si l'enfant grandit là-dedans, il a pas le choix... (Benoît, travailleur de rue)

... j'ai vu des jeunes tributaires des idées de leurs parents qui disaient que les nouveaux arrivants c'étaient des voleurs de jobs. Fait que le jeune qui a vu que son père avait perdu sa job suite à ça, ben il arrivait à l'école pis il était nourri par l'expérience de papa. Parce que les jeunes, en soit, ne sont pas racistes. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Beaucoup de parents aiment pas que leurs enfants se tiennent avec des gens de race noire. Ben oui tu sais... eee... ça aide pas pour le racisme tu sais... quand ton parent il veut pas là... tu sais... parce qu'ils mettent tous les noirs dans des gangs criminalisés... les noirs, ils sont pas tous dans des gangs criminalisés là... mais tu sais... bon ben c'est ça... (Pauline, CLSC)

On dénote également un manque d'outil et de sensibilisation face à l'arrivée des communautés étrangères. Encore là, le milieu familial ne serait pas étranger à cette réalité :

Les jeunes de Z ne savent pas c'est quoi vivre avec des ethnies étrangères... ils sont pas outillés là-dedans... les parents ne le sont pas, alors, ils sont devenus racistes une affaire terrible. (Madeleine, Maison de jeunes)

Enfin, selon les dires d'un intervenant, il semblerait que les jeunes s'identifient et se définissent comme étant d'une autre culture, comme pour répondre à une mode :

C'est important ce que je disais tantôt... quand quelqu'un est né québécois libanais ou québécois italien, ils se définissent comme étant l'autre culture. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Je m'aperçois que les jeunes se définissent en étant d'ailleurs au lieu d'ici. C'est comme si c'était plus in... la mode aussi. La mode là... on s'habille comme des noirs, les rappeurs, les termes « black man »... (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Suivant ce qu'en disent les intervenants, nous émettons l'hypothèse que le racisme chez les jeunes correspondrait davantage à un désir de protection de ses racines. De fait, les jeunes adopteraient des comportements racistes non par haine envers les autres communautés ethniques, mais bien afin de protéger leur origine et leur culture.

2.4 L'intervention auprès des jeunes

Il semble que le cœur de l'intervention, en lien avec les attitudes racistes des jeunes, réside dans la connaissance des valeurs et des pratiques des différentes communautés culturelles. Il s'agirait de développer des moyens visant à mieux outiller ceux appelés à vivre avec des membres de communautés minoritaires et adapter nos approches afin de favoriser leur intégration :

(...) On a un travail à faire pour ajuster nos outils d'intervention dans nos efforts de rapprochement, on doit connaître un peu plus les codes de... Ça c'est ce que je te dirais, une barrière, on va appeler ça des codes de conduite qu'il faut s'approprier si on veut se donner une chance d'avoir un travail intéressant ou de poursuivre ce qu'on poursuit au niveau de la sensibilisation, au niveau d'offrir... de ne pas valoriser des comportements qui sont axés sur la violence, l'obéissance à outrance. (...) il faut avoir plus d'informations sur leur cadre de référence. Travailler multiethnies. Je pense qu'il faut développer une plus grande connaissance des valeurs, mais aussi des approches adaptées à ce groupe de personnes. Pas créer des précédents au niveau de l'intervention mais créer des outils qui soient plus fidèles à ces gens qui ont comme des codes de fonctionnement avec des schèmes de valeurs qui sont pas nécessairement les mêmes que ceux qui sont nés ici depuis toujours... mais en même temps, il faut créer un lien de confiance... faut comme démystifier comment on travaille ici, dans quel contexte, comment c'est important de prendre le temps, dans ta relation de confiance de savoir quel est leur cadre de référence à eux... (Élizabeth, CLSC)

Un effort supplémentaire devrait être apporté dans le développement de moyens destinés à rejoindre les membres de communautés ethniques puisqu'il semble que ce rapprochement soit particulièrement difficile à réaliser :

On a un gros travail à faire parce qu'on est confronté et pris entre les valeurs du Québec, en tous cas les valeurs véhiculées ici, et les valeurs qui sont véhiculées dans les cadres de référence des gens des autres cultures. (...) on a un gros travail à faire avec le multiethnique, pis on a de la misère à rejoindre ces gens... c'est pas évident d'aller à domicile. C'est comme... on doit même pas... on est confronté à ça... penser à des stratégies pour y entrer... (...) Et comment aller chercher les pères, aussi. On a les mères, on finit par avoir les mères qui s'affirment très très peu, mais les pères de famille, on les a pas... (Élizabeth, CLSC)

La clef de ce rapprochement devrait, selon les intervenants, passer par les jeunes qui, selon eux, sont au cœur de la problématique et les plus à même d'aider à trouver des solutions à la problématique du racisme les concernant:

(...) des fois, c'est le jeune qui a la solution, qui a la clef pour... d'accès pour entrer. On cherche des fois des façons compliquées, mais quand on se colle au jeune, il va nous le dire. (Élizabeth, CLSC)

Enfin, il faut travailler sur toute la question des préjugés et de l'ignorance :

Pis il y a toute la question des préjugés, il y a toute la question de l'ignorance. Quand tu le sais pas, tu peux augmenter justement la distance, tu peux augmenter la différence au niveau des statuts, tu peux augmenter le gouffre de différences entre l'aidé et l'aidant... et je pense que ça, on s'en préoccupe, mais pas assez à mon goût. (Élizabeth, CLSC)

En somme, la violence raciste chez les jeunes semble être un phénomène difficile à voir concrètement, à Laval à tout le moins. On dit du racisme chez les jeunes, qu'il serait davantage lié à la peur devant l'inconnu et devant la différence et qu'il se manifesterait par de la violence verbale, psychologique et, parfois même, par des affrontements physiques. Les origines du racisme seraient, selon les intervenants, parfois liées aux préjugés issus des médias, du milieu familial et de l'entourage..., à la méconnaissance des autres cultures, à la peur qui en découle, au désir de protection de sa culture et au manque de sensibilisation des jeunes face à l'arrivée de communautés étrangères. Enfin, il apparaît que le cœur de l'intervention en matière de violence raciste résiderait dans la connaissance des valeurs, des pratiques et des coutumes des différentes communautés ethniques, et dans le développement de moyens destinés à rejoindre ces communautés culturelles. Pour ce faire, les

intervenants s'accordent pour dire que la clef du succès se trouve dans l'intervention non seulement auprès mais avec les jeunes qui, selon eux, sont les plus à même de les aider à trouver des moyens pour contrer le phénomène du racisme qui les concerne, pour peu qu'il existe et qu'on le reconnaisse.

3. LE TAXAGE

Le taxage est un phénomène de plus en plus médiatisé qui nourrit l'imagerie populaire. En effet, certaines campagnes publicitaires laissent entendre qu'un tel phénomène serait de plus en plus présent dans notre société. L'analyse suivante tentera de cerner l'état de la situation dans la région de Laval en y abordant certains aspects parmi lesquels la présence ou non de manifestations de taxage, ses formes, ses origines, et les principales pistes d'intervention suggérées par les intervenants rencontrés pour y pallier, si nécessaire.

3.1 État de la situation du taxage à Laval : présence ou absence du phénomène?

À la lumière des propos recueillis, il semble que le taxage existe à Laval :

Le phénomène du taxage, bon, écoute, moi je fais partie d'une table, j'ai fait partie d'une table « Connais-tu ma gang », ok, .. à Laval, bon... le phénomène du taxage y en a, moi j'en ai eu des cas qui ont été taxés. (Pauline, CLSC)

mais que les cas en demeurent toutefois peu nombreux :

J'en ai vraiment pas eu beaucoup, pis le monde y en ont quelques cas. Tu sais ça, c'est pas un fléau. (Pauline, CLSC)

Moi, je le vis très peu... on a déjà eu une situation. (...) ...moi, le taxage, je le vis pas comme une réalité à la Maison des jeunes. Ben t'sais, on en entend des échos mais c'est... même pas. Je te dirais, c'est tellement rare... (Sophie, Maison de jeunes)

comparativement à Montréal, où le taxage est jugé, par les intervenants, beaucoup plus présent :

Non... y en a beaucoup à Montréal, y en a plus à Montréal, y en a eu un peu ici mais... Y en avait peut-être avant o.k, pis ça se disait peut-être pas. Mais là, depuis qu'on est plus aux aguets là, moi j'ai eu des cas de taxage, j'en ai peut-être eu... eee... trois, quatre là... pis à peine, à peine là... tu sais. Bon, y en a qu'on sait pas évidemment. (Pauline, CLSC)

De fait, il semble que le taxage soit, encore une fois, une réalité difficile à identifier et à cerner autant pour les intervenants:

(...) C'est ben insidieux, c'est ben dur à voir. (Sophie, Maison de jeunes)

que pour les jeunes qui n'en parlent pas, du moins spontanément:

Le taxage, j'ai ben de la misère avec ça parce que je le vois pas, j'en entends pas parler. Mais je sais qu'il y en a... je peux pas t'en parler du taxage, je sais qu'il y en a, mais les jeunes m'en parlent pas. (...) Les jeunes en parlent dans le sens où, dans mon groupe de pairs aidants, un moment donné, j'ai demandé: «c'est quoi les problématiques à l'école?» Et ils m'en ont nommé plusieurs. Là j'ai dit: «vous nommez pas le taxage?» Là, ils ont dit: «ben oui, le taxage, on avait oublié». «Ça fait pas partie de notre école le taxage?» Là, ils m'ont dit: «Ah oui... il y en a!» Je sais qu'il y en a. Eux, ils disent qu'il y en a. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Les intervenants semblent également d'avis que le phénomène est beaucoup moins problématique qu'il y a de cela quelques années. Dans leur pratique, ils affirment observer une diminution des cas de taxage récemment :

J'en entends moins parler... Personnellement, j'en entends moins parler que... il y a deux ans. Mettons... Dans mon contexte de travail, c'était plus présent v'l'a deux ans que maintenant. J'ai... ça fait longtemps que j'ai pas entendu un de mes jeunes qui s'est fait taxer ou qui a taxé. (Maria, Centres jeunesse)

Oui, c'est présent... mais c'est la même chose que les phénomènes de gangs, je trouve qu'il y a une baisse. Ça arrive moins souvent. Quand ça arrive, c'est parce qu'ils vont le faire à quelqu'un qui a fait un mauvais coup à un autre jeune. Oui, il y en a encore du taxage. Comme, y a pas longtemps, y a eu comme une grosse montée de taxage un moment donné... l'année passée, c'était l'enfer à l'école. Les jeunes avaient de la misère. Si t'avais des beaux souliers, fallait avoir des bons amis aussi parce qu'y a des chances que tu te les fasses enlever... ou un manteau. Mais je trouve que c'est moins présent, c'est moins fréquent. (Benoît, travailleur de rue)

Par ailleurs, d'autres sont d'avis que le taxage n'est pas un phénomène nouveau, qu'il a toujours existé :

... t'sais le taxage, c'est pas si nouveau que ça là... Souvent, on parle d'une nouvelle réalité, mais à l'époque de mon père là, ils se taxaient mais ils appelaient pas ça comme ça... ils se volaient entre eux-autres, c'était pas... (Sylvie, intervenante jeunesse)

Ben, ça toujours existé. Je pense que... Il y a pas un temps dans le monde où le monde ils taxent pas les autres. C'est juste devenu plus commercial, ça devient chose de politique parce qu'on peut aller chercher des sous, payer du monde à travailler sur le taxage. Mais c'est pas un phénomène... c'est quelque chose depuis cent ans que ça existe partout dans le monde... (Francis, travailleur de rue)

Moi, ce que je me demande, ça fait 4 ans et demie que je fais du travail de rue, je sais pas si d'un coup, dans le temps, on a décidé que ça s'appellerait le taxage... mais dans le temps, même moi, quand j'étais au secondaire, on appelait pas ça du taxage mais c'était quand même quelque chose qui se passait, que 2 ou 3 arrivent pis qu'ils te demandent tes affaires... Ça existait! (Mélanie, travailleuse de rue)

Par contre, ces mêmes intervenants, avec d'autres, s'interrogent à savoir si le fait d'avoir donné un nom à cette forme de violence et de faire autant de battage publicitaire autour de cette dernière n'en ferait pas un phénomène à la mode :

(...) Je te dirais que oui, il y a plus de violence, mais le taxage, en tant que tel, y en a, mais je me demande réellement si c'est parce qu'on a fait ressortir ça un moment donné ces formes de violence là... Je sais pas si tu comprends... Je te dis oui, je trouve que la violence on en voit de plus en plus, mais au niveau du taxage, moi je me dis, je suis pas prêt à dire qu'il y en a plus ou qu'il y en a moins. C'est une réalité qui a quand même toujours existé. (Mélanie, travailleuse de rue)

C'est quelque chose qui a toujours été comme ça, mais là, c'est devenu plus commercial parce qu'on le voit dans les films, on en parle dans les journaux... (Francis, travailleur de rue)

contribuant, de ce fait, à son expansion :

... plus on parle de taxage, plus on parle de... on dirait que les jeunes, un moment donné se disent : « Ben coudonc, ç'a l'air que c'est à la mode, allons-y gaiement! ». (...) Alors tout le monde taxe tout le monde pour à peu près... même pour le plaisir de taxer, de voir c'est quoi le pouvoir là-dedans. (Madeleine, Maison de jeunes)

On en parle tellement qu'effectivement, c'est devenu la mode. (Alex, intervenant jeunesse)

3.2 Les manifestations du taxage

3.2.1 La définition

Deux des intervenants rencontrés ont cru pertinent de définir ce qu'était le taxage. Selon eux, le taxage n'est ni plus ni moins qu'un vol qualifié qui peut, selon les cas, s'accompagner de voies de faits liées à l'intimidation et à la recherche de pouvoir :

... ce qu'on appelle le taxage, c'est du vol qualifié... Bon, c'est du pouvoir, c'est de l'intimidation, c'est très épeurant pour la victime, ok? (Alex, intervenant jeunesse)

... c'est ni plus ni moins qu'un vol qualifié et qui peut dégénérer en voies de fait avec lésions, etc. Ça peut même se rendre jusqu'à l'homicide. Mais c'est peut-être pas tout à fait la réalité au niveau des écoles secondaire. (...) c'est un vol qualifié, c'est soutirer un bien par l'usage d'une force quelconque, soit verbale ou soit physique... tu

contrains la personne à te remettre quelque chose par la force. (Marc, policier-éducateur)

Il n'en demeure pas moins, rappellent certains, que le taxage, en tant que tel, n'est pas reconnu comme étant un crime : il n'est pas inscrit au Code criminel. Ce n'est toujours qu'une expression :

(...) Juste pour remettre les choses, les pendules à l'heure, le taxage, en fin de compte, c'est pas un crime, c'est une expression. Ça vient de l'expression anglaise « taxing » qui fait en sorte que c'est un vol avec violence. Si on regarde dans le Code criminel, il y en pas de taxage. Ça veut pas nécessairement dire qu'il y a pas de violence comme telle, mais menace de violence ou utilisation d'une arme pour s'approprier un bien. Donc, ça devient un vol qualifié. Le taxage, c'est ça. (Marc, policier-éducateur)

3.2.2 Les origines

Essentiellement, certains intervenants établissent un lien étroit entre le phénomène des gangs de jeunes et le taxage :

Je trouve que ça (le taxage) fait ben gros partie des gangs. (Mélanie, travailleuse de rue)

Soit que le taxage constitue une activité des gangs :

... c'est souvent relié à des phénomènes de gangs de rues où est-ce que tu as une personne ou deux personnes qui sont plus leaders, si on peut dire, qui ont plus de leadership au travers de ce groupe-là... ce qu'on appelle le noyau dur... qui va arriver, pour différentes raisons, des fois c'est juste pour se créer une réputation ou... je pense pas que c'est pour accumuler certains biens... pouvoir cibler, mettons ses actions envers certains individus... qui veut voler ça? Une casquette, un manteau, de l'argent de poche, un lunch, tout ce qui lui passe dans la tête et cet individu-là, ou ces individus-là, sont souvent accompagnés d'autres qui sont en périphérie, qui sont plus ou moins intimidants. Des fois, ils participent pas directement, mais par le fait qu'ils soient là en nombre, en fait, pour la personne qui se fait taxer... De là le taxage. (Marc, policier-éducateur)

soit que les gangs se forment en réponse au taxage, pour s'en défendre :

(...) Ce que les jeunes ont remarqué, c'est que quand y se promènent tout seuls, pis qu'ils se ramassent devant trois caïds, ils se font faire les poches. Quand ils se promènent à cinq pis qu'ils se ramassent devant les mêmes trois, ils se font pas écœurer. L'union fait la force. S'ils le font à dix, ils vont se faire encore moins écœurer. Et de là naissent les gangs. Ok. C'est un peu pourquoi le phénomène de taxage a pris tant d'ampleur, c'est parce que le taxage favorise la formation de nouvelles gangs, donc des guerres de territoires et donc des guerres de gangs. Donc, de plus en plus de violence. Pourquoi? Parce que les jeunes se décident à se mettre ensemble pour se défendre contre les caïds qui les volaient, contre les taxeurs. Les jeunes se mettaient à dix, donc,

les caïds, qu'est-ce que tu voulais qu'ils fassent? Fait que c'est pour ça que le taxage c'est dangereux. Parce que le taxage oblige les jeunes à se regrouper pis à se défendre. Pour moi, le danger est là. (Alex, intervenant jeunesse)

3.2.3 Le modus operandi

Certains intervenants ont décrit le mode d'exécution du taxage tel qu'ils le voyaient. Il s'agit souvent, selon eux, d'un geste tout à fait spontané, non-prémédité et circonstanciel :

Ça va très vite le taxage. Un moment donné, y a un jeune qui sort : « Lui, il a un beau manteau, je veux l'avoir ». C'est très souvent spontané. Personnellement, ce que j'ai vu là, c'est pas souvent songé comme ils disent... pensé. C'est vraiment circonstanciel. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Ainsi, les jeunes ne chercheraient pas à atteindre une personne en particulier. En fait, les jeunes taxeurs, qui s'en prennent le plus souvent à plusieurs contre un, dans la plupart des cas décideraient d'agir sur le coup, visant celui ou celle qui se trouve sur leur chemin à ce moment précis et présente un attrait quelconque, le plus souvent un bien convoité :

Souvent, c'est sur le moment... un jeune s'il a une belle calotte... souvent, c'est spontané. Y sont généralement pas tout seul. Y pognent pis c'est : « donne-moi tes affaires ». Si ça marche pas, là, on donne un coup de poing. Le plus jeune, dans ce temps-là, celui qui se fait brusquer, c'est généralement... il donne toutes ses affaires... il a la chienne... C'est compréhensible aussi. (Mélanie, travailleuse de rue)

(...) Je crois pas que c'est pour viser quelqu'un, faire du mal à quelqu'un. C'est tout simplement un vol... Souvent, y vont être une couple de jeunes, 3,4,5. C'est rare, en tout cas, moi, j'ai jamais entendu parler de taxage un contre un. Jamais. 3 contre 1, 4 contre 1, oui (jamais 1 contre 1). (Benoît, travailleur de rue)

Enfin, le taxage prend parfois une forme plutôt originale, comme de demander un droit de passage à certains endroits :

(...) L'an passé, ici, j'ai trouvé trois dossiers où des jeunes mettaient un droit de passage, une passerelle... pis là, ils ont taxé des jeunes là... (Jacques, policier-éducateur)

3.2.4 Les lieux

Il semble que certains lieux soient plus susceptibles d'être le théâtre de scènes de taxage. On parle effectivement des écoles, des parcs, des arcades... En fait, tous les lieux où se trouvent des regroupements de jeunes seraient propices au taxage :

Le taxage, c'est partout. Dans les écoles, dans les parcs... dans certains parcs. (Jacques, policier-éducateur)

N'importe où... dans la rue, dans un parc, dans un bar... à l'école même. (Benoît, travailleur de rue)

Habituellement, c'est partout où il y a des regroupements de jeunes... les cours d'école, les transporteurs scolaires, les endroits... les parcs, les berges... ça peut être les coins de rencontre où les jeunes sont habitués à aller se rencontrer, ça peut être en arrière d'une école, après les heures de cours... Je sais pas... dans un coin qui est populaire... (Marc, policier-éducateur)

Il semble aussi que le taxage s'exécute dans des lieux parfois secrets, clos, illicites :

(...) ça se passe souvent dans les milieux clos, je dirais, des milieux clos. À l'école, on se connaît, au parc on se connaît... ça se passe dans des milieux de... souvent des milieux illicites. (Jacques, policier-éducateur)

à l'abri des regards :

Ça se produit dans la rue quand il y a pas trop de monde, quand je suis pas là... ça c'est sûr... fait que c'est ça, quand y a pas beaucoup de monde... dans la rue, dans l'école aussi, un peu partout. Dans le fonds, je pense que c'est quand l'occasion est là pis qu'ils peuvent pas être pris. (Mélanie, travailleuse de rue)

3.3 Les fondements

Selon certains intervenants, les principales raisons qui poussent un jeune à « taxer » sont multiples. En effet, certains affirment que les jeunes taxent pour établir leur pouvoir :

... c'est un power trip là... pour se donner une prestance ou pour attirer l'attention. C'est ça. (Marc, policier-éducateur)

(...) J pense que c'est plus une question d'individu... d'aller chercher un pouvoir individuel là-dedans. Le taxage est un outil comme n'importe quel autre outil pour avoir du pouvoir... donc pour avoir l'impression que je suis quelqu'un, ça me prend du pouvoir... physique, du pouvoir psychologique, du pouvoir affectif... Alors, dans le fond, c'est juste une question de pouvoir. (Madeleine, Maison de jeunes)

Par ailleurs, si certains pensent que les jeunes trouvent un certain plaisir à « taxer pour faire peur », pour intimider :

... ils vont arriver pis... donne-moé çï ou donne-moé avec... avec des menaces... Ok, alors là, c'est leur fun eux-autres d'y faire peur pis tout ça tu sais. (Pauline, CLSC)

Ils disent qu'il y an a qui se font voler leur casquette, de l'argent pis des trucs comme ça, mais c'est toute fait sous forme de : « je blague avec toi. Donnes-moi ta casquette, je suis plus fort, j'ai plus de pouvoir ». Encore là, je mettrais ça sur le compte de l'intimidation. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

... bon, tu me donnes tant d'argent, tu me donnes ton manteau ou je ne sais pas trop quoi... ça peut commencer des fois avec des crayons ou quoi que ce soit, en tous cas, eux-autres, ils ciblent plus l'intimidation là-dessus. (Josée, CLSC)

d'autres pensent plutôt que les jeunes ne sont pas conscients de la peur qu'ils suscitent et des conséquences de leurs gestes :

T'sais, quand on parlait des pouvoirs plus tôt, des rapports de force... Oui, le taxage ça fait peur. Mais c'est pas nécessairement analysé comme ça dans la tête d'un jeune là... il y a beaucoup d'inconscient à travers. (Madeleine, Maison de jeunes)

Eux-autres, ils ont pas la perception de faire si mal que ça. Eux-autres, c'est plutôt le pouvoir qu'ils cherchent. L'autre, lui, il subit ça. (Jacques, policier-éducateur)

Enfin, certains intervenants affirment que les jeunes taxent tout simplement pour s'approprier un bien qu'ils convoitent ou pour faire de l'argent :

Ben, c'est tout simplement... Les petits jeunes qui se promènent dans la rue pis qui ont des beaux souliers à 200\$ pis que les autres regardent ça. Soit qu'ils peuvent faire de l'argent avec, soit qu'ils les veulent pour eux pis qu'ils sont pas capables de se les offrir, tout simplement. Fait que, je vais les voler, il va en acheter d'autres anyway. (Benoît, travailleur de rue)

3.4 Le portrait type du taxeur et de sa victime

Certains intervenants estiment que les victimes potentielles de taxage présentent certaines caractéristiques telles la gêne, la difficulté à s'affirmer et à se défendre, et le peu d'estime de soi. En un mot, on viserait les jeunes qui paraissent sans défense :

La majorité des jeunes qui se font « buster », ça va être... ils sont plus fragiles ou moins... les jeunes qui vont le « buster » savent probablement que ce jeune-là, il fera rien, y vont savoir. C'est ça. (Mélanie, travailleuse de rue)

C'est celle-là qui est comme isolée, celle qui est un peu gênée, qui est pas capable de s'affirmer. J'dirais pas à être dominée par son milieu à elle, ou n'importe quoi, mais

qui est habituée à être plus assis, dans le sens que... assis c'est pas le bon terme... mais rassit par les autres. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Ouais... ben, dans le sens que c'est le jeune qui souvent est... eee... straight là tu sais. Je veux dire qui a pas de... qui fait son affaire, qui est un peu gêné ou... bon ça va être le profil d'un jeune qui est un peu sans défense, ok. (Pauline, CLSC)

Ces intervenants estiment, par ailleurs, que les jeunes victimes ne parlent pas parce qu'elles se sentent menacées par leurs agresseurs. La peur serait un sentiment très présent chez les victimes de taxage :

Ah!... on taxe, à mon avis, d'après ce que j'ai vu, on va taxer des jeunes, des jeunes sans défense. Tu sais, les jeunes, ils vont... eee... ils vont y faire des menaces et... eee... le jeune n'en parle pas parce qu'il a peur, ok. Il a peur... il a peur de ce qu'ils vont lui faire s'il parle parce qu'ils lui font des menaces. Si tu parles, on va te casser les deux jambes ou... on va faire ça, on va faire ça... Là, le jeunes parle pas. Pis là, tout à coup, y a... bon, là, demain matin, tu m'amènes... ton walkman ou... (Pauline, CLSC)

Les jeunes ont peur, ils ont peur parce que t'as des jeunes toujours qui sont plus forts que d'autres... (Madeleine, Maison de jeunes)

D'autres sont plutôt d'avis qu'il n'existe pas de portrait type de la victime, ni de l'agresseur. Selon eux, n'importe qui peut devenir victime de taxage ou agresseur :

Moi je calcule que n'importe qui peut être victime. Je peux pas dire, non, qu'il y un profil-type. Je pense que tous les groupes de la société sont visés, c'est pas nécessairement ceux qui sont les mieux nantis, dont les parents sont riches qui se font nécessairement taxer. Ça veut pas dire non plus que l'agresseur vient d'un milieu pauvre, au contraire, au contraire. Dans les cas qui m'ont été rapportés là, c'était pas... (Marc, policier-éducateur)

C'est difficile à dire parce que j'ai vu des jeunes victimes de taxage, des jeunes très structurés, assez bien pris, assez costauds, qui semblent tout à fait corrects, t'sais, on a l'image de taxé, le jeune avec des lunettes pis démuni là... pas nécessairement! C'est des jeunes assez solides que se font taxer aussi. (Jacques, policier-éducateur)

aussi bien les filles que les garçons :

*T'es pas à l'abri de ça, pis autant les gars autant que les filles, à mon avis à moi. (...)
Le phénomène de taxage, c'est pas juste les filles qui sont taxées... (Marc, policier-éducateur)*

3.4.1 La victime qui devient agresseur

Selon différents intervenants, il semble que certaines victimes risquent de devenir agresseurs, par esprit de vengeance :

... le plus grand danger, c'est que la victime, elle peut se revenger après. Parce que, un moment donné, à force de se faire écoeurer... c'est là que je trouve que l'éducation manque. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

ou pour se défendre :

... ça revient à reprendre le proverbe anglais qui dit : « If you can't beat them, join them ». À ce moment là, la victime devient elle-même l'agresseur. C'est-à-dire qu'elle se joint au groupe pour justement cesser d'être victime de harcèlement ou de taxage. À ce moment là, c'est sa façon de se défaire de cette victimisation-là, fait qu'elle se joint à ce groupe-là puis, elle-même, elle devient agresseur par le fait même. (Marc, policier-éducateur)

Puis, petit à petit, les jeunes victimes devenues taxeurs prendraient goût au pouvoir :

Ouais, c'est ça que je te dis. Parce que la petite gang se met ensemble pour se défendre. Au début, c'est pour faire « l'union fait la force », mais un moment donné, plus ça va, plus y voient que, quand y se promènent 10 jeunes avec tous la même casquette, pis une petite couleur, un petit foulard, pis tu te promènes... Ben là, tu commences à prendre le plaisir du pouvoir. Pis le plaisir du pouvoir... le pouvoir, c'est un peu comme donner du miel à un bébé. Quand tu commences à y goûter, tu veux plus le lâcher, ça prend beaucoup de maturité pour le lâcher. (Alex, intervenant jeunesse)

Bref, le taxage engendrerait la peur qui, à son tour, engendrerait les rassemblements pour se protéger, et finalement, l'exercice du pouvoir par goût du pouvoir :

(...) Fait que oui, le taxage engendre le taxage parce que le taxage engendre la peur, la peur engendre les rassemblements pour se défendre et ces rassemblements commencent à faire goûter au pouvoir. (Alex, intervenant jeunesse)

Par contre, cette vision ne serait pas partagée par tous les intervenants comme en témoigne la prochaine citation :

Je suis pas prête à dire ça nécessairement. Non, je suis pas prête à dire ça parce que moi, j'en ai pas vu des jeunes que je sais qui se sont fait taxer pis qui, par après, vont écoeurer d'autre monde. Non, moi j'en ai pas vu. Pis même un jeune qui va se faire taxer, même lui, il trouve ça con. Il a pas envie nécessairement de le faire aux autres. Non, moi j'en ai pas vu. (Mélanie, travailleuse de rue)

Enfin, une des intervenantes rencontrées est d'avis qu'il n'existe pas de réels agresseurs ni de véritables victimes. En effet, elle estime qu'autant l'agresseur que la victime sont victimes, victimes d'être dépourvus de valeurs, de cadres et de limites :

Ben sont tous victimes, sont tous victimes, tant d'un bord que de l'autre. Le taxeur et le taxé sont autant victimes l'un que l'autre... Ben, dans le sens qu'ils sont victimes de... de pas avoir de valeurs, sont victimes de pas avoir de cadre, sont victimes de... sont victimes d'eux-mêmes sans même le savoir, sont victimes de pas avoir de limites, de pas avoir de cadre pis de pas avoir de code de vie. Sont aussi victimes l'un que l'autre! Fait que tant qu'à moi, il y en a pas un qui est mieux que l'autre dans cette histoire-là, ils sont aussi malheureux quelque part dans tout ça. (Madeleine, Maison de jeunes)

3.5 L'intervention

L'ensemble des intervenants semble unanime pour affirmer que les victimes de taxage doivent être protégées et supportées dans leurs démarches lorsqu'elles décident de dénoncer la situation qui les affectent :

Là, ce qu'on apprend aux jeunes, c'est de dire, quand tu te fais taxer, viens tout de suite en parler ok? Sauf que le jeune, il faut qu'il soit protégé à ce moment-là. Parce que, s'il est pas protégé, il viendra pas t'en parler. C'est pour ça qu'on essayait, à la table de concertation de « Connais-tu ma gang? », de vraiment faire comme un espèce de... comme l'entourer là tu sais... protéger le jeune là-dedans. (Pauline, CLSC)

ce qui ne semble pas être nécessairement le cas actuellement :

C'est pas clair dans ma tête à moi qu'ils sont vraiment protégés ceux qui vont dénoncer pour le taxage. (Pauline, CLSC)

On s'entend aussi pour dire qu'il faut informer le jeune sur le processus de traitement de la plainte et les différentes étapes qu'il aura à franchir s'il choisit de porter plainte :

(Quand un jeune va dénoncer), on va l'informer au fur et à mesure de qu'est-ce qui se passe, du traitement de la demande, on va traiter la demande avec diligence, rapidement, dans le temps... lorsqu'on détermine qu'une situation est sous l'appellation, est traitée sous l'appellation de taxage, il y a automatiquement un mécanisme qui se met en marche pour que le traitement se fasse de façon rapide et exemplaire, et coercitif pour les taxeurs. (Élizabeth, CLSC)

S'ils en parlent, c'est de voir... Moi ce que j'essaie de faire, c'est vraiment de lui montrer si tu portes plainte, comment ça fonctionne, qu'est-ce qui peut arriver. Si tu portes pas plainte, c'est quoi les pour et contre de porter plainte ou pas. Comment est-ce qu'il se sent là-dedans aussi. C'est de voir ça avec lui. Pis si, bon, il est prêt à porter plainte, faut appeler un policier communautaire ou une bonne référence pour l'accompagner là-dedans. Pour ma part, je respecte ben gros ce qu'il est prêt à faire ou

à pas faire. C'est ben important parce que, si on pousse à porter plainte, pis tu portes plainte, pis finalement les autres le savent... c'est pire après, y a comme tout ça aussi. (Mélanie, travailleuse de rue)

...il faut travailler avec les jeunes victimes en leur disant : « oui, si tu remets ta plainte entre les mains du système, ce sera long avant qu'elle soit traitée ». C'est pour ça qu'un organisme comme le CAVAC est nécessaire aussi, pour supporter ces gens-là. C'est pour ça aussi que les policiers y mettent en veilleuse leur contrat de travail pour pouvoir procéder rapidement quand y ont une plainte. Pis c'est pour ça que les avocats de la Couronne qui vont plaider des meurtres, des viols, des fraudes de millions, il va falloir aussi qu'ils considèrent que le taxage, c'est quelque chose de super important. Parce que y a un jeune qui nous a fait confiance... Mais si on veut éviter que le taxage engendre le taxage, il faut faire en sorte que le taxage amène une conséquence pour le taxeur... rapide. Pis que le jeune se sente protégé pis pris en charge par le système, par les adultes pis toute. (Alex, intervenant jeunesse)

À la lumière des extraits précédents, on constate que les intervenants rencontrés s'entendent pour dire que toute réaction en matière de taxage doit être rapide et avoir un caractère exemplaire.

Enfin, l'un des intervenants rencontrés estime que l'intervention devrait également se faire auprès des victimes, en visant à renforcer leur estime de soi :

On aurait peut-être avantage, plutôt que d'axer sur une petite gang, c'est peut-être seulement 5% de la population (les taxeurs) ... Moi, je pars de ce principe : si on renforce la victime... son estime de soi, on développe tout, tout, tout... on annihile le 5%. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Par ailleurs, tous indiquent qu'il est difficile d'intervenir dans les cas de taxage et ce, pour différentes raisons; en particulier à cause de la loi du silence qui prévaut lorsqu'il est question de taxage, et parce que le système pénal se révèle une solution mal adaptée.

3.5.1 Briser le silence (la loi de l'Omerta) en dénonçant les cas de taxage

Tous les intervenants s'entendent pour dire que les situations de taxage doivent être dénoncées par les jeunes victimes :

On travaille beaucoup dans le sens de pas beaucoup de tolérance à accepter le silence. J'aime pas le terme « tolérance zéro » mais c'est... je vais te dire que c'est pas mal voisin de ça dans l'intervention qu'on fait. (Francis, travailleur de rue)

Oui, on préconise la dénonciation. (...) On fait des groupes d'entraide dans les écoles, je le sais pas si ça marche, on a fait des lignes, on a fait toutes sortes de systèmes pour aider les victimes à dénoncer... (Jacques, policier-éducateur)

Mais si pour certains briser le silence peut vouloir dire dénoncer à la police :

Alors nous, on a été très pro-actifs au niveau de « Connais-tu ma gang? » pis on a fait un projet pilote sur notre territoire CLSC mais on va l'étendre aux autres territoires où est-ce qu'on s'est donné une ligne directrice de... quand il arrive un cas de... qu'on sait qu'il vit du taxage, on va encourager les victimes à signaler à la police. (Élizabeth, CLSC)

(...) je suis d'accord que quelqu'un qui se fait taxer, qui se fait violenter... nous on va encourager en tant qu'intervenant, d'aller porter plainte à la police, d'aller jusqu'au bout, oui. C'est très important, oui, parce qu'on est pas d'accord qu'un jeune fasse du mal à un autre, pis que rien n'est fait, non. On encourage le jeune et on supporte le jeune à porter plainte à la police. Et là, de là, on va supporter la victime de l'agression et l'autre aussi. Parce que l'autre a beaucoup à apprendre aussi. (Francis, travailleur de rue)

ce n'est pas nécessairement en ce sens que tous parlent de dénonciation puisque cette volonté de favoriser la dénonciation des comportements violents aux autorités policières, rencontre certaines difficultés liées à la transparence et à la clarté des dénonciations. Le jeune taxé, souvent menacé de représailles, hésite à dire toute la vérité :

... la dénonciation qui est faite, souvent, dans certains cas, ces événements-là sont rapportés soit par les directeurs d'école, des moniteurs de parcs, des professeurs... Mais où est-ce qu'on a la plus grande difficulté en fin de compte, c'est d'avoir justement des témoignages des victimes, parce que ces vols-là sont accompagnés de menaces, de représailles, si jamais ils dénoncent... Donc, où est-ce qui est le facteur de difficulté le plus important dans les cas où j'ai été impliqué dans des événements de taxage, c'est d'avoir vraiment des dénonciations claires et franches de la part des victimes... (Marc, policier-éducateur)

Par ailleurs, certains prétendent que parfois, le jeune est difficilement entendu et mal protégé :

(...) C'est pas nécessairement qu'on se sentait pas à l'aise, pis c'est beaucoup les jeunes qui l'ont nommé, c'est que c'est pas évident de donner une solution, c'est pas si facile que ça de dénoncer, de dire à tout le monde « Dénoncez, dénoncez, dénoncez! », mais sans leur dire c'est quoi les conséquences possibles, c'est un peu... pas malhonnête parce que c'est sûr que quand on dit : « Dénoncez », c'est comme je disais tantôt, ça part d'une bonne volonté, mais je pense que, des fois, il y a des conséquences reliées à ça... C'est pas si facile que ça, parce que, des fois, les jeunes ils vont dénoncer mais ils seront pas entendus, ils vont être entendus d'une drôle de façon... (...) Ça part toujours d'une bonne volonté sauf que les jeunes qui dénoncent sont pas

nécessairement protégés après. C'est sûr qu'on trouvait ça dur d'aborder ça parce qu'on savait pas comment faire pour que... c'est vrai qu'il faut dénoncer mais en même temps, c'est pas négligeable ce qu'ils peuvent vivre après cette dénonciation-là. Fait qu'on s'en est posé des questions... (Sylvie, intervenante jeunesse)

Certains ne semblent pas voir d'issue au problème et prétendent que le jeune taxé est victime quoi qu'il décide de faire. Cette victimisation peut engendrer des conséquences graves pour lui, allant jusqu'au développement d'idées suicidaires :

... les victimes sont victimes tout le temps, partout. Et puis même au niveau de... écoute, t'es mal pris. Si tu portes plainte, t'es mal pris, si tu portes pas plainte, t'es pris. Fait que là, d'un côté comme de l'autre, t'es mal pris. Pis là, c'est là que c'est dangereux, parce que l'idée du suicide apparaît comme solution : si je me suicide ben... ça devient une solution facile. Donc, si je dénonce je suis pris, si je dénonce pas, je suis pris. (Jacques, policier-éducateur)

En bout de ligne, compte tenu des difficultés rencontrées, une des intervenantes affirme que, dans la plupart des cas, la victime de taxage choisira de ne pas porter plainte :

Moi, je dirais qu'ils portent pas plainte. Pis souvent, ils vont avoir peur, ils porteront pas plainte... (Mélanie, travailleuse de rue)

Considérant que le système judiciaire actuel n'est pas adapté aux cas de taxage, un intervenant propose qu'un système de justice plus près des jeunes soit développé afin de rejoindre les victimes de taxage. Il préconise, à cet égard, la médiation et les thérapies de groupe :

Ben moi, je crois pas au système judiciaire de ce moment-ci. Je trouve qu'il faut peut-être trouver une autre forme de justice, qui serait peut-être moins exigeante. Le gars, quand je te parlais tantôt, tout le monde sait que c'est un taxeur. On arrive à la cour, cinq mois après, pis il est trouvé non-coupable. Quel pouvoir on vient de donner au taxeur, et comment on vient de démolir notre victime, c'est incroyable! Pis là, les jeunes, attention, les jeunes c'est pas... t'as le droit d'être sévère avec les jeunes, mais il faut que tu sois juste. Si t'es pas juste, ça marche pas. Tu viens de perdre ta crédibilité... tu viens de te planter, ça marchera jamais. Le système judiciaire, tout le monde, les jeunes à l'école, ils le savent tous que... c'est un taxeur. Pis là, ils ont tous su qu'il s'en était tiré. Pis là, après ça, moi j'arriverais encore une fois avec d'autres accusations, aie non! On me croira plus là, c'est fini! Donc, il faut absolument qu'on trouve une justice interne qui est plus près d'eux-autres. Qui les concerne plus eux-autres. Moi je pense beaucoup à la médiation. J'pense, après ça, à des thérapies de groupe. Ils font des thérapies de groupe, des jeux de groupe, des interventions qu'on fait pour faire comprendre... des jeux de rôles, des choses comme ça. (Jacques, policier-éducateur)

De fait, certains soutiennent que la dénonciation peut simplement signifier d'en parler, de le dire aux parents, aux intervenants scolaires. Il s'agirait déjà d'un premier pas. Ensuite, il faudrait que les confidents soient outillés pour aider de la bonne façon le jeune taxé, à s'en sortir, et les autres susceptibles de vivre la même situation, à l'éviter.

3.5.2 La prévention et la sensibilisation auprès des parents

Certains préconisent la prévention et la sensibilisation auprès des parents comme solution au taxage puisqu'ils sont d'avis qu'il est difficile pour les parents de se rendre compte de l'ampleur de la situation que vivent leurs jeunes:

... on fait beaucoup de séances de sensibilisation auprès des parents : comment voir que votre jeune vit des sources de stress; c'est quoi le taxage; qu'est-ce qui arrive quand un jeune est taxé au niveau de... les parents, il y a des parents qui sont un peu plus habiletés pour dépister, mais c'est pas évident parce qu'on pourrait dire : « il est nerveux parce qu'il est dans sa poussée de croissance, pis il veut pas nous parler trop de ses affaires parce que là, il vit des choses avec ses amis. Il faut pas trop être... aller au-delà, respecter son besoin d'intimité pis de distanciation à l'adolescence... ». Souvent, c'est pas évident pour le parent d'être capable de lire... faire la lecture juste de ce qui se passe chez leur jeune. (Élizabeth, CLSC)

De là découlent certains programmes de prévention qui sont adressés à l'intention des parents, d'enfants ou d'adolescents qui sont victimes ou agresseurs dans le milieu du taxage. Il y a de la documentation qui est remis aux parents, soit d'enfants qui sont victimes ou agresseurs. (Marc, policier-éducateur)

De plus, les intervenants estiment qu'il est essentiel d'inciter non seulement les jeunes mais également les parents à dénoncer le taxage :

(...) Comment il faut le briser (le silence), même sous prétexte de, parce que les parents sont aussi coincés dans la notion de « je parlerai pas, pour pas faire de trouble à mon jeune, pour pas l'empêcher de s'adapter non plus à son école » (Élizabeth, CLSC)

En somme, il semble que le phénomène du taxage soit une réalité bel et bien présente à Laval mais qu'il soit difficile à circonscrire précisément. Les intervenants sont unanimes à dire qu'il importe de briser le silence en dénonçant les cas de taxage, tout en protégeant la victime. La sensibilisation et la prévention auprès des jeunes et des parents sont les principales pistes d'intervention avancées par les intervenants rencontrés dans la lutte pour contrer ce phénomène.

4. LES GANGS DE RUE

Selon l'Association canadienne des chefs de police (1993), en 1992, le Québec aurait connu une flambée de violence liée aux bandes de rue. Certains prétendent, à cet égard, qu'il existerait une similitude entre l'évolution des activités criminelles des gangs de rues montréalaises et celles des gangs de rue des grandes villes américaines au début des années 1990 (Mathews 1993). Ces bandes, plus ou moins structurées, souvent à caractère ethnique, se retrouveraient pour la plupart à Montréal, mais aussi en banlieue. Essentiellement, on dit des activités des gangs de jeunes qu'elles seraient de plus en plus organisées et violentes. Bref, il semble que, tout comme chez nos voisins du sud, les bandes de rue se feraient de plus en plus présentes principalement dans les grandes villes canadiennes et plus particulièrement à Montréal. Mais qu'en est-il de la situation à Laval? L'analyse qui suit tentera de connaître les manifestations du phénomène des gangs de jeunes dans cette région, telles que conçues par les intervenants lavallois auprès des jeunes que nous avons rencontrés.

4.1 État de la situation des gangs de jeunes à Laval : présence ou absence du phénomène?

Les intervenants rencontrés ne s'entendent pas quant à l'ampleur du phénomène des gangs de jeunes en territoire lavallois. Une telle différence de perception serait, au moins en partie, due au fait que, comme nous le verrons, tout comme les auteurs consultés, tous ne partagent pas la même définition d'un gang.

D'une part, certains intervenants sont d'avis que les gangs de jeunes criminalisés à Laval ne sont pas présents et actifs sur leur territoire d'intervention :

(...) je te dirais qu'il y en a pas. Ici, à Laval, il y a quatre tables de concertation qui se réunissent régulièrement par secteur en rapport au phénomène de gangs, et puis, ça fait quelques années déjà que ça existe, puis on en trouve pas de gangs. (Jacques, policier-éducateur)

(...) le phénomène de gang... on arrive à la conclusion qu'il n'y a pas de gangs à Laval, structurées, organisées, ce qu'on retrouve plus, c'est le besoin de s'identifier entre jeunes, c'est futile, ça prend pas une grande importance, on a mis l'emphasis sur quelque chose qui n'est pas vraiment nécessaire. (Lucie, Centres jeunesse)

Selon eux, s'il y a présence d'activités de gang à Laval, ils ne le savent pas, et si les gangs sont présents à Laval, ce ne sont pas des gangs au sens traditionnel du mot :

(...) je peux pas te dire qu'il y en a pas du tout, sauf que c'est pas avec l'image qu'on a comme, des gangs de rues qui sont présentes au centre-ville, où est-ce que c'est, en fin de compte, intimider d'autres gangs de rues où est-ce que c'est pour s'approprier un pâté de maisons, un quartier, où est-ce qu'il y a un sentiment d'appartenance entre les membres de ce groupe-là. (Marc, policier-éducateur)

Essentiellement, si on en croit la plupart des intervenants rencontrés, la situation des gangs criminalisés à Laval serait loin d'être comparable à celle qui sévit à Montréal :

Ben à Laval, en tous cas, j'ai fait partie du comité « Connais-tu ma gang? » à quelques reprises parce que je remplaçais une collègue, pis ce que j'en ai retenu, c'est qu'il y a pas de problème de gangs comme tel à Laval. C'est comme pas aussi structuré qu'à Montréal; il y a des regroupements, mais pas de gangs. T'sais, pas une gang... quand on parle de gang, à Montréal, c'est une gang criminalisée, sauf qu'ils ont tendance à croire que ... ça pourrait éventuellement venir à Laval... ça pourrait comme emmener ce problème-là... si on dit gangs criminalisés, je le vis pas dans mon quotidien. (Maria, Centres jeunesse)

Non, il y a pas vraiment, comme à Montréal, ou dans d'autres centres, une situation alarmante de phénomène de gangs organisés, il y a pas de gangs criminalisés comme tel. (Élizabeth, CLSC)

Ils concèdent cependant que certains membres de gangs de rues montréalais habitent Laval, mais assurent qu'ils ne pratiquent pas leurs activités illicites sur leur territoire :

Il y a des membres qui demeurent sur le territoire ici, mais la gang est pas ici. (Jacques, policier-éducateur)

Ce que je peux vous dire en toute sincérité c'est que t'as certains membres de gangs de rues de Montréal qui habitent le territoire de Laval. Ok? Mais sont pas nécessairement actifs ici là, comme gangs de rues... genre organisés à perpétrer des crimes... qui vivent du crime, qui organisent, planifient, qui vivent du crime. (Marc, policier-éducateur)

D'un autre côté, certains estiment que des membres de gangs criminalisés de la région de Montréal viendraient faire du recrutement à Laval :

Je crois que les gangs de rue de Montréal essaient de faire du recrutement. Chaque année, vers le mois de mai, t'sais dans une école t'as première étape, deuxième étape, troisième étape, quatrième étape. Après la deuxième, à la moitié de la troisième, là on fait des profils, on décide si un élève continue l'école ou pas. Souvent les jeunes qui doivent redoubler à ce moment se découragent, se disent : « de toute façon, je redouble » et là, ils lâchent. Mais ils sont pas encore décidés de lâcher, ils sont encore autour de la sphère. Donc, on se retrouve au mois de mars-avril, vers cette période là, et il y a un réseau de Montréal qui vient faire la tournée des écoles de Laval, ils

recrutent. Et je l'ai vu de mes yeux, l'an passé, c'est vraiment ça. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

ou même y réaliser une partie de leurs activités :

Maintenant, les gangs qu'on a ici à Laval sont en lien avec les jeunes de Montréal. Ils deviennent les noyaux mous des gangs criminalisés de Montréal! Ils proviennent de Montréal et de Ville St-Laurent, parce qu'on a remonté la filière. Là, on a les gangs criminalisés qu'on sait qu'on a des jeunes qui sont en lien avec ces gangs-là... (Madeleine, Maison de jeunes)

Ce qu'il y a à Laval, c'est des... y en a ... beaucoup, y en a mais c'est des gens de Montréal qui viennent, c'est comme des... nous on pense que c'est des membres de gangs de Montréal qui viennent à Laval parfois. (Pauline, CLSC)

D'autres estiment que le phénomène de gangs de jeunes, entendu comme étant des gangs de jeunes criminalisés, organisés et structurés, est bel et bien présent sur leur territoire d'intervention :

Je suis sûre que ça existe. (Pauline, CLSC)

(...) Ah! Oui! On l'a le phénomène-là, je peux te nommer, pis je pourrais même te montrer des tags sur les murs en bas... des gangs criminalisées. C'est incroyable ce qu'on vit depuis septembre, en tous cas en l'espace de deux mois et demi, je vais te dire une affaire, on a fait nos classes, nous autres si on était pas prêts, en tous cas, on a eu intérêt à suivre. (...) Ben c'est un des berceaux des Hells Angels, (tel quartier de Laval), alors t'as les enfants des vieux Hells qui sont dans le secteur, fait que ça, ça fait partie de la culture de tel quartier. (Madeleine, Maison de jeunes)

...évidemment qu'il y a des gangs tout partout, même si bon, il y a d'autres instances qui disent qu'il y en a pas, moi ils (les jeunes) me disent absolument il y en a. Mais on te dira jamais les noms, pis je veux pas de noms de jeunes. Je veux les noms des gangs! (Sophie, Maison de jeunes)

Parmi eux, certains vont jusqu'à pouvoir nommer certains gangs qui seraient actifs en territoire lavallois, affirmant ainsi plus concrètement leur présence :

On a fait venir, ben c'est-à-dire qu'on est entré en contact avec un expert au niveau de Ville Laval, et qui est au Service de police et qui est l'expert en tags, et on a ben jaser avec lui, pis on a été capable de remonter, de reconstituer des scénarios par rapport à ça. Fait qu'on sait maintenant qui on a, de quelles gangs ils font partie, il y en a qu'on sait pas encore s'ils sont dans le noyau mou, le noyau dur, périphérique là... On commence, ça commence à se clarifier parce qu'on est beaucoup plus en observation par rapport à ça... Fait que là, on commence à démêler tout ça. (...) T'as le D, qui est un gang criminalisé de jeunes, noirs, qui sont dans les 16-20 ans, qui essayent de contrôler le marché de la drogue, très peu de jeunes blancs, mais il y en a qui commencent à en faire partie, et là, on parle du noyau, pas le noyau dur parce que le noyau dur reste à E. Ok, pis il a passé par Montréal, il est rendu ici. T'as aussi le F, qui est évidemment le pendant de D...c'est toujours des termes anglais... pourquoi? Je le sais pas mais

c'est la mode. Bon, D... F... et t'as aussi les filles, les G, qui sont des filles blanches, 14-16 ans, qui sont les fans, les plottes à Nègres, des... c'est des très dures, mais c'est ça... qui sont les cocottes. Finalement, les gars noirs de D. Et t'as les H, les 12-13-14 ans, qui sont les recrues des G. (Madeleine, Maison de jeunes)

Par ailleurs, si certains intervenants entendent le phénomène de gangs comme étant des gangs criminalisés et organisés, d'autres estiment plutôt que le phénomène des gangs de jeunes n'est pas nécessairement négatif, violent ou criminalisé. Pour eux, le fait de se rassembler en groupe à l'adolescence est un phénomène sain et positif. Selon ces mêmes intervenants, les jeunes se regrouperaient par affinités :

Des gangs c'est sûr qu'il y en a. Tout le monde s'est tenu avec une gang, c'est important pour le jeune, y en a qui font des mauvais coups, ils ont plus de critères... mais ils ne vont pas tous faire des mauvais coups. Ils vont se regrouper par affinités. Si, par exemple, les haïtiens se tiennent ensemble, ben eux-autres, c'est par rapport à leur culture, de se tenir ensemble. C'est correct pis ça leur fait du bien de se retrouver avec le même monde. Fait que c'est correct, c'est sain, ça fait partie de l'apprentissage de se tenir avec du monde. (Mélanie, travailleuse de rue)

(...) C'est tellement normal! On l'a tous fait. Il y a des groupes plus sains, il y a des groupes moins sains. Le mot « gang », bon, pour moi, c'est quelque chose de bien. C'est un groupe, c'est cool! T'as d'autres gangs qui sont vraiment des gangs, c'est plus du monde regroupé, souvent contrôlé par des adultes. (Francis, travailleur de rue)

formant ainsi une sorte de sous-culture :

C'est plus une question de sous-cultures de jeunes. Ben plus une sous-culture, en tous cas de ce qu'on observe ici. Parce que t'as des blancs, ou des grecs ou des latinos qui vont être yos, des freshs. (Madeleine, Maison de jeunes)

En général, les jeunes se réunissent autour de quelque chose de commun. Ça peut être la musique, t'as aussi des jeunes, bon, t'as des sous-cultures, comme des jeunes qui sont « skatters », sont « freshs », sont « rockers »... Ben oui, ils ont leurs différences, et ils ont leurs choses en communs. Leurs choses communes c'est appartenir à quelque chose. Effectivement, ils cherchent, c'est normal! (Francis, travailleur de rue)

Enfin, certains jeunes se contenteraient d'imiter les attitudes et les comportements des membres de gangs de jeunes sans jamais y appartenir :

...et ça va copier certaines...attitudes, l'idée de s'identifier à quelque chose, ben là, ça l'air que c'est ça leur trip là. (...) ne serait-ce que de s'identifier à une gang sans en faire partie. (...) Mais tu as tous les jeunes qui vont copier les attitudes, ceux qui sont vraiment de l'extérieur qui seront jamais dans un gang criminalisé, qui vont faire des petits larcins mais plus en lien avec l'adolescence qu'en lien avec un gang criminalisé. Ils trouvent ça cute d'être identifiés à, bon, un « Tigre », finalement... un tag de gang criminalisé... (Madeleine, Maison de jeunes)

Différents intervenants affirment toutefois que parfois, ces groupes à l'origine inoffensifs, peuvent en venir à se livrer à certains actes de violence :

Ben souvent, si t'as un noyau de jeunes qui se tiennent ensemble, souvent, ils se gardent un peu de quoi pour s'identifier toute la gang. Ça va être soit un choix de musique, l'habillement ou ça va être peut-être même l'ethnie. Fait que c'est sûr que les différences amènent des fois de la violence, mais c'est pas tout le temps. (...) Ça arrive (que les jeunes commettent des délits) mais c'est pas le but, c'est juste de se tenir ensemble, d'avoir du fun. Ça peut arriver qu'à une soirée les jeunes ont de la violence un peu en dedans d'eux autres pis ils vont arriver et rencontrer quelqu'un qui doit de l'argent à quelqu'un pis qu'ils lui passent une crosse, comme ils disent. (Benoît, travailleur de rue)

Moi, ce que je vois, c'est des petites gangs qui se forment entre eux autres, les jeunes vont se mettre ensemble, les portugais, vont se mettre ensemble. Mais ça, tu peux situer ça comme les québécois qui se ramassent à Florida Bay. Mais par contre, un moment donné, t'sais le petit comique qui veut paraître plus smat que les autres « aie, regarde celui-là qui passe, on l'envoie-tu chier? ». Parce que tout seul... mais des fois, en gang, y deviennent un petit peu fous. Et pis, tu vas voir, c'est jamais la même tête. Essaies pas de trouver la tête dans un phénomène comme ça, t'arriveras pas. C'est momentané, ça évolue beaucoup. Le chef de gang, y en a pas, ça évolue. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Enfin, pour l'une des intervenantes rencontrées, le phénomène de gang ne serait pas plus présent à Laval maintenant qu'auparavant. Cette intervenante estime simplement que les médias auraient contribué à le rendre plus visible au yeux de la société, de la même façon que le taxage :

Pour moi, le mot gang c'est encore quelque chose qu'on a amené, comme le taxage. Pis la gang, c'est comme les affaires nouvelles, comme depuis trois ans ça ressort plus, on a décidé d'en parler, mais pour moi, et par rapport à mon travail, les gangs c'est pas quelque chose que je vais avoir tendance à me préoccuper... (Mélanie, travailleuse de rue)

4.2 Les origines et les raisons qui poussent un jeune à devenir membre d'un gang de jeunes

Selon les divers intervenants rencontrés, l'origine des gangs de jeunes repose sur : 1) la notion de pouvoir, 2) un désir de protection et 3) un besoin d'appartenance.

Ainsi, certains jugent que les jeunes se rassemblent en gang afin d'établir leur pouvoir sur les autres, par l'inquiétude voir la peur qu'ils suscitent :

Mais quelque part, le jeune a voulu faire peur par son apparence pour se donner un pouvoir, pis, dans le fond, il a pas, il ferait pas de mal à une mouche, généralement

*non, je te dis pas qu'ils ont pas fait leurs petites conneries-là, mais... pis quelque part, ils veulent montrer qu'il sont violents pis ils ne le sont pas nécessairement... (...)
Parce que de passer pour un tendre, ça fite pas dans notre société ultra-performante avec tous les stéréotypes qu'on connaît, fait qu'ils se sont donnés des airs de durs.
(Madeleine, Maison de jeunes)*

D'autres estiment plutôt que les jeunes se joindraient à un gang pour se défendre et se protéger :

Fait que là eux-autres, les Yos, les Preps, les Freshs, vont agir, vont s'allier à la limite, pour se défendre contre la gang de Fuckés qui est beaucoup plus grosse physiquement mais qui sont peut-être en moins grand nombre. Fait que là, il faut qu'il y ait un espèce de rapport de force entre les deux. (Madeleine, Maison de jeunes)

Quant au mode de recrutement, il semble que les membres de gangs cherchent à toucher la corde sensible du jeune :

(...) Le monde qui recrute les jeunes pour être dans une gang, c'est souvent du monde assez âgé, dans la vingtaine, dans la trentaine, qui offrent à un jeune : « Moi je t'aime. Aie, tu travailles pas, t'as besoin d'argent? Pas de problème. Viens avec moi, tu vas voir, tu vas faire full cash! ». Crisse! (Francis, travailleur de rue)

En effet, on remarque que, souvent, les jeunes approchés par des membres de gangs vivent une situation difficile et sont plutôt vulnérables :

Je pense qu'en général... un jeune en général, que ça va mal à la maison, ça va mal à l'école après, ça va mal avec ses amis, ça va mal partout, bon... (Francis, travailleur de rue)

Dans cette même optique, on indique que, souvent, le jeune qui est recruté par les membres d'un gang de jeunes, est un jeune particulièrement démuné en ce qui a trait au sentiment d'appartenance :

Ben, sont... il y a une carence d'appartenance, c'est ça. C'est vraiment ça. (Francis, travailleur de rue)

Il semble enfin, selon d'autres intervenants, que certains jeunes choisissent d'intégrer un gang par simple opportunisme :

(...) Un jeune vulnérable, en fait non. Sont pas vulnérables... un jeune vulnérable au commencement, sensible par rapport à ce qu'il vit, il ou elle, qu'on lui offre quelque chose, c'est probablement ça... opportuniste... le monde prend avantage à la situation des jeunes. (Francis, travailleur de rue)

ou pour suivre la trace de frères plus vieux qui sont eux-aussi membres de gangs ou qui l'ont été par le passé :

... bon moi je pense que ça fonctionne parce qu'ils ont tous des frères plus vieux. Ok, fait que les frères plus vieux, qui sont passés par là, qui sont nécessairement tous en réseaux, qui se parlent tous, pis qui sont ben ben croches... pis, il y a les plus jeunes qui font pareil, font leur petite gang de leur bord. (Sophie, Maison de jeunes)

4.3 Le portrait type des victimes de comportements violents de membres de gangs de jeunes et des membres de gangs

Aux dires de certains intervenants rencontrés, les caractéristiques des victimes des comportements violents des membres de gangs de jeunes seraient de deux types. D'une part, le jeune souvent isolé qui fait, plus souvent qu'autrement, office de bouc émissaire auprès de ses compagnons :

Je te dirais que, ben surtout de la part, surtout les gars là, les filles je pense que c'est différent, mais les gars... qui sont boucs émissaires, ça peut prendre ben plus de temps avant de le savoir. Des fois, tu peux avoir un petit doute parce qu'ils sont, tu le vois tout de suite les jeunes qui se font niaiser ou pas, dès que... Il y en a un, entre autres, il a pas beaucoup d'argent, fait qu'il s'habille chez Wal-Mart, fait que dès qu'il se ramasse dans un milieu de jeunes qui ont un style, un style vestimentaire, ben sûr que c'est lui le bouc émissaire, ça va beaucoup à ce niveau-là... mais en même temps, il viendra pas te voir, il viendra pas te voir pour ça, il va venir te voir parce qu'il est isolé, parce que... mais c'est plus après que tu te rends compte qu'il se fait toujours niaiser, c'est ça. Comme il y en a un, entre autres, qui vient voir. T'sais quand ils viennent te voir, c'est beaucoup l'isolement qu'ils vivent. (Sylvie, intervenante jeunesse)

D'autre part, contrairement à la majorité des intervenants, l'une d'entre eux indique que, souvent, la jeune victime serait très conventionnelle et sans marque distinctive particulière :

Tu sais, ils vont prendre... disons un jeune qui est un peu... straight là, tu sais... bien habillé pis tout ça. (Pauline, CLSC)

De son côté, la question des caractéristiques des membres de gangs de jeunes a été très peu traitée lors des entrevues. Il apparaît, néanmoins, qu'il existe certaines particularités propres aux jeunes qui choisissent de joindre les rangs d'un gang. Ces caractéristiques varieraient selon le rôle du jeune ou son degré d'adhésion au gang. Ainsi, le « chef du gang » présenterait l'image d'un jeune sans problème, fonctionnel en société et apprécié de ses professeurs et de ses parents. Par contre, le noyau mou

ou périphérique qui gravite autour du noyau dur regrouperait des jeunes qui ont déjà vécu ou qui vivent de la violence dans leur famille ou de la part de leurs pairs (taxage). Ces jeunes se chercheraient et auraient un besoin d'appartenance très fort qu'ils viseraient à combler en exécutant les demandes du chef du gang afin de confirmer leur place au sein du gang :

Ce que j'ai remarqué c'est que, un garçon qui aurait à peu près le même profil que la fille, sage, tout va bien... appelle ça le noyau dur du groupe. C'est vraiment celui qui édicte les règles et qui donne les tâches à faire. Le noyau un peu plus mou autour, le garçon qui va être amené à faire partie du groupe a déjà vécu du taxage, a déjà vécu des scènes de violence ou d'intimidation et qui pourrait correspondre à peu près au même profil que la fille... fonctionnel, bien investi par ses parents, un peu gêné, qui cherche sa place au sein d'un groupe, s'adapte au système de la polyvalente et qui a vécu des craintes... (Élizabeth, CLSC)

Enfin, les jeunes qui se joignent aux gangs, auraient, pour une bonne part, une estime de soi très faible, qu'ils cherchent à rehausser en se regroupant et en rabaisant les autres :

Fait que quelque part, ça veut dire que, sont pas ben dans leurs shorts, ça c'est clair, ils ont pas d'estime d'eux-mêmes, ils sont pas capables de montrer qui ils sont réellement. (Madeleine, Maison de jeunes)

4.4 Les manifestations et les comportements liés aux membres de gangs de jeunes

Les intervenants rencontrés affirment que les membres de gangs de jeunes adoptent certains comportements spécifiques. Ces comportements prendraient, dans un premier temps, une forme non verbale, néanmoins fort explicite :

Ça se manifeste au départ par du non-verbal, par du visuel... beaucoup de jeux de yeux... ça se regarde de haut, le non-verbal est très explicite dans leur cas, tu déchiffres très très très facilement ce qu'ils veulent... ce qu'ils se disent : « Tu me fais chier, t'es un trou de cul, j't'haïs » c'est clair comme message non-verbal et tout ça passe beaucoup beaucoup beaucoup par les yeux... au départ. (Madeleine, Maison de jeunes)

Puis, les jeunes passeraient à certaines formes de violence verbale et psychologique.

On verrait alors apparaître des attitudes de provocation et des attaques verbales :

Des affaires comme ça tu sais, c'est... tu sais, une gang... ils se sentent forts ensemble pis ils décident d'en écœurer un là... tu sais là. Pis là, ils l'écœurent pis là ils le traitent de noms. De l'intimidation... du mépris là, tu sais... eee... pis c'est de la violence verbale là tu sais. (Pauline, CLSC)

... ça va être des écoeuranteries pis du rejet là, tu sais, tout là... (Pauline, CLSC)

Or, il s'avère parfois difficile, pour les intervenants, de percevoir ces comportements non verbaux et ces violences verbales et psychologiques. On doit donc demeurer particulièrement vigilants et attentifs. Aucune remarque désobligeante ne saurait être tolérée :

(...) c'est vite ramassé parce que c'est ben évident qu'aussitôt qu'un intervenant entend, en tous cas, des remarques désobligeantes là, ben c'est sûr qu'ils se font ramasser tout de suite, ben non, c'est pas toléré, sauf que les jeux visuels eux-autres, on les voit pas toujours. Et les petits coups de coudes, ou bon, des menaces, on le voit pas toujours non plus, ben, ils s'organisent pas pour se faire ramasser, sont pas fous, mais aussitôt qu'on est conscients, conscients de quelque chose, on va mettre notre pied à terre... (Madeleine, Maison de jeunes)

Parfois, la violence verbale et psychologique se transformerait en violence physique. Selon les intervenants rencontrés, cette violence physique se manifeste, tout d'abord, par des gestes subtils, liés à des situations plutôt anodines :

Après ça, ça va être physique, mais rien de... c'est subtil... une jambette, « oh! Excuses-moi man! », un coup de coude, parce que, qu'est-ce que tu veux, y a pas de place pour passer. Bon, ça s'installe tranquillement pas vite, pis à tel point que des fois, tu t'en rends même pas compte là. Si tu prends pas le temps de t'asseoir pis de dire : « je regarde la game aller », tu te fais jouer des tours. Parce que tu l'as pas vu venir. (Madeleine, Maison de jeunes)

Essentiellement, cette violence physique peut se traduire par un désir de vengeance, de règlements de compte :

... tu sais, la petite gang à se ramasse, pis c'est pas des gangs criminalisées là, tu sais je te parle pas de gangs criminalisés quand je te parle de ça... pis qui vont dire : « Aie! Lui il a fait ci, ah! Telle affaire, on va y régler son compte ». Pis tu sais... bon... tout le monde se mêle de tout. C'est ça, tu fais pas mal à un de la gang parce que tu vas... l'autre il va aller défendre l'autre pis là... tu sais... faque ça se protège entre eux pis ça c'est des petites gangs là... eee... de réglage de comptes. (Pauline, CLSC)

tout simplement par provocation :

Ben c'est, moi je pense que tout tourne autour de la provocation. (...) ce qu'ils me disaient c'est que, s'il y en a un dans la mardo, ben tout le monde on va se... toutes les petites sous-gangs, si tu veux, on se ramasse ensemble pis on va aller régler les comptes des autres. (Sophie, Maison de jeunes)

ou pour défendre un honneur perdu :

(...) tantôt je te parlais d'honneur qu'on attaque à un... y faut aller la reprendre. L'honneur qu'on arrache à un, faut aller la reprendre pour retrouver son tout, sa dignité... (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Certains constatent également un lien étroit entre la violence physique manifestée par les membres de gangs et le commerce de la drogue :

Pis là, un moment donné, mais là, t'as toute l'histoire de la dope qui entre en ligne de compte aussi, ton territoire, mon territoire, ta clientèle, ma clientèle... tranquillement pas vite là... les gangs vont s'associer à des gangs criminalisés, ils deviennent le noyau mou de gangs criminalisés qui se sont installés dans G, H, I... (Madeleine, Maison de jeunes)

Alors, et là t'as... parce que là c'est un contrôle au niveau des territoires, de la drogue, évidemment... parce que là, c'est une question de territoire... (...) La drogue, ça se promène avec les gangs. (Madeleine, Maison de jeunes)

Enfin, il arriverait, plus rarement, que ces comportements dégénèrent et se transforment en affrontements violents à coup d'objets divers. Encore là, les intervenants insistent sur l'importance d'intervenir rapidement :

Dans le parc, il y a un gars qui est en train de se rouler un joint. Là, il arrive une autre gang, qui lui dit : « ben donne-moi en un », pis l'autre a pas voulu. Là, ils ont commencé à se battre et puis là, à coups de batte de baseball... c'est pas des farces. Et puis là, une semaine après, moi je suis à l'école, puis là, il y a sept jeunes, des Cambodgiens, ils viennent de X, avec des machettes, y viennent régler le problème du gars qui a pas voulu donner de joint. Machettes! Je les ai saisis, je les ai arrêtés, c'est plus drôle là... (Jacques, policier-éducateur)

Dans un autre ordre d'idées, certains affirment que le gang s'attaque rarement à plus de deux jeunes à la fois :

C'est souvent une gang contre un... ok, ..deux mais pas pas plus. (Pauline, CLSC)

C'est sûr que ça arrive aussi des affrontements entre plusieurs jeunes mais c'est plutôt rare. C'est souvent 2,3,4,5 jeunes contre un ou deux. (Benoît, travailleur de rue)

sauf dans le cas de règlements de compte :

Mais ce que j'ai remarqué, le phénomène qu'on a dans mon école, et pis sûrement à l'extérieur aussi, on règle pas les comptes un pour un... c'est toujours la gang et là, ça devient une guerre interne, pis tout le monde se met dedans. Pis là, y en a un qui a pas pris sa revanche fait qu'il la prend sur un autre, fait que là, c'est un autre groupe qu'il rencontre en ligne de compte, c'est toute des groupes. Ils se connaissent tous et ils font régner une forme de loi à l'école. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

En bout de course, les intervenants constatent que, plus souvent qu'autrement, les jeunes ne semblent pas conscients des conséquences possibles des gestes qu'ils posent :

Bon, c'est pour intimider mais qu'il arrive quelque chose de grave, c'est de meurtre qu'ils vont être accusés, toute la gang... mais ils le savent pas. Pis là, ils ont pas la vision légale, la police, absolument pas! Ils sont surpris parce qu'ils sont arrêtés... non... ils vont régler le problème. Sont obnubilés par ça. C'est ça l'affaire. On va y régler son problème. (...) Ils le savent même pas qu'ils font des choses illégales! (Jacques, policier-éducateur)

4.4.1 Les endroits de prédilection pour la manifestation des comportements violents des membres de gangs de jeunes

Il existerait divers endroits où les comportements violents des membres de gangs de jeunes sont plus susceptibles de se produire : les parcs, les endroits isolés, les écoles et les arrêts d'autobus en particulier. Bref, tous les endroits où se rassemblent les jeunes seraient susceptibles de devenir le théâtre de comportements violents liés aux activités des gangs de jeunes :

Ben oui, c'est souvent dans l'école ou dans l'autobus ou dans des arrêts d'autobus... (...) Il y a beaucoup de choses qui se passent dans les parcs à Laval... t'as des parcs d'ailleurs ciblés à Laval... (...) c'est là qui y a des réglages de comptes. (Pauline, CLSC)

Définitivement, nous-autres à F, il y a deux places : il y a le parc et il y a la berge. T'as le parc qui est comme plus central, pis la berge c'est sur le bord de la rivière S. Pis moi, c'est arrivé fréquemment que je suis à la Maison des jeunes parce qu'on est pas loin de là, nous, de la berge, on la voit pas mais on est pas loin, pis quand je vois que tout le troupeau sort en même temps en courant là, oups!, là, on s'en va à la berge ou j'appelle le 911. (Sophie, Maison de jeunes)

(...) Plutôt les places où est-ce qu'il y a beaucoup de jeunes. (Benoît, travailleur de rue)

Sur le bord du muret de pierres... autour de la maison des jeunes il y a des choses qui se passent, qu'on est capable de récupérer parce que c'est dans l'environnement immédiat de la maison... (Madeleine, Maison de jeunes)

4.5 La situation des filles dans les gangs de jeunes

Bien que la question des filles dans les gangs de jeunes ne constituait pas un objectif spécifique de recherche, elle s'est avérée être un thème largement et spécifiquement

abordé par certains intervenants. Selon ces intervenants, il semble que les jeunes filles soient de plus en plus présentes dans les gangs de jeunes, agissant parfois à titre de « blonde » de membres ou à titre de membres réguliers.

On dit des jeunes filles qui se retrouvent liées à un gang, qu'elles sont extrêmement vulnérables, naïves et en très grande situation de précarité. De fait, elles sont souvent victimes d'abus et tenues à respecter «la loi du silence » :

Moi ce que je sais c'est que les jeunes filles qui se retrouvent dans une situation de gang, sont en très grande situation de précarité, parce que... à l'extrême, elles sont dépossédées, c'est des jeunes qui sont complètement dominées, qui se font comme facilement embarquer, pis un coup qu'elle sont embarquées, elles deviennent comme... elles doivent être soumises là, aux gars qui les a embarquées. Pis ça, c'est quelque chose de très fort au niveau des phénomènes de gang, que moi j'ai rencontrés. Mes filles, elles étaient dans le territoire de Montréal. C'était des filles qui restaient à Laval mais qui fréquentaient des gangs de Montréal. Quand je te dis à Laval, je l'ai pas vécu ici à Laval mais à Montréal, à l'époque, c'était ça. Pis souvent, on en a entendu des situations, parce qu'on entend des choses, au niveau des autres filles dans les centres d'accueil et les filles qui sont dans des gangs, sont souvent victimes... à tous les niveaux: abus sexuels, abus physiques, exploitation, danse, prostitution... Les filles deviennent dans des situations, t'sais les garçons beaucoup plus, t'sais, ils prennent le « lead », alors que la fille agit sous les ordres de... Fait que eux-autres, sont très vulnérables. Sont liées aussi à toute la... pas la confidentialité mais le poids de la loi du silence. (Maria, Centres jeunesse)

Il semble, par ailleurs, que les jeunes filles soient de plus en plus actives au sein des gangs. Leurs activités seraient principalement associées au trafic de stupéfiants ou au recrutement :

... aussi, ce qu'on remarque, c'est que les filles ont des rôles qui sont de plus en plus actifs au sein des groupes, ce que les gars faisaient avant, ce sont les filles qui vont, comme par exemple, passer la drogue, vendre la drogue, qui vont initier... qui vont initier d'autres filles pour le repêchage, qui vont amener les filles à aller chercher, c'est ça... à aller chercher des filles pour faire partie du phénomène de gang... (Élizabeth, CLSC)

Puis aussi, la drogue se mêle à ça... il y a des transactions; de là à dire que tout le monde est drogué, c'est comme plus au niveau de la transaction, et c'est là qu'on associe plus avec les filles, elles étaient utilisées pour faire les transactions de drogues alors que c'était pas... c'est sûr que souvent elles peuvent consommer mais, de là à dire que c'est problématique, c'était pas des toxicomanes. (Maria, Centres jeunesse)

Les jeunes filles les plus susceptibles d'être recrutées par un gang de jeunes seraient des jeunes filles fonctionnelles en société, qui n'ont pas de problème particulier et qui

seraient performantes au plan académique. On remarque d'ailleurs que, souvent, ces jeunes filles provenant d'écoles privées et passées au secteur public, sont en période d'adaptation dans leur nouveau milieu scolaire et quelque peu gênées :

(...) Les filles qui sont ciblées pour être acheminées dans le groupe ou amenées à... ce sont souvent des filles qui ont très bien performées, les filles qui ont pas de problème dans leur milieu familial, bien investies de leurs familles... qui ont souvent fait l'école privée au primaire avant d'entrer à l'école secondaire ou qui arrivent en secondaire 2, mais qui sortent, qui se sont tannées de l'école privée... sages, dans les normes, timides un peu, qui s'adaptent à leur nouveau milieu... (Élizabeth, CLSC)

Une autre caractéristique serait importante aux yeux des recruteurs : la beauté de l'adolescente. Il semble que cette dernière caractéristique soit un critère de première importance. En corollaire, la séduction serait la tactique la plus souvent utilisée pour approcher des jeunes filles. Le recruteur se ferait, pour elles, extrêmement charmant et dévoué. La jeune fille le percevrait alors comme étant son sauveur, son guide et son protecteur :

(...) La beauté, ça c'est un critère, la minceur, le bien paraître physiquement... mais qui sont très jolies et qui sont performantes sur le plan scolaire. On a jamais entendu dans le réseau que l'école a jamais eu de problème, que les parents n'ont jamais eu de problème, et là, du jour au lendemain, cette jeune fille-là, au début, quand elle a été approchée et suivie et... c'est toute une séduction particulière où est-ce qu'elle a des lettres, des mots d'amour dans ses livres, qu'on la regarde, qu'on la suit de près jusqu'à son casier de... tous les jours là... au début elle a peur mais un moment donné, il y a toute la question de... elle est charmée, elle est contente de l'approche... ça flatte l'ego... comme elle est en train d'essayer de se trouver un groupe puisqu'elle connaît pas tellement de monde pis qu'elle est gênée, ces gens-là qui ont le tour de jaser, ça lui fait comme un groupe d'appartenance pis elle se méfie pas du tout parce que ça se passe tellement bien, tellement de façon charmante et tellement de façon aussi qui amène que, dans un contexte de rapports amoureux où est-ce qu'on séduit la fille, il y a un gars qui est spécifiquement délégué pour devenir un peu le sauveur, bon, le gardien, le protecteur, on peut même feindre des chicanes et que le protecteur... ah oui, absolument! Des chicanes entre deux amies de filles, souvent ces filles-là, ces filles sans problème ont un petit ami et là, c'est comme... elles vont aimer le même garçon, le même sauveur... (Élizabeth, CLSC)

(...) Les filles qui se font emfirouapper c'est le fun parce que ce sont souvent avec des gars un petit peu plus vieux, qui ont de l'argent, des choses obtenues illégalement souvent, t'sais... ils les gâtent, ils les gâtent, ils les gâtent, aie! (Maria, Centres jeunesse)

Puis, peu à peu, la personnalité et les comportements des jeunes filles se modifieraient. Elles se désinvestiraient dans leur milieu familial, leur apparence changerait, leurs résultats scolaires diminueraient, la tension monterait au sein de la

famille, les rapports avec les professeurs s'envenimeraient, les chicanes entre pairs deviendraient de plus en plus fréquentes et se développerait un climat de secrets. Du jour au lendemain, elles changeraient radicalement :

... pis il y a tout le processus du téléphone... ces jeunes-là vont être abordées à 2h30, elles entrent à la maison de l'école et elles sont au téléphone jusqu'à l'heure du coucher. Les parents vont commencer à sentir : « Ben coudonc, on a plus le temps de manger ensemble... ». Il y a comme un entraînement, sont tout le temps au téléphone, il y a une modification aussi au niveau de la... tenue vestimentaire... t'es beaucoup plus sexy avec un maquillage particulier, avec... en tous cas. Et les parents, graduellement, ont plus accès à leur jeune, c'est le chum qui devient... c'est comme un entraînement, c'est vraiment ça... un entraînement mental. Alors il y a des chicanes entre les amis à l'école, entre les amis de filles, le langage change. Les mecs se présentent jamais à la maison mais ils téléphonent, ils y a toujours une ambiance de secret, de... bon, les parents remarquent beaucoup plus de tensions chez leur jeune, les notes baissent, la politesse diminue aussi, la jeune fille commence à avoir des problèmes au niveau des relations professeurs-élève... ensuite, les chicanes avec les pairs, ensuite les notes qui baissent, ensuite tension au plan familial et alors ça devient comme... les tensions, ça veut dire que les parents qui sont très engagés, car ce sont souvent des parents très près de leurs enfants, très impliqués sur le plan éducatif, resserrent les règles parce qu'ils sentent, tout à coup, c'est un peu comme les parents nous disent, la crise d'adolescence, ça monte mais, du jour au lendemain... on l'a pas vu venir, pas du tout... mais en situation de... de... pas juste d'adaptation parent-adolescent mais en situation de crise... (Élizabeth, CLSC)

Dès lors, les parents, complètement dépassés par ce changement radical, interviendraient en resserrant leur encadrement auprès de leur jeune fille. Celle-ci, se sentant piégée dans ce contexte de contrôle et de règles, fuirait le domicile familial en quête de son chevalier servant :

... je reconnais plus ma fille... j'augmente mon encadrement mais plus j'augmente parce que je panique, mais plus je panique, plus je deviens rigide dans mes règles d'encadrement, et plus la jeune elle a besoin... elle se sauve par la fenêtre, elle a besoin d'avoir accès à son chum, de ci, de ça... Oui, pis ce qui arrive aussi, c'est que la fille veut plus rester à la maison, c'est partout un problème, t'étouffes dans la maison, t'étouffes à l'école, tout le monde est contre toi, tous les professeurs sont en train de... (Élizabeth, CLSC)

Une des intervenants mentionne que souvent, au début, les jeunes filles ne sont pas conscientes de leur situation. Par la suite, elles se sentent de plus en plus coincées. Elle indique même qu'il n'est pas rare que certaines jeunes filles songent à mourir pour se sortir de cet engrenage :

(...) t'as l'impression que, ben t'sais, t'es effrontée, donc tu vois pas que ça a un impact tout de suite donc t'as des notes... il y a des jeunes qui pensent à mourir, des jeunes qui... des jeunes filles qui se sentent coincées... (Élizabeth, CLSC)

Or, il apparaîtrait très difficile aux jeunes filles, d'aller chercher de l'aide pour quitter le gang puisque, pour y adhérer, elles ont souvent dû commettre des actes illégaux.

Elles auraient alors peur d'être dénoncées :

... il y a des jeunes filles qui ont si peur d'aller chercher de l'aide parce que souvent, pour embarquer, pour faire partie de la gang, il faut que tu acceptes de faire des choses plus ou moins légales, fait que c'est difficile de demander de l'aide de la police ou des intervenants parce que t'as pas la patte blanche... alors c'est dans ce sens là que c'est très important que les intervenants sachent, ce genre de profil là qu'on a, depuis deux ans qu'on a examiné comment ça fonctionne, c'est avec le nombre de jeunes filles qui m'ont donné des témoignages un peu de comment ça va pis qui m'ont montré des lettres... c'est presque toujours les mêmes. Souvent, les filles avaient le même ami, amoureux, avec les mêmes : « Tu es extraordinaire, je ne peux me passer de toi... », pis elles ont toutes les mêmes téléphones tous les soirs. C'est quand on les met en relation que là, elles se rendent compte que... (Élizabeth, CLSC)

Il s'avère donc très difficile pour elles de quitter le gang puisqu'elles ont été profondément investies psychologiquement. De plus, une fois le gang quitté, elles perdent leur position sociale, elles se sentent complètement dépourvues et seules :

Fait que, tantôt on parlait du jeune qui a voulu sortir de la gang, c'était épouvantable pour ce jeune-là... imagine les filles, c'est encore pire. Parce que c'est sa vie qui est en danger, beaucoup plus, parce qu'elle, elle sait beaucoup plus de choses, souvent, elle « manage » les affaires, elle est utilisée, c'est une fille qui est complètement usée à tous les niveaux. Quand on travaille avec des filles qui sont prises dans des phénomènes de gangs là, c'est doublement plus difficile. (Maria, Centres jeunesse)

... mais c'est très difficile de débarquer tant elles ont été investies psychologiquement. C'est dur de se retrouver après ça, complètement seule, sans protecteur, parce que tu t'es mis dans la tête que t'en avais besoin... sans être si populaire, parce que là, tu deviens la fille la plus populaire à l'école... t'as un rôle, tu finis par avoir un... je parle pas d'étiquette mais une position sociale au sein de ton groupe et t'es envieuse quand tu es adolescente puis tu es en quête d'une identité. (Élizabeth, CLSC)

Enfin, il semble, selon certains intervenants, que les jeunes filles soient de plus en plus souvent impliquées dans des relations amoureuses violentes avec un membre de gang :

...l'espèce de chef de gang, lui, il veut sortir avec la fille... il est super amoureux... fin là... il fait des cadeaux. Fait que, je trouve que la grande perdante là-dedans c'est vraiment la fille qui est comme super embourbée pis elle dit « je l'aime »... pis il est tellement fin, pis tellement beau, pis tellement parfait. Mais on me parle souvent de ces gangs là qui, une fois que le chef est tanné, swing la blonde : « tu vas aller sortir avec un tel ». (Sophie, Maison de jeunes)

4.6 L'intervention

De l'avis des intervenants rencontrés, l'intervention devrait être orientée vers une démystification et une sensibilisation au phénomène des gangs de jeunes afin d'en prévenir les manifestations. L'intervention devrait être non seulement active mais également pro-active :

... démystifier, sensibiliser pis intervenir pour que le jeune adhère à d'autres groupes plus valorisant, plus respectueux de lui... il faut avoir l'œil ouvert... être pro-actifs dans le sens où... avant que ça nous arrive... (Élizabeth, CLSC)

Ce travail d'intervention doit s'accomplir, conclut-on, en partenariat avec les diverses instances qui oeuvrent auprès des jeunes. Le partage de connaissances et d'expertises favoriserait une intervention plus spécifique et efficace devant une réalité aussi complexe que celle de la violence chez les jeunes :

... on fait des choses en interdisciplinarité, en étroite collaboration avec nos partenaires. On est tissé serré, on se tient ensemble pour justement être sur le terrain et être vigilants sur ce qui se passe pis se passer l'information, avoir un réseau de communication qui fait qu'on est à jour au fur et à mesure de ce qui se passe pour nos jeunes. Comme on se cache pas la tête dans le sable, on dit pas ben c'est son problème à lui, mais je fais ce que je peux de mon bord pis j'ai rien à me reprocher. On a décidé que c'est l'affaire de tout le monde, de tous les partenaires qui sont impliqués en jeunesse et on est même rendu à se dire qui est mieux placé pour intervenir. C'est pas nécessairement le professionnel du CLSC qui va le faire, c'est, des fois, un organisme communautaire, l'intervenant scolaire, c'est vraiment le... quand on met le client au centre pis que l'expert devient une équipe au lieu d'une discipline particulière, ben à ce moment-là, je pense qu'on a plus d'espoir qu'on va, avec l'ajout des partenaires, avoir une vue d'ensemble pis une richesse au niveau des expertises en présence. Je pense qu'il y a pas une discipline si complète en soi pour se permettre de se dire qu'il y a pas de besoin de personne d'autre. Je pense qu'on a eu l'intelligence, j'espère qu'on va continuer dans des mouvements, de comprendre que, sans travailler ensemble, oublie ça, tu y arriveras pas parce qu'il y a trop de ramifications dans la violence... il y a trop de... c'est un prisme, hein? C'est multi-factoriel et on doit agir en multidisciplinarité ou en inter-sectorialité, ça, c'est encore le mot le plus juste pour parler de l'intervention. (Élizabeth, CLSC)

Il existe à Laval des tables de concertation qui traitent et étudient la question du phénomène des gangs de jeunes. Les intervenants ainsi réunis tentent, en partageant leurs expériences et leurs expertises en ce qui a trait aux jeunes, de développer des outils de prévention :

... ici à Laval, il y a quatre tables de concertation qui se réunissent régulièrement, par secteurs, en rapport au phénomène de gangs. On prévient, on est à l'affût. Sur ces

tables de concertation là, il y a des policiers, des gens du CLSC, des écoles, des centres jeunesse. Et puis, ce qui est l'fun c'est que si on le voit, on va être capables d'intervenir dès que ça va commencer. (Jacques, policier-éducateur)

Par ailleurs, un des intervenants rencontrés s'interroge sur la qualité et la nature du travail réalisé en lien avec les recommandations des tables de concertation. En effet, il estime que les interventions se concentrent essentiellement sur la problématique des gangs de jeunes, plutôt que sur ce qui peut la causer :

(...) on a trop concentré effectivement sur la problématique de gang et non pas sur les causes de ce problème. On a même fait un portrait stéréotype d'une gang... (Francis, travailleur de rue)

Un autre intervenant estime que la solution afin de lutter efficacement contre le phénomène des gangs de jeunes, phénomène difficile à circonscrire, serait d'embaucher des personnes-ressources qui interviendraient dans les rues :

C'est pas organisé dans le sens où si je savais vers qui aller, qui défaire, ce serait plus facile, on pourrait l'anéantir. Mais c'est tellement un phénomène qui plane... on sait rien dans le fond, fait qu'on sait pas sur quoi frapper ou sur où aller le chercher pis comment aller le chercher. La solution à Laval, c'est de mettre le plus possible d'adultes dans les rues. Le travailleur de rue, il a une approche auprès des élèves. Les élèves l'appellent souvent avant qu'il y ait de la casse. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Dans un autre ordre d'idées, une intervenante croit qu'il serait préférable d'intervenir auprès d'un membre d'un gang en particulier (un membre influant du groupe) en le sortant de son groupe et en l'intégrant à un groupe constitué de jeunes provenant de différents milieux. En d'autres termes, il s'avèrerait plus facile de travailler avec un membre de gang dilué dans un groupe de jeunes qui n'appartiennent pas à ce gang, qu'auprès du gang en entier :

... moi je pense que c'est beaucoup plus facile d'essayer d'aller chercher celui qui est plus leader... de le prendre dans un groupe, mais pas dans son groupe de gang parce que là, il a une image à défendre... essayer de prendre un ou deux, mais dilué avec plein d'autres jeunes qui viennent de milieux différents. Soit qu'on le travaille au niveau individuel ou au niveau de groupe... un ou deux jeunes d'une gang dilué avec plein d'autres jeunes. C'est plus comme ça qu'on va le travailler qu'avec la gang au complet. (Sylvie, intervenante jeunesse)

Pour ce qui est de l'intervention auprès des victimes des activités violentes des gangs de jeunes, cette même intervenante estime qu'il est très difficile de les rejoindre

puisqu'elles hésitent à demander de l'aide. Ces victimes, souvent elles-mêmes des jeunes, seraient, pour plusieurs, des boucs émissaires endurcis qui se sont forgés une carapace en béton :

Ben... j'essaie de voir... ben non, il y en a pas tant que ça qui viennent mais c'est ça... souvent, ça va être souvent les boucs émissaires, on en rencontre beaucoup qui sont boucs émissaires, mais il y en a qui ont tellement une carapace parce qu'ils sont boucs émissaires depuis qu'ils sont au primaire... c'est comme si... ça lui... je suis pas si sûre de ça mais c'est comme s'il était au-dessus de ça pis il y en a qui vont répondre qu'ils ont appris aussi à... comme ils ont été souvent boucs émissaires, ils ont aussi la réponse facile. Fait que je te dirais que c'est plus à ce niveau là. Mais ils viennent pas nécessairement nous voir : « moi je suis victime, t'sais moi je suis violenté par une gang à l'école ». (Sylvie, intervenante jeunesse)

En définitive, à la lumière de ce que nous en disent les intervenants rencontrés, il semble que les moyens mis en place pour contrer le phénomène des gangs de jeunes aient porté quelques fruits mais que l'intervention réalisée n'ait pas donné tous les résultats espérés. Aussi, l'un d'eux se dit d'avis que les outils existants doivent être révisés :

On aura toujours... je pense qu'il faut se garder en mouvement et être prêts à reconnaître, à revoir nos outils pis être prêts à reconnaître que toute l'intervention qu'on a pu faire ces dernières années a pas donné les résultats qu'on aurait souhaité. Mais avoir l'humilité de l'avouer, et l'avouer dans le sens d'accepter de travailler en équipe. Pis on regardera après ce que ça donne... On pourrait se cacher devant des beaux chiffres pis se dire que la situation paraît bien et c'est vrai que sur le plan économique, Laval est pas une ville défavorisée sur le plan provincial, si tu compares ça mais, une situation financière aisée n'exclut pas les problèmes de tout acabit. C'est ça... ça exclut pas les grossesses non-planifiées à l'adolescence, ça exclut pas les conflits parents-ados, ça exclut pas le phénomène de gangs, ça exclut pas les fugues, les jeunes de tous les milieux se retrouvent en fugue... et même souhaitent aller retrouver leurs amis qui sont déjà en centres d'accueil... bon, c'est dans ce sens-là que je dis, soyons vigilants au niveau de l'intervention puis humbles. (Élizabeth, CLSC)

En somme, il semble que l'ampleur de la situation du phénomène des gangs de jeunes à Laval, soit difficile à cerner. Si certains estiment qu'il n'existe pas de gangs criminalisés sur leur territoire d'intervention, d'autres, plus nombreux, affirment que cette réalité est bel et bien présente. Ces derniers constatent, entre autres, que le gang apporterait aux jeunes, le sentiment d'être acceptés, respectés et aimés. Les intervenants s'entendent pour dire qu'il s'avère capital d'intervenir activement auprès des jeunes, en les sensibilisant au phénomène et à ses conséquences. À cet effet, certains mécanismes d'intervention semblent avoir été mis de l'avant par différents

acteurs, mais ces outils ne paraissent pas avoir rencontré les objectifs souhaités. Des efforts s'imposent afin de revoir ces outils et de les rendre plus efficaces et adaptés à la situation présente.

5. LA VIOLENCE AMOUREUSE

On parle de plus en plus de violence dans le cadre des relations amoureuses des jeunes. Les campagnes publicitaires et les médias nous présentent ce phénomène comme étant en nette progression au Québec. L'analyse qui suit tentera de cerner l'ampleur de la situation spécifique de la violence amoureuse chez les jeunes à Laval, telle que le conçoivent les intervenants oeuvrant auprès d'eux.

5.1 État de la situation de la violence amoureuse chez les jeunes Lavallois : présence ou absence du phénomène?

À la lumière des propos recueillis, il ressort que les intervenants rencontrés ne s'entendent pas quant à la présence ou l'absence de violence dans les relations amoureuses vécues par les jeunes auprès desquels ils oeuvrent. En effet, certains sont d'avis que le phénomène existe plus ou moins :

Oui, je sais qu'effectivement ça existe. (Josée, CLSC)

Ça oui, j'en vois assez souvent. ((Sylvie, intervenante jeunesse))

Il y en a beaucoup, il en a énormément... (Francis, travailleur de rue)

voire dans des proportions comparables à ce qu'on retrouve chez les adultes :

Les statistiques chez les adultes disent qu'une femme sur 7 est violentée dans sa relation de couple. On doit avoir les mêmes statistiques chez les adolescents... si c'est une femme sur 7 qui est violentée dans sa relation de couple... crisse... y a une corrélation possible chez les jeunes. Qui fait que ça devrait être à peu près ça, une sur 7. C'est beaucoup. C'est trop. (Alex, intervenant jeunesse)

Certains estiment que ce type de violence est, en fait, de plus en plus présent chez les jeunes et qu'il se manifeste très jeune, en particulier du côté des jeunes victimes :

Je me suis rendu compte que les filles vivent... en tout cas moi j'en rencontre soit qu'elles en parlent plus ou soit qu'elles en vivent plus mais il y a beaucoup beaucoup

de filles qui nous appellent au niveau de la violence dans les rapports amoureux.. pis ça commence à 14 ans! (Sylvie, intervenante jeunesse)

Chez les jeunes filles, on parle de filles du secondaire 2-3-4, qui m'ont verbalisé ça... ce n'est pas généralisé mais c'est quand même un phénomène qui, tout doucement, prend de l'essor... (Élizabeth, CLSC)

Mais il s'agirait d'un sujet tabou :

Y en a plus qu'on pense. Beaucoup plus qu'on pense, mais c'est très insidieux, c'est comme tabou. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

D'autres, tout en reconnaissant la présence de violence amoureuse chez les jeunes de Laval, sont plutôt d'avis qu'il s'agit d'un phénomène qui n'est pas plus présent aujourd'hui qu'hier :

C'est pas pire que c'était. Y peut pas y avoir une femme adulte sur 7 depuis des dizaines d'années qui se font taper, sans qu'il y ait eu une adolescente sur 7... parce que pour qu'il y en ait une qui se fasse taper, il en faut un qui tape, qui ait déjà existé. (Alex, intervenant jeunesse)

Enfin, certains jugent, selon leur expérience, que la violence dans les relations amoureuses chez les jeunes est un phénomène très peu présent à Laval :

C'est, moi je sais, c'est des cas d'exception. Moi je parle ici de ma connaissance personnelle, la perception que j'ai de ça, sur le territoire qu'on couvre là, si j'y vais avec mon expérience, c'est une exception. (Marc, policier-éducateur)

On parle plus actuellement de la violence conjugale entre jeunes, ça ressort dernièrement, on en parle plus. Moi j'en ai pas connu... pas chez les jeunes. (Lucie, Centres jeunesse)

Bref, la violence amoureuse est vue, selon certains intervenants, comme étant présente chez les jeunes, comme débutant de plus en plus jeune et comme constituant un sujet tabou. Toutefois, cette perception ne fait pas l'unanimité auprès des intervenants puisque certains autres estiment plutôt que ce phénomène n'est pas plus présent aujourd'hui qu'hier et qu'il est très peu présent à Laval.

5.2 Endroits où la violence dans les relations amoureuses des jeunes se manifeste

La plupart des intervenants qui identifient la présence de violence amoureuse entre jeunes, s'entendent pour dire que ce type de violence se manifeste partout : à l'école,

dans les parcs... Bref, tous les endroits publics seraient susceptibles d'être le théâtre de violence amoureuse :

La violence amoureuse, ça se passe dans les cours d'école, dans les parcs, beaucoup dans les parcs... les parcs... les maudits parcs là... (Pauline, CLSC)

(...) Quand je te parle de l'intérieur des murs d'école, je te dis ce que je sais ce qu'ils font ailleurs... (sous entendu, je ne le sais pas) À l'école, un moment donné, tu sais tout ce qui se passe ; tu sais laquelle a cassé avec son chum . (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

De fait, il apparaît que la connaissance que les intervenants ont de la violence amoureuse vécue entre jeunes, se limite à ce qu'ils voient sur leur territoire d'intervention, ce qui, à partir de leurs propos, laisse croire que les manifestations de tels comportements surviendraient surtout dans des endroits publics. Or, on peut certainement penser que ce qui se produit en public se reproduit en privé. Mais ici, seuls les jeunes pourraient en parler.

5.3 Les principales caractéristiques des agresseurs et des victimes

Les intervenants s'entendent pour dire que, la plupart du temps, la violence dans les relations amoureuses des jeunes s'exerce par le garçon sur la fille, tout en reconnaissant qu'il « y a aussi des filles qui sont violentes face aux gars » (Pauline, CLSC).

En ce qui a trait aux caractéristiques des agresseurs masculins, on dit d'eux qu'ils ne sont pas fondamentalement méchants. Souvent même, l'agresseur serait très bien perçu par les membres de son entourage :

C'est pas des monstres qui battent. (Alex, intervenant jeunesse)

...souvent, il est bien reconnu parmi ses amis, c'est un bon gars... il est gentil avec tout le monde, les profs l'adorent, il a du charisme. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

De son côté, la violence exercée par les filles envers leurs amoureux s'exprimerait souvent sous forme de manipulation :

(...) J'en ai un qui m'a sorti un texte d'une fille qui le manipulait à l'os... la fille lui faisait tout plein de magouilles... (Sophie, Maison de jeunes)

En ce qui concerne les victimes, identifiées comme étant le plus souvent les jeunes filles, nous le mentionnions, les intervenants sont d'avis qu'il n'existe pas de portrait-type. Par contre, certaines caractéristiques semblent être plus présentes chez elles. Ainsi, les jeunes victimes de violence amoureuse se caractériseraient par une faible estime de soi :

C'est, c'est... par rapport à la perception de toi-même, ce que tu acceptes de te faire faire par les autres. ...je pense que la plupart des filles qui sont victime de ça, elles s'estiment pas ben ben fort. (Sylvie, intervenante jeunesse)

Ce qui revient le plus souvent, c'est la fille qui a un faible estime de soi, qui a pas confiance en elle... (Élizabeth, CLSC)

D'ailleurs, la faible estime de soi semble être une caractéristique commune aux jeunes victimes de tout types de violence, comme nous l'avons vu.

D'autres, sont d'avis que la victime présente l'image de la bonne fille, la « bonne poire » :

La bonne fille là, tu sais, celle qui est pas violente pantoute ou celle qui est soumise... tu sais gentille, soumise, un peu... eee... un peu... eee... pas timide mais en tout cas, la bonne fille là... tu sais? (Pauline, CLSC)

Mais la violence amoureuse entre jeunes ne toucherait pas seulement les « bonnes poires », réplique l'un d'eux :

Y a pas juste... c'est pas juste des innocentes qui se font battre! (Alex, intervenant jeunesse)

Plusieurs estiment, néanmoins, que les jeunes filles sont prêtes à accepter n'importe quoi pour entretenir une relation amoureuse avec un beau garçon populaire :

Ouais, je sais pas... des fois elles sont prêtes à accepter n'importe quoi par rapport à un gars qui est un beau gars, qui est peut-être un peu populaire. Pis violent ou pas, même s'il est violent, c'est pas grave. Il est hot pis c'est cool. (Mélanie, travailleuse de rue)

De plus, il semble qu'il existe une certaine compétition entre les jeunes filles en ce qui concerne leurs relations amoureuses :

Après de leurs copines, c'est valorisant de sortir avec un gars, un tel. Ça pas rapport mais tu sais, au niveau des filles, au niveau de leur image, de la beauté, de bien paraître, ça joue beaucoup, t'as la compétition un peu entre elles. (Mélanie, travailleuse de rue)

Enfin, certains pensent qu'il est des jeunes filles prêtes à accepter n'importe quoi venant de leur amoureux, étant elles-mêmes convaincues que, puisqu'elles l'aiment, elles pourront les changer et éviter d'être l'objet de leurs comportements violents :

Il y a quelque chose qui fait qu'elle dit qu'elle l'aime, qu'elle veut le changer. (Sylvie, intervenante jeunesse)

ou parce qu'elles craignent qu'ils les laissent tomber :

...un moment donné, une jeune qui dit qu'elle sort avec un gars depuis deux semaines pis il l'a obligée à lui faire une pipe. C'est comme... ça l'a traumatisée mais elle l'a fait pareil. Juste pour pas qu'il la flush... c'est ben gros ça. (Mélanie, travailleuse de rue)

Plus largement, certains intervenants estiment que la violence dans les relations amoureuses des jeunes s'inscrit dans un processus de socialisation :

Écoutes, la fille qui se fait tabasser à 25 ans, il a fallu qu'elle commence quelque part. C'est pas à son 6ième chum qu'elle accepte de se faire taper la gueule, c'est à son premier. Son premier, elle l'a eu à quel âge? 14? 15? 16? 17? Ou 12-13 ans? Écoutes, la violence conjugale c'est une question de socialisation, c'est un processus de socialisation. Il a fallu qu'elle commence à quelque part cette socialisation là... (Alex, intervenant jeunesse)

Finalement, des intervenants affirment que la violence dans les relations amoureuses des jeunes s'installe et perdure lorsque les avantages que l'on retire de la relation paraissent surpasser les inconvénients qui en découlent :

Fait qu'à partir de là, y a un plea bargaining qui s'établit. Pis tant et aussi longtemps qu'il y a plus d'avantages que d'inconvénients, y bougent pas. (Alex, intervenant jeunesse)

5.4 Les manifestations de la violence dans les relations amoureuses des jeunes

5.4.1 La violence psychologique

Les intervenants s'entendent pour affirmer que la violence psychologique est très présente dans le cadre des relations amoureuses des jeunes et s'exprime de différentes façons. Souvent, cette violence psychologique débute par le dénigrement et la dévalorisation de l'autre :

Le processus, ça commence par la dévalorisation... tu commences à attaquer l'estime de soi, tu commences à faire accepter à la fille qu'elle est conne, capable de rien. (Alex, intervenant jeunesse)

Parce que c'est... eee... espèce de niaiseuse, des mots blessants, de la violence verbale... là tu sais? ...t'es bonne à rien... ou des menaces... eee... pis de la dénigrer... (Pauline, CLSC)

Par la suite, la violence dans les relations amoureuses des jeunes peut prendre la forme d'un contrôle plus ou moins subtil sur l'autre et même parfois de menaces:

T'as beaucoup de contrôle, de manipulation... de chantage. (...) pis c'est souvent sous l'effet de « je suis gentil » t'sais admettons, on s'en va tous dîner au restaurant, c'est nous autres qui les invitent... fait que là, on demande à chacun ce qu'il veut manger, pis là, il dit admettons à sa blonde : « non non non, je vais choisir pour toi ». T'sais, fait que c'est toujours : « je suis gentil avec toi », mais en même temps, peut-être qu'elle a envie de choisir... (...) C'est toujours sous l'effet de : « je vais te faire une surprise, je suis gentil, je sais ce que t'aime, moi je le sais ce que t'aime ». T'sais comme, récemment, il y en a un qui disait que sa blonde voulait perdre du poids, comme par hasard, pis là, il disait qu'elle lui avait demandé de l'aider. Fait que là, il checkait tout ce qu'elle mangeait. « Ben là... bois pas de coke... c'est tant de calories! ». T'sais là? Pis là, il disait : « mais oui mais c'est elle qui m'a demandé de ... » (Sylvie, intervenante jeunesse)

Le garçon est très sociable, il a beaucoup d'amis de gars et de filles mais il impose à sa blonde des amies de filles, mais elle a pas le droit d'avoir des amis de gars. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

...ah oui... c'est beaucoup si tu portes telle chose je sors pas... eee... ou même quelqu'un me racontait justement ce matin que lors d'une réunion de jeunes dans une maison de jeunes prévue disons... pour sept heures jusqu'à huit heures et demie, O.K., une adolescente assiste à la rencontre et... eee... à sept heure moins cinq, grosso modo, à sept heure moins cinq, le téléphone va sonner pour vérifier supposons si Mélanie est là, O.K., pis à huit heure vingt-cinq, le chum va appeler pour dire : « c'est tu fini là... t'en viens-tu? » Aie... je trouve ça effrayant, mais c'est ce qu'on me racontait, alors c'est du contrôle là... (Josée, CLSC)

(...) il y a comme une menace, une menace verbale, une menace, disons là, sans dire physique, mais d'une façon plus subtile... il contrôle ses venues, ses appels téléphoniques, ses relations qu'elle a avec d'autres individus là... gars ou filles, fait que le gars il devient contrôlant souvent... une forme de menace... une forme de violence... (Marc, policier-éducateur)

En tout cas, si ce n'est pas de la violence physique, c'est pour le moins du contrôle, du contrôle informel très fort... (Alex, intervenant jeunesse)

Quelquefois, cette forme de violence se fait tellement subtile que la jeune fille est aveuglée par la situation qu'elle vit :

Il y en a que c'est gros là... c'est pas subtil du tout... mais il y en a d'autres que c'est très très très subtil ce qui fait qu'elles ne s'en rendent pas compte tout de suite, ou c'est plus difficile. Je vais te donner un exemple de ce que je veux dire quand je dis que c'est subtil: un moment donné, il y a une jeune, ça fait un petit bout de temps... son chum lui donne un téléphone cellulaire en cadeau à sa fête. Super contente, c'est un beau cadeau un téléphone cellulaire. Sauf que son téléphone cellulaire, un moment donné, il l'appelait n'importe quand, il fallait qu'il soit toujours ouvert, ce qui fait qu'il pouvait savoir tout le temps où elle était, si c'était pas une place où ça faisait son affaire ou quand son téléphone était fermé, elle avait des comptes à rendre... t'sais là? Pis c'est lui qui recevait le compte, fait que là, il pouvait savoir... t'sais là? C'était une façon de contrôler... mais quand tu regardes ça sans contexte... peut-être que la fille elle en voulait un... ça pouvait être un beau cadeau... Fait que ces formes-là sont plus subtiles... elles s'en rendent pas compte pis c'est pas évident non plus. (Sylvie, intervenante jeunesse)

Ou encore, elle peut percevoir ce contrôle comme étant très sécurisant :

Un bonhomme contrôlant, des fois, c'est un bonhomme qui est sécurisant. (Alex, intervenant jeunesse)

La violence psychologique peut également prendre la forme de chantage émotif :

*Du... eee... ah ben si tu fais pas ça... si tu fais pas ça, je casse avec toi, je te laisse. (...)
O.K...si tu me quittes, je te tue pis je me tue après... (Pauline, CLSC)*

Et, parfois, cette violence psychologique peut dégénérer :

...ben là, il commence à essayer de la contrôler, verbalement, après ça, il peut devenir plus menaçant, possessif, contrôler ses allées et venues, ses fréquentations, ses appels. De quelle façon il peut faire ça? Ben en fin de compte, c'est en la restreignant physiquement dans ses déplacements ou ses contacts physiques, ses contacts humains. Pis si elle se conforme pas, naturellement ça peut dégénérer en contacts directs, des voies de fait... (Marc, policier-éducateur)

Dans chacune de ces situations, le garçon qui exerce son contrôle sur la jeune fille est animé par un sentiment de possession, de domination et de recherche de pouvoir, disent les intervenants :

...c'est toujours une question de pouvoir. (Pauline, CLSC)

(...) C'est des sentiments de... le sentiment de possession, de dominance. (Marc, policier-éducateur)

5.4.2 La violence verbale

Associée à la violence psychologique dans le cadre des relations amoureuses des jeunes, se trouve également une violence verbale plus concrète, plus directe, plus explicite :

(...) De la violence verbale, beaucoup verbale... moi j'en ai, c'est : « espèce de niaiseuse », des mots blessants tu sais... : « t'es bonne à rien... » pis : « ah... arrête donc, tu m'énerves... » (Pauline, CLSC)

Si ton chum te dis : « t'es trop grosse », pour moi, c'est de la violence verbale. (Benoît, travailleur de rue)

Or, il semble que ce type de violence soit de plus en plus banalisée par les jeunes :

La violence, comme telle, elle est là, dans les mots, comme je disais tantôt : « salope, ferme ta gueule ». C'est très fréquent... ils s'en aperçoivent même plus. Ils le disent comme si je te disais bonjour. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Pis même s'ils sortent pas ensemble, souvent les gars disent : « t'es ci, t'es ça », pis souvent les filles, elles disent rien... ça passe comme dans du beurre. (Mélanie, travailleuse de rue)

5.4.3 La violence physique

Certains intervenants sont d'avis que la violence dans les relations amoureuses des jeunes est exclusivement psychologique et ne constatent pas la présence de violence physique :

...la violence physique, je te dirais qu'il n'y en a pas, moi j'en rencontre pas énormément. (Sylvie, intervenante jeunesse)

D'autres, plus nombreux, estiment que la violence dans les relations amoureuses des jeunes se traduit également par des actes de violence physique :

Des claques sur la gueule. (Marc, policier-éducateur)

Moi j'ai eu des adolescentes là... 14-15 ans là... oui oui... la claque... oui, oui... moi j'ai eu une adolescente là... elle était aux prises avec ça... personnellement là... tu sais... le gars il la battait. (Pauline, CLSC)

(...) je travaillais dans un parc, où il y avait des jeunes entre 13 et 16 ans... (...) il y avait des jeunes, je pense qu'ils avaient 14 ans dans ce temps-là, ils ont peut-être 17 ans aujourd'hui... ils étaient gros, ils étaient grands... peut-être 6 pieds et 2, 6 pieds et 3... sa blonde était plus petite... il commence à la traiter de toutes sortes de noms... et

elle, elle a répliqué... il lui a câlissé une estie de volée à cette petite fille là... coups de poings dans la face, coups de poings dans la face... tout... il a pas arrêté... il a pas arrêté! (Francis, travailleur de rue)

Ici encore, il semble que la violence physique soit parfois banalisée par les jeunes :

Ça arrive que les filles se fassent accoter dans un coin... elles vont m'en parler : « mon chum hier... ». C'est sûr qu'elles ont pas trouvé ce moment-là ben ben l'fun mais ça va pas plus loin que ça. Ça reste dans le correct... elles restent avec pareil. Pis même si la jeune va l'exprimer à son chum, lui, souvent, il s'en fout carrément. (Mélanie, travailleuse de rue)

Enfin, les intervenants indiquent que, même si la jeune fille dénonce son agresseur, plus souvent qu'autrement, elle retourne avec lui :

Elle est allée faire un dénoncement à la police... elle est revenue après avec ce même gars... pareil, pareil, pareil que la femme battue... la fille elle avait 16 ans! (...) pis elle est revenue... il a continué à la battre. (Pauline, CLSC)

5.4.4 La violence sexuelle

La violence dans les relations amoureuses des jeunes peut également se manifester sous la forme d'une violence sexuelle. Ce type de violence peut s'arrimer à des menaces ou du chantage :

Ah oui! Y a de l'abus sexuel aussi entre gars et fille, c'est une violence ça... le gars, il dit à la fille : « si tu ne fais pas l'amour avec moi, je te laisse tomber. » (...) ...le gars qui dit : « écoutes, si tu couches pas avec moi là... eee... tu sais, moi je te laisse là pis... eee... ou je vais te traiter de niaiseuse devant tout le monde ». (Pauline, CLSC)

En somme, il apparaît que la violence amoureuse vécue entre jeunes peut prendre plusieurs formes. La violence psychologique semble être la plus fréquente. Elle s'exprime à la fois par le dénigrement, la dévalorisation de l'autre, le contrôle plus ou moins subtil sur l'autre, les menaces et le chantage émotif. La violence verbale serait davantage concrète, directe et explicite et de plus en plus banalisée par les jeunes. Certains estiment enfin que, bien que plus rarement, la violence dans les relations amoureuses des jeunes se traduit également par des actes de violence physique, ou de violence sexuelle, aussi, dans bien des cas, banalisés par les jeunes.

5.5 Les origines et les causes de la violence amoureuse chez les jeunes

5.5.1 Intériorisation de la violence familiale (modèles familiaux violents)

La plupart des intervenants interrogés estiment que, souvent, la violence amoureuse chez les jeunes est associée à des modèles familiaux violents ou dysfonctionnels. Ainsi, on remarque que beaucoup de jeunes violents dans leurs relations amoureuses ont eux-mêmes été témoins ou victimes de violence conjugale dans leur famille. Ils ont tendance à reproduire le « pattern » de violence vu et vécu dans leur famille. La dynamique familiale entourant le jeune aurait donc une certaine influence sur ses comportements et attitudes :

...c'est pas automatique là, mais c'est qu'on regarde une courbe, O.K., une tendance... que le enfants qui ont vécu, ou qui ont été témoins de violence, de parents violents ou qui ont subi de la violence vont reproduire cette violence-là dans leur couple. (Pauline, CLSC)

À part de ça, souvent quelqu'un qui a été malmené pendant qu'il était jeune, il a des chances de malmenier sa femme, ses enfants. Oui c'est présent. (Benoît, travailleur de rue)

Ainsi, selon plusieurs des intervenants rencontrés, les jeunes filles qui ont vu leur mère être victime de violence conjugale, le sont elles-aussi, de même que les garçons qui ont vu leur père battre leur mère, reproduisent leurs gestes :

Les femmes qui se font battre ont vu leur mère se faire battre aussi... ben souvent. Et les hommes qui battent ont vu battre leur mère ou contrôler leur mère. Pis ils reproduisent le même pattern de contrôle. Pis quand ça marche pas, c'est là qu'ils deviennent violents physiquement, même si leur père a jamais battu leur mère. Et là, on va commencer une nouvelle génération de tapeurs de femmes et ça va continuer de générations en générations si y a rien qui est fait. Parce que les hommes qui battent leur femme, ça a commencé quelque part, et souvent ça a commencé par un qui était pas capable d'exercer le contrôle sur sa femme, pis qui a commencé à lui taper dessus. (Alex, intervenant jeunesse)

Souvent des filles... eee... pis souvent ces gars-là... ce que tu remarques c'est que eux, ils ont vécu de la violence souvent dans leur famille. O.K... eee... père abusif... eee... violence conjugale, tu vois souvent... ils reproduisent exactement comme... moi ce que je voyais souvent souvent, dans mes cas à la Protection de la Jeunesse, même en CLSC... le père s'en va... disons que la mère finit par le quitter là, il s'en va là... O.K... le fils qui reste à la maison devient ado, 15-16 ans, il reproduit exactement la même relation avec sa mère pis... il fait exactement la même affaire avec sa blonde... il va la

traiter de tous les noms, il va la dénigrer pis là, il est pas rendu... y en a qui sont rendus à de la violence physique. (Pauline, CLSC)

Moi je pense que c'est important... Ben c'est ça, j'essaie de penser aux filles qui m'ont parlé de leurs mères, parce que souvent quand je rencontre des filles qui sont victimes, j'essaie de voir comment ça se passe au niveau familial pis j'essaie de voir c'est quoi le rapport entre les parents pis souvent, c'est une partie de l'explication... je pense pas que ce soit la seule mais ça parle beaucoup. (Sylvie, intervenante jeunesse)

5.5.2 Intériorisation par les jeunes de certains modèles et stéréotypes présents dans notre société

La plupart des intervenants estiment que les jeunes ont intériorisé certains rôles, modèles et stéréotypes présents dans notre société. En effet, à leur avis, l'image de la femme soumise :

(...) on est encore à l'étape où on se dit que les filles qui vivent de l'abus, encore aujourd'hui, vivent encore de l'abus parce que toute la découverte de la sexualité, la découverte de l'amour passe par les règles qui ont été édictées par les gars... c'est encore très enraciné chez les filles que c'est les gars qui déterminent la règle... (Élizabeth, CLSC)

...les filles... elles vont avoir l'attitude de la femme violentée là... tu sais... d'écraser, de rien dire... pis de pleurer pis de dire : «pourtant, je fais tout pour lui faire plaisir... » là...tu sais? Comme la femme battue là. (Pauline, CLSC)

et de l'homme fort qui détermine les règles est encore très présente dans l'imagerie populaire :

... la société est encore basée sur des valeurs de l'homme fort et de l'homme qui dirige... pis l'homme contrôle, pis l'homme édicte les règles... ça tourne autour de ça... (...) c'est encore la pensée magique du prince charmant, du gars qui détermine les règles dans une relation. (...) Les gars, eux, sont coincés dans tout le stéréotype du gars qui est fort pis qui va protéger la fille... eee... le héros encore... je dirais. (Élizabeth, CLSC)

(...) le gars, il a besoin de montrer que c'est lui le gars : « toi t'es ma blonde, tu peux pas rien faire. Toi t'es féminine tu peux pas te défendre. » (...) T'sais quand on dit que le père porte ses culottes et que la mère fait à manger... rien que de dire ça... Pour moi c'est une forme de violence. Toi t'es bonne à faire la vaisselle ou à faire à manger pis l'homme, lui, est fort pis il va travailler. (Benoît, travailleur de rue)

Un autre stéréotype auquel les intervenants font référence, en indiquant qu'il perdure et qu'il marque aussi bien la vie des filles et des garçons individuellement que les relations qui se nouent entre eux, est celui de Ken et Barbie :

On vit encore dans le modèle de Barbie pis de Ken fait que ça, ça amène bien des problèmes. Parce que si tu ressemble pas à Barbie, y a des chances que ton chum te dise que t'es pas belle, qu'il te manque des affaires... (Benoît, travailleur de rue)

Les filles sont aussi beaucoup arrêtées par la question, moi j'appelle ça la maigreur, le rêve de la maigreur ou de la minceur. (Élizabeth, CLSC)

À ce sujet, les intervenants ne manquent pas de souligner le rôle des médias qui leur semblent être un des principaux véhicules de transmission de ces modèles :

Sont pas capables de faire la différence pis ils mêlent l'érotisme à... je te dirais à la porno... ils mêlent l'amour à ce qu'ils ont vu dans les films qui sont truqués... ils mêlent... tu sais... toute la notion de prendre le temps de se connaître, de respecter son rythme... (...) ben moi je pense que les valeurs sont véhiculées par la publicité... si on regarde comment les filles sont belles et bien faites, pis sont ci pis sont ça... pis il y a aussi tous les vidéos, ce que les jeunes verbalisent aussi... ça c'est sorti plusieurs fois... tu sais... comment les cassettes vidéos, je dirais que c'est plus l'érotisme, la prostitution est beaucoup plus accessible qu'elle était il y vingt ans... à mon avis en tout cas... le matériel est pas dispendieux, même à la télé... comme Bleu Nuit et compagnie là... les gars s'imaginent que l'amour c'est comme la même chose...il faut que tu cries...il demande à la fille « Cries! Pourquoi tu cries pas? Tu jouis pas? » ... pour beaucoup de jeunes, la réalité s'entremêle avec la fiction... c'est pas clair... (Élizabeth, CLSC)

De même, certains sont d'avis que l'éducation populaire a fait en sorte de banaliser et de normaliser la violence :

C'est normal, dans l'éducation populaire, de se faire traiter de toutes sortes de noms, de se manquer de respect et ça, à tous les niveaux. Fait que ce que tu vois dans les sports, ce que tu vois dans la cours d'école, ce que tu vois dans la rue, tu le retrouves dans leurs relations amoureuses. Ils transportent leurs comportements, c'est pas parce qu'on est en couple qu'on va avoir des comportements et des attitudes qui sont saines... on transporte notre violence verbale, notre violence visuelle, notre violence affective... on transporte tout ça. (Madeleine, Maison de jeunes)

C'est incroyable... comment les gars ont aussi intériorisé le message de la banalisation là : « c'est normal, c'est pas grave ». Ou bien toute la notion de : « si elle a accepté de m'embrasser c'est qu'en même temps, elle acceptait tout le reste qui vient avec », c'est-à-dire la relation sexuelle complète. Il y a pas beaucoup de gars qui comprennent que, à tout moment, la fille elle a le droit de mettre sa limite. (...)... les jeunes ont tellement intériorisé la violence... surtout les filles... qu'ils arrivent à banaliser certains comportements. (Élizabeth, CLSC)

Enfin, d'autres estiment que les jeunes adoptent un discours appris qui ne correspond pas nécessairement à leur réalité :

...elles ont un discours très appris... dans le sens où... comment je pourrais dire ça... au niveau de l'égalité des sexes... au niveau de ce qui est recherché chez quelqu'un... t'sais là... À tous les niveaux là... t'sais, tu leur poses des questions pis t'as l'impression que c'est pas des filles qui sont victimes de violence. Pis t'apprends à les connaître... leurs

rapports avec leur chum... pis finalement, tu te rends compte qu'elles en vivent... fait que des fois, c'est difficile parce qu'elles ont pas le discours qui va avec ce qu'elles vivent. (Sylvie, intervenante jeunesse)

5.6 L'intervention auprès des jeunes qui vivent de la violence dans leur relation amoureuse

5.6.1 État de la situation concernant l'intervention auprès des jeunes qui vivent de la violence dans leur relation amoureuse

Certains des intervenants interrogés nous ont avoué éprouver malaise et impuissance vis-à-vis de la problématique de la violence amoureuse chez les jeunes, sentiments qu'ils attribuent à une méconnaissance de cette réalité :

...les intervenants qui font de l'intervention préventive me disent leur malaise à ce niveau-là. C'est pas facile à nommer t'sais... tu te dis « ben coudouc, je devrais... » Mais si on est en mouvance, si on est prêt à revoir nos outils, si on veut s'adapter aux nouvelles réalités, faut être aussi capable de nommer qu'il y a des zones de malaise par rapport à ça... Je te dirais que c'est un phénomène qu'on voit à peine... c'est peut-être plus facile de l'écrire ou de le lire, mais quand les gens le vivent, les intervenants sur le terrain, on est toujours confrontés au même malaise et à la même impuissance. (...) Quand on est confrontés à ça, on est confronté à notre impuissance pis à notre malaise quand on s'aperçoit que c'est un phénomène qu'on voit plus souvent... Mais je pense qu'on sait peut-être aussi pas comment le dépister. Pis aussi ça fait tellement pas partie de notre culture pis de notre évaluation... (Élizabeth, CLSC)

Les intervenants, même s'ils éprouvent des difficultés à en traiter eux-mêmes, estiment néanmoins que les jeunes sont informés de la problématique et de ses conséquences, ceci notamment par la voie des médias :

...ça m'enrage parce qu'on les informe... on informe énormément nos jeunes filles parce que c'est essentiellement... c'est elles qu'on cible dans les médias et tout ça... on leur dit que... Je regardais dernièrement dans les annonces faites par le gouvernement... mais c'est pas vrai... s'il me prend par le bras, c'est pas grave... Je me dis qu'ils ont l'information, ils ont de l'informations à profusion. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Reste que plusieurs intervenants déplorent le fait que les moyens mis en place pour tenter de sensibiliser les jeunes au phénomène de la violence dans leurs relations amoureuses, ne sont pas encore suffisants compte tenu des stéréotypes qui sont encore véhiculés par la société et intégrés par les jeunes. Ils estiment devoir revoir

leurs méthodes d'intervention afin d'aller rejoindre plus spécifiquement les jeunes car, selon eux, les interventions tentées à ce jour n'ont pas réussi à les atteindre, que ce soit celles menées par le biais des campagnes publicitaires ou par les institutions scolaires :

...je vais te dire, on pourrait se pêter les bretelles en se disant « mon dieu, on fait des belles choses, voyons, pour la prévention » pis... mais moi je dis que, honnêtement, je fais un constat qu'on a énormément de travail à faire en prévention pour... je pense qu'il faut revoir nos outils, je pense que... ça ne veut pas dire laisser tomber ce qu'on fait mais je pense qu'il va falloir rajouter ou modifier la façon qu'on rejoint les jeunes parce que ce qui est clair, c'est qu'on les a pas rejoints de la bonne façon. À mon avis, c'est ce que ça dit. (Élizabeth, CLSC)

Ils indiquent, notamment, que l'intervention devrait être dirigée vers une clientèle adolescente plus jeune :

(...) Je veux pas dénigrer ce qui peut se faire à l'école ou ce qui peut se faire à travers les médias en termes de prévention de la violence au niveau des relations amoureuses... mais je pense que ça nous atteint plus nous-autres les adultes que ça peut... ou ça va atteindre les jeunes adultes, ou les vieux ados. Mais les très jeunes adolescents là, pas sûr moi que ça les atteint. Ils se sentent pas concernés par ça... partout! En tous cas, pas de la manière qu'ils réagissent... il y a deux ans, trois ans, on avait fait une activité avec l'organisme CHOC, qui est un organisme pour les hommes opprimés... en tous cas violents... et c'était la violence dans les relations amoureuses chez les ados. Et les jeunes qui avaient participé à cette activité-là sur une base très volontaire, c'était du 16 ans et plus. Aujourd'hui, je ferais la même chose, j'aurais probablement encore du 16 ans et plus mais qui sont même plus concernés par ça parce qu'ils sont rendus à une étape où leurs apprentissages sont faits. C'est des acquis pour la majorité d'entre eux. Nous, à l'interne, on ciblerait beaucoup plus les 12-13-14 ans... : « ben voyons donc, pourquoi j'irais là moi? » (Madeleine, Maison de jeunes)

5.6.2 Nature de l'intervention déjà entreprise par les intervenants

5.6.2.1 L'intervention de groupe

La plupart des intervenants s'entendent pour dire que l'intervention en matière de violence dans les relations amoureuses devrait, préférablement, être une intervention de groupe orientée vers différents objectifs. Tout d'abord, celui de permettre aux jeunes filles victimes de violence amoureuse de partager et de verbaliser leur expérience. Cette démarche se veut également un moyen de briser l'isolement des jeunes filles qui pensent être seules à vivre une telle situation :

(...)...moi je trouve qu'en individuel, tu atteints vite une limite tandis qu'en groupe la limite je trouve que tu l'atteints moins rapidement de par l'interaction... quand elles sont entre paires, c'est très dynamique comme discussion... (...) Moi je trouve que ça va plus vite dans le sens où... premièrement, la fille elle se rend compte qu'elle est pas toute seule à vivre ça et, deuxièmement, c'est plus juste une intervention intervenant-jeune, il y a d'autres jeunes qui disent : « ben regarde, moi j'ai fait ça, moi j'ai... » ce qui fait que l'autre, t'sais... comme souvent, la fille, quand elle va sortir des réunions, elle va être un petit peu plus... la semaine qui vient, elle va moins se laisser faire... je te dis pas qu'après ça elle se laissera plus jamais faire là... parce que c'est quand même un cheminement plus grand. (Sylvie, intervenante jeunesse)

L'intervention de groupe aurait aussi comme objectifs d'informer et de sensibiliser les jeunes afin de les rendre plus à même à détecter les signes de violence amoureuse, et de la prévenir :

...je pense que préventivement, je pense que c'est pour ça qu'on a massivement privilégié les interventions de groupe pour justement informer davantage les jeunes et les sensibiliser et qu'ils reprennent du pouvoir sur leur vie. Mais c'est surtout qu'ils identifient qu'elle est une relation égalitaire de respect versus une relation où est-ce que tu vis un contrôle et où est-ce que tu es dans une situation d'exploitation sexuelle ou d'abus ou de violence carrément... (Élizabeth, CLSC)

On commence même à faire des soirées de discussion où on va essayer d'outiller nos filles pour apprendre à dire non... (Madeleine, Maison de jeunes)

L'éducation quant aux rôles sociaux :

Prévention, sensibilisation, éducation au niveau des rôles sociaux, le trip que je pourrais appeler humanisme, féminisme, mais tu ne fais pas qu'uniquement promouvoir l'accession de pouvoir rationnel chez les femmes sans promouvoir l'accession au pouvoir émotif chez les hommes. (Alex, intervenant jeunesse)

la socialisation des jeunes et la lutte aux stéréotypes sont d'autres objectifs identifiés par les intervenants, que devrait poursuivre l'intervention de groupe :

...la violence dans les relations amoureuses chez les ados, elle doit se prendre par le biais de la socialisation, l'apprentissage du partage des pouvoirs, de tous les types de pouvoir qu'on trouve dans les relations de couple. La guerre aux stéréotypes, des deux bords... c'est pas juste les gros principes, pis dire aux autres, aux jeunes, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut pas faire... il faut l'appliquer. (Alex, intervenant jeunesse)

Bref, les intervenants semblent s'entendre pour dire que l'essentiel est de parler de ce phénomène avec les jeunes et de le dénoncer quotidiennement :

La violence dans les relations amoureuses chez les jeunes, je pense que c'est important de commencer à en parler, je pense que c'est important de commencer à les sensibiliser, je pense que c'est important de commencer à intervenir, tout simplement parce que c'est là... (Alex, intervenant jeunesse)

En fait, les intervenants insistent sur l'importance de dénoncer toute forme de violence qui se manifeste entre garçons et filles, même si ce n'est pas strictement dans le cadre de relations amoureuses :

Je pense que c'est d'en parler. Moi, quand j'en vois, c'est peut-être beaucoup plus au niveau des relations gars-filles, moi quand les gars écœurent les filles, j'essaie ben gros de travailler ça... je vais le dénoncer au quotidien... (Mélanie, travailleuse de rue)

5.6.2.2 L'intervention individuelle

L'intervention individuelle est également une approche utilisée par certains intervenants en matière de violence dans les relations amoureuses des jeunes. Principalement, les objectifs de ce type d'intervention seraient de travailler sur l'estime de soi des personnes violentées :

Moi ce que je fais pis ce qu'on fait là habituellement c'est... eee... parce que l'estime, l'estime de l'abusé est très petit... L'abuseur aussi son estime est pas gros. C'est pour ça d'ailleurs qu'il se sent obligé de frapper... mais en tout cas, son estime est très petit alors c'est vraiment de redonner... eee... que l'adolescente ou l'adolescent... surtout l'adolescente parce que c'est l'adolescente surtout qui est violentée... reprenne estime d'elle-même là... tu sais... retrouve une estime d'elle-même... bon alors ça, c'est beaucoup du positif là que tu lui apportes. J'essaie de regarder aussi dans son enfance là... tu sais... qu'est-ce qui a pu être... eee... vécu o.k... pour travailler ça un peu... eee... mais j'axe ben gros que la fille reprenne confiance en elle là et son estime d'elle-même. (Pauline, CLSC)

Parce qu'il est souvent plat (l'estime de soi) pis tu sais qu'à l'adolescence ton estime de toi là... est chambranlante pis pas à peu près... fait que t'as beau, tu sais... le clium a juste à dire là... pour l'écœurer là... : « t'as la face pleine de boutons... », pis elle est fait la fille là... tu sais... eee... non, tu sais c'est... en tout cas dégueulasse là. Bon... eee... faque là, c'est de travailler ça là... l'estime de soi... (Pauline, CLSC)

Dans le même ordre d'idées, divers intervenants indiquent que les personnes violentées doivent apprendre à se faire respecter :

...le respect nous-autres, c'est coulé dans le béton. S'il y en a deux qui viennent à nous autres, on va les asseoir tout de suite pis ça va être : « on le règle tu le problème? C'est quoi le problème? » (Sophie, Maison de jeunes)

En somme, certains intervenants ne voient pas d'autres issues qu'une intervention ponctuelle et circonstanciée plutôt qu'une intervention de groupe prônée par d'autres :

*On travaille beaucoup ça en individuel. Aussitôt qu'on entend quelque chose... ah! oui, oui... on laisse rien rien rien passer... qu'est-ce que tu veux qu'on fasse à part de faire de l'intervention ponctuelle, au fur et à mesure que ça se présente, pis là, après ça, d'installer des activités de discussion pour être capable d'outiller ces jeunes-là.
(Madeleine, Maison de jeunes)*

Comme nous avons pu le voir, il semble que la violence amoureuse chez les jeunes à Laval est, selon la majorité des intervenants rencontrés, un phénomène de plus en plus présent chez les jeunes; qu'il débute très jeune; qu'il est un sujet tabou; qu'il se manifeste partout, sous formes de violence psychologique, verbale, physique ou sexuelle; et qu'il s'exerce, la plupart du temps, par le garçon sur la fille. De la victime, on dit qu'elle présente l'image de la bonne fille et certaines caractéristiques communes à celles rencontrées chez les victimes de toutes sortes de violence telles une faible estime de soi, une incapacité à dire non et un sentiment d'impuissance. La violence amoureuse chez les jeunes prendrait source, selon les intervenants, dans l'intériorisation, par les jeunes, de la violence familiale et de certains modèles et stéréotypes présents dans la société par les jeunes. En ce qui a trait à l'intervention, les avis sont partagés : certains privilégient une approche de groupe, idéalement de type préventif mais pouvant aussi être de nature « curative », alors que d'autres favoriseraient plutôt une approche individuelle plus ponctuelle et circonscrite. Dans tous les cas, on devrait viser la sensibilisation, l'information, la socialisation ainsi que le développement de l'estime de soi et du respect de soi et de l'autre.

6. LE TRAVAIL EN PARTENARIAT

La volonté de travailler en partenariat se fait de plus en plus présente dans les divers organismes sociaux et judiciaires à l'œuvre au Québec. Il en est de même à Laval. L'analyse qui suit vise à dresser un portrait de la situation du travail en partenariat réalisé par les organismes qui oeuvrent auprès des jeunes, dans la région de Laval. Cette analyse permettra également de dégager les principales difficultés associées au travail en partenariat, telles que les décrivent les intervenants rencontrés, dans l'optique d'en tirer des enseignements permettant d'envisager une meilleure efficacité dans l'intervention.

6.1 État de la situation du travail en partenariat dans la région de Laval

Les intervenants rencontrés s'entendent pour affirmer que le travail en partenariat est non seulement souhaitable mais extrêmement pertinent, intéressant et enrichissant :

C'est nécessaire, y a personne qui est capable de faire quelque chose tout seul. (...) J'ai une très bonne collaboration avec l'extérieur. Sans eux, ça pourrait pas être possible. Sans les organismes communautaires, ça pourrait pas être possible. (Janie, école secondaire, psycho-éducatrice)

Ben oui, en tout! (...) il faut des tables de concertation à mon avis parce qu'on travaille ensemble tu sais. Moi là, j'ai autant besoin de la maison des jeunes, de la police, d'un travailleur de rue, j'ai besoin des groupes d'ados si y a des groupes qui se font, j'ai besoin de tout ce monde-là moi là... pour savoir ce qui se passe, parce que moi, dans mon petit bureau au CLSC là... des fois, j'en perds des bouts là... mais si je suis sur une table... (Pauline, CLSC)

(...) Oui, le partenariat c'est nécessaire... C'est du partage d'informations pis d'expertise, pis du partage de visions... (Alex, intervenant jeunesse)

De plus, les intervenants affirment que le travail en partenariat est essentiel si on veut arriver à travailler efficacement dans un contexte où les effectifs se font de plus en plus rares :

C'est obligatoire de travailler ensemble parce qu'il faut faire plus avec moins pis là, on est rendu à faire moins avec moins... mais là ça marche plus parce que faire moins avec moins, moi je peux pas faire moins que ce que je faisais avant. Donc pour réussir à garder un niveau d'intervention, il faut absolument travailler ensemble... (...) Écoutes, ça donne des ressources... (Jacques, policier-éducateur)

Pour ce faire, il importe de connaître les ressources qui œuvrent dans le réseau :

Oui, c'est très important de travailler en équipe. Écoutes, toutes les ressources qui sont dans le réseau... si tout le monde se connaît, tu vas avoir ben moins de misère. Si je connais toutes les ressources sur mon territoire, je vais avoir beaucoup moins de misère à référer un jeune à la bonne place. Si toi tu sais qu'il y a des travailleurs de rue dans ton quartier, tu vas pouvoir aller les voir pis leur dire : « dans ce parc-là, il se passe telle affaire ». C'est une des clés, le partenariat. Moi, je travaille avec la maison de la famille, je travaille avec les maisons de jeunes, je travaille avec tout ce qui est ressource pour les jeunes. (Benoît, travailleur de rue)

On peut ainsi mieux diriger le jeune en fonction de ses besoins :

Moi, en tant que travailleuse de rue, je suis pas une spécialiste dans tel ou tel domaine, fait que c'est sûr qu'y a des jeunes qui vont avoir besoin d'un suivi plus spécifique à quelque chose. Je vais les référer à ce qui correspond le plus à leurs besoins. C'est sûr. (...) C'est ben important. (Mélanie, travailleuse de rue)

En travaillant ensemble, estiment les intervenants rencontrés, il est possible de partager des idées, des visions et des opinions. En effet, plusieurs affirment que le travail en partenariat permet d'avoir une meilleure vision de ce qui se passe sur le terrain :

Moi tout seul, je peux avoir une maudite bonne idée pis penser d'être ben correct. Mais je pars du principe que la gaspésienne disait : « tout seul vous êtes pas brillants, mais en gang, y peut se faire une maudite bonne idée ». Et moi là, mon rêve en éducation, c'est que les intervenants puissent se parler entre eux-autres. Qu'il y ait des équipes multidisciplinaires dans l'enseignement. (...) On se rend service, on s'échange. Ils ont des visions que moi j'ai pas, j'en ai besoin de leur vision. J'ai pas le monopole de la vérité là. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Le partenariat est aussi l'occasion de s'encourager, de se supporter lorsqu'on se sent débordés, essoufflés :

C'est ça qui fait la force! La richesse aussi parce que là, on va tout ramasser ça dans un même plat pis au service de qui? Des jeunes. Fait que c'est super génial de travailler de même. Sans ça, on viendrait ben trop essoufflés! On passerait pas au travers, on se brûlerait au bout de deux-trois ans. On serait pas capables de toffer plus que deux-trois ans parce que la tâche est bien trop lourde. Il faut se serrer les coudes! On manque d'effectifs et on manque de jus aussi un moment donné là! (Madeleine, Maison de jeunes)

(...) ... c'est bon pour les intervenants d'être accotés par d'autres intervenants pis d'échanger. (Jacques, policier-éducateur)

l'occasion de mettre en commun des compétences et des expertises spécifiques :

(...) on est en partenariat. Les travailleurs de rue ont leur place... eee... les maisons de jeunes ont leur place, tu comprends-tu? C'est... en tout cas, moi je crois beaucoup à ça. Tu sais, y a pas une façon de travailler pis y a pas une façon de régler le problème, y a pas une façon d'aider ces jeunes-là, y a plusieurs façons... ça prend des psychologues, des criminologues, des travailleurs sociaux, ça prend une loi, ça prend... eee, il faut des arrêts d'agir. (...) Oui..., en tous cas moi là, ça me donne espoir tu sais que... parce que ça nous échappe, y a des choses qui nous échappent, pis ça ben... quand on se parle, ben on est au courant de ça. Oui, c'est vrai c'est le fun! (Pauline, CLSC)

Ah! Ben oui, il faut travailler ensemble! On peut pas travailler tout seuls parce que, premièrement, on a pas toutes les compétences et toute la formation nécessaire pour dealer avec toutes les problématiques. C'est bien évident! On reste des êtres humains et nous, on travaille beaucoup beaucoup beaucoup en partenariat avec... bon, les huit maisons de jeunes ensemble, on travaille ensemble, mais tous les organismes jeunesse de Laval, on a des tables où on s'assoit ensemble, on travaille beaucoup beaucoup avec nos CLSC, on travaille avec les autres organismes communautaires jeunes, style Bureau de consultation jeunesse qui est, qui travaille beaucoup beaucoup au niveau de la défense des droits des jeunes (...) fait qu'on travaille beaucoup ensemble, chacun son créneau, on travaille avec Mesures alternatives jeunesse... (...) on travaille avec

la police communautaire... (...) on travaille en concertation, on travaille aussi avec le groupe « Connais-tu ma gang? ». (...) On travaille avec les Centres jeunesse, beaucoup. (Madeleine, Maison de jeunes)

et d'éviter de dédoubler les actions et de se piler sur les pieds :

(...) On essaie pas de se dédoubler parce que la tâche est extrêmement lourde, les effectifs sont très peu nombreux et les sous, on en parle pas, oubliés ça dans le communautaire il n'y a pas d'argent... (...) Alors là, on va travailler en concertation, en partenariat et on va laisser à certains organismes le travail sur certains créneau parce qu'eux-autres, c'est leur spécialité. Fait que c'est sûr qu'on va aller s'alimenter auprès de ces organismes-là qui vont nous nourrir très généreusement. Parce qu'on s'entraide entre nous. (...) Et comme les ressources sont très, très réduites, ben on est capables de s'entraider pis c'est clair dans notre tête pour tout le monde. (Madeleine, Maison de jeunes)

En outre, les intervenants estiment que le fait de travailler en partenariat permet d'avoir plus de force, de pouvoir et de visibilité:

(...) On veut travailler ensemble pour se donner une force de frappe quand on veut faire des représentations, quand on veut dénoncer que dans telle situation, il y a un problème, qu'il faudrait développer davantage. (Élizabeth, CLSC)

Ben c'est sûr que, plus... plus tu travailles dans la même ligne, plus t'es fort, pis si... si t'as la force du nombre, la force de... qui fait que les choses peuvent bouger plus rapidement. (Sylvie, intervenante jeunesse)

et ce, malgré les embûches rencontrées :

(...) Mais c'est sûr que des fois, ça peut être long avant d'en arriver là parce que quand on part, on a pas nécessairement toutes les mêmes idées pis c'est tout à fait correct, c'est comme ça qu'on évolue, t'sais, il faut partir de là pour essayer de travailler à... t'sais, d'avoir une force... (Sylvie, intervenante jeunesse)

Enfin, certains estiment que le partenariat devrait émaner de la communauté :

Ça devrait vraiment venir de la communauté, une vraie action ça vient de la communauté. (Francis, travailleur de rue)

et impliquer prioritairement les jeunes et les parents :

Je trouve que c'est important mais je trouve que... (...) qu'il faut pas qu'il y ait trop d'adultes. Il devrait y avoir plus de jeunes, plus de monde impliqué. (...) Ça, c'est donner le pouvoir aux jeunes de faire des actions concrètes. Donc moi, je trouve que les partenaires c'est important, mais pas trop de monde, numéro 1, et vraiment, le partenariat c'est vraiment avec les jeunes aussi. Avec les jeunes et avec les parents aussi. Parce qu'il y a trop de monde qui sont payés pour être là. (Francis, travailleur de rue)

Bref, il semble que le travail en partenariat à Laval soit bien amorcé :

Comme on dit, c'est un bon départ, c'est bien parti. Il y a des tables pis on permet aux ressources de siéger alentour d'une table... (...) Ben moi ce que je dis, c'est qu'il y a des choses qui sont amorcées, il y a des liens qui commencent à se faire entre les ressources pour permettre d'en arriver à spontanément se consulter entre nous-autres. (...) Il y a une amorce qui est partie pis c'est bien, mais il faut que ça évolue, il faut que ce soit plus évident. (Marc, policier-éducateur)

Dans mon secteur, le CLSC, les maisons de jeunes, le centre jeunesse se réunissent beaucoup pour discuter comment ça se passe, qu'est-ce qu'on peut faire. (Mélanie, travailleuse de rue)

Oui, on fait du terrain de plus en plus c'est comme ça. Il faut avoir des collaborateurs, c'est en processus. Au bureau, des gens participent à des tables de concertation. (Lucie, Centres jeunesse)

De fait, les intervenants considèrent que le travail en partenariat est souhaitable dans la mesure où cette concertation débouche sur l'action, une véritable action mise en œuvre, pas seulement des idées, des projets :

C'est sûr qu'on doit travailler en concertation! Pis c'est sûr en autant qu'il y a des actions qui soient prises parce qu'il y a beaucoup de bla-bla-bla-bla... sauf qu'en même, tant qu'il y a pas d'action concrète amenée de l'avant de ce qui est décidé ou orienté, ça avance pas. (Maria, Centres jeunesse)

(...) Ça doit développer sur quelque chose de positif... il y a plein de tables, un amalgame mais après, qu'est-ce qui arrive? J'y crois, dans la mesure où ça doit développer sur quelque chose de concret, d'actif. (Lucie, Centres jeunesse)

ce que certains réalisent déjà :

On travaille beaucoup avec les organismes communautaires et les parents. Autant que possible, on fait pas juste de l'individuel, on fait de l'intervention de groupe, comme on fait de l'intervention familiale, comme on peut faire de l'intervention individuelle mais en co-intervention des fois avec les centres jeunesse, la DPJ pis les organismes communautaires. C'est pas en vase clos là, ce que je peux te dire, et on est aussi appelés à travailler en étroite collaboration avec les tables de concertation. (Élizabeth, CLSC)

6.2 Les difficultés associées au travail en partenariat

Malgré le fait que la majorité des intervenants conçoivent le travail en partenariat comme étant souhaitable, certains constatent que diverses difficultés y sont associées, le rendant ainsi moins attrayant. Divers facteurs viendraient ainsi assombrir la mission et le bien fondé du partenariat. En effet, les intervenants observent que le

travail en partenariat ne permet pas nécessairement le développement d'actions concrètes, s'étant davantage développé comme un concept où la discussion est à l'ordre du jour :

Je pense que oui, on peut, mais ça prend la mobilisation et la force de tout le monde pis c'est pas toujours facile... (...) Moi, le groupe « Connais-tu ma gang? », le constat que j'ai entendu des autres intervenants c'est que, après un an, deux ans, ils étaient encore au stade de se parler! Qu'il y avait pas d'action concrète... (Maria, Centres jeunesse)

Ça m'intéresse pas, ça parle, ça boit du café, ça mange des légumes pis moi, je me souviens, je suis allé une fois ou deux, pis la police... j'étais dans mon coin pis « qu'est-ce que la police fait là? » C'est ce que j'ai senti. (...) C'est que les tables de concertation là, c'est un paquet de monde, un paquet d'intervenants qui ont tous un point en commun mais qui viennent de différents milieux, qui se disent un paquet d'affaires, qui prennent un café pis un muffin quand il y en a là... le vrai travail sur le terrain? (...) Le terrain est pas là. C'est ça. C'est comme entre la table pis le terrain, il manque quelque chose là. (Marc, policier-éducateur)

Over réunionites! La lutte au taxage, on a questionné longtemps pourquoi on va là, je trouve que la concertation, c'est très différent du milieu communautaire que du réseau, je veux dire les écoles, le CLSC, les centres jeunesse, comment ça fonctionne dans ces places-là, c'est tu vas aller faire de la représentation pour la table Lutte au taxage, t'as trois heures à donner... par mois... (...) Fait que c'est pas le même beat. En tout cas, ça avance pas nécessairement pis la table de lutte au taxage, nous on a considéré longtemps que c'était extrêmement stagnant. (Sophie, Maison de jeunes)

(...) Moi, je demande juste une chose, les concepts là, vous allez me les asseoir pis on va pouvoir passer à l'action. On a pensé longtemps, ça fait longtemps qu'on pense pis on réfléchit pis on trouve des solutions pour tous les problèmes. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

Les quelques actions concrètes mises de l'avant sont longues à venir, risquant ainsi d'être moins adaptées à la situation, une fois mises en oeuvre :

(...) il reste qu'il y a eu beaucoup d'énergie qui a été déployée sans action concrète. Fait que les plans d'action sont toujours... longs à venir pis quand ils arrivent, souvent, ils ne sont peut-être plus adaptés... ça peut arriver, il y a sûrement du bon là, c'est pas du négatif dans tout. Mais des fois, c'est même plus « up to date ». C'est trop long pis ça fait que, juste te dire en tout cas, personnellement, des fois, ça amène beaucoup de démobilitation des intervenants parce que tu mets des énergies en quelque part, tu crois, tu veux pis ça avance pas. (Maria, Centres jeunesse)

Il semble également que le manque de réelle motivation de la part de certains membres participant aux différentes tables de concertation, nommés d'office pour y « siéger », soit associé aux difficultés de travailler en partenariat :

(...) je trouve que c'est une game. La game du partenariat... il y a des maudites bonnes pistes là-dedans, tu vois, je rencontre du monde... sauf qu'il y en a d'autres c'est, bon, je me sens obligé de faire du partenariat, le réseau est là-dedans à plein, il a juste ça, tu veux une job ben t'écris dans ton CV partenariat. Je trouve que, dans le réseau, c'est une game. (Sophie, Maison de jeunes)

Dans le même ordre d'idées, les intervenants indiquent qu'il arrive fréquemment que le partenariat réponde à une «commande» exigée par l'état. Dans ce cas, les intervenants qui siègent sur les différentes tables de concertation ne s'y retrouvent pas nécessairement par conviction mais bien par obligation :

On a eu une « commande » de partenariat, on a comme été obligé, au départ, en tant qu'organisme de faire du partenariat. On reçoit un appel de la Régie pis on nous dit bon, on va débloquent de l'argent, vous devez faire un projet en concertation. Bon, on se ramasse assis à une table, tous du monde qu'on s'était pas trop parlé... pis on est pas pantoute pareil, on fonctionne pas de la même façon, on a pas pantoute le même style, c'est vraiment genre Provigo pis IGA. (Sophie, Maison de jeunes)

D'autres constatent que le travail en partenariat, tel qu'il est actuellement pratiqué, ne permet pas un véritable échange des compétences entre professionnels, chacun préférant protéger son expertise spécifique, sa chasse gardée, tout en s'informant des actions des autres :

Il faut partager cette expertise-là, mais c'est ça qu'on fait pas. On garde trop les choses pour nous-autres, on garde trop ça... (...) Quand on a plus besoin de quelqu'un, ça veut dire qu'on a fait notre job. Quand on reste toujours là, ça veut dire qu'on a pas partagé nos connaissances, nos pouvoirs... on s'est créé un emploi, on reste là, on repousse ça, on garde toujours l'autorité... (Francis, travailleur de rue)

Le partenariat, je l'espère de tout cœur, mais c'est pas encore arrivé. Non, parce qu'il y a encore trop de fonctionnaires qui pensent que quand tu travailles en partenariat, ta job devient fragile et c'est l'inverse, c'est que toi t'es spécialiste en criminologie, moi j'ai mes fonctions. J'ai besoin de tes connaissances pis t'as besoin des miennes. Et quand on est ensemble, là on fait un train qui se tient. (...) Y aurait intérêt le monde à se mettre ensemble au moins pour financer les organisations parce que le temps que tu mets le monde ensemble, ça dégage des sommes d'argent. À la place de travailler sur trois projets sur la violence, s'il y en avait un pis un intelligent, ensemble, on pourrait investir là. Ça crée de l'emploi pour du monde. Alors, c'est ça qu'on comprend pas. On a une vision très limitée sur notre façon de faire. (Robert, école secondaire, agent de pastorale)

(...) Moi je pense, à part ça, que les intervenants dans ce milieu-là, ils ont comme leur petit château-fort... c'est pour protéger leur job aussi qu'ils vont pas s'ouvrir pis aller chercher... (...) c'est pour sauvegarder leur petit château-fort, pour justifier leur emploi ou leur spécialité. Ils vont garder ça pour eux-autres. (Marc, policier-éducateur)

Le partage du financement qui se fait rare semble être au cœur des raisons faisant en sorte que les compétences ne sont pas partagées entre les intervenants :

Ce que moi je trouve plate, c'est que tout le monde court après les subventions... qui va avoir la subvention. Fait que des fois, ça met des barrières entre les organismes. Au niveau : « je suis meilleur que toi, c'est moi qui devrais avoir l'argent »; lui, il a volé l'argent du projet qu'on voulait pogner ». C'est tout le temps une question d'argent... (Benoît, travailleur de rue)

Les intervenants mentionnent finalement le manque de suivi, de liens et de zones de relais entre les divers intervenants sensés agir de concert:

Ce que je trouve malheureux... c'est qu'en bout de ligne, il y a pas de suivi entre les intervenants. (...) C'est que d'un intervenant à l'autre, qu'on soit au niveau des structures institutionnalisées là, gouvernementales, ou qu'on vienne du milieu communautaire, on est comme perdu dans la communication. (Marc, policier-éducateur)

Le partenariat, oui c'est nécessaire, mais ce qu'on a pas développé c'est cette capacité de se toucher pour m'assurer que le verre est rendu dans ta main et que tu le tiens bien et que là, je peux le lâcher. Donc, ce sont les zones de relais qu'il faut développer. Pas les mandats, y sont assez développés. (...) On protège les missions tellement qu'on peut pas passer à bouger les pratiques. (...) Les problèmes du partenariat, c'est quand y a des transferts de personnes d'un mandat à l'autre, on se touche pas. (Alex, intervenant jeunesse)

Enfin, selon le point de vue de quelques intervenants, les lois rendraient difficile le partage efficace d'informations et donc, le véritable travail en concertation :

(...) Y a plein de choses à démolir parce que si on veut travailler ensemble, il y a tout ce qui est nominatif, on peut pas s'en parler, la loi nous empêche de nommer les noms. (Jacques, policier-éducateur)

L'ensemble des difficultés soulevées ferait en sorte que certains développent une vision pessimiste du partenariat et de ses possibilités:

Fait qu'un moment donné c'est comme : « aie, je suis tanné de perdre mon temps! » Oui, tu veux, oui tu veux, pis en même temps, des fois, tu te dis, tu veux plus que les autres ou tu sens pas le même engagement, t'es confronté à différentes... les mots m'échappent mais... les instances qui font qu'un moment donné, c'est démobilisant ben raide! Pis t'as le goût de tout abandonner, c'est le côté plate. (Maria, Centres jeunesse)

En somme, il semble que le travail en partenariat soit souhaitable mais que de nombreuses difficultés y soient associées. Ainsi, en vue d'un travail en partenariat viable et efficient, l'effort de concertation doit rencontrer certaines conditions

nécessaires à sa réussite. En effet, à la lumière des informations recueillies, il ressort que pour être efficace, le travail en partenariat doit être basé sur le partage sans barrière d'opinions, de compétences et d'expertises, en vue d'une actualisation des actions et interventions envisagées. De plus, le travail en partenariat doit être assis sur une réelle motivation des intervenants qui y prennent part. Enfin, le travail en partenariat doit compter sur l'appui de ressources, notamment financières, afin d'espérer répondre, de la meilleure façon, aux besoins, ici des jeunes.

CONCLUSION

L'observation par différents acteurs impliqués auprès des jeunes laisse entendre que la violence vécue entre eux augmenterait. C'est dans ce contexte, et directement dans la lignée de la recherche d'une action concertée pour contrer cette violence apparemment en augmentation, qu'un comité aviseur a mandaté notre équipe de recherche afin de lever le voile sur le phénomène de la violence vécue entre jeunes sur le territoire de ville de Laval.

Globalement, cette recherche s'articulait autour de deux axes, le premier s'intéressant à la perception qu'ont les jeunes de la violence vécue entre eux et le second prenant en compte le point de vue des intervenants sur la même question. Ce deuxième axe a fait l'objet du présent mémoire, lequel se composait de sept chapitres distincts : une recension d'écrits scientifiques s'intéressant à divers aspects de la prolifération des manifestations de violence entre jeunes; la présentation de la méthodologie utilisée pour réaliser cette recherche, et l'analyse proprement dite organisée pour tenir compte des thèmes suivants : la violence à l'école, la violence raciste, le taxage et les gangs de rue et la violence amoureuse. En regard de chacune de ces formes de violence, nous avons dressé un portrait de la situation, nous questionnant sur la présence effective de l'une ou l'autre de ces formes de violence en territoire lavallois, sur les endroits où elle se produit, la façon dont elle se manifeste, ses origines, le portrait des victimes et des agresseurs et, enfin, les pistes de solution préconisées par les intervenants pour y pallier.

À la lumière de l'analyse réalisée, certaines considérations générales paraissent s'appliquer à tous les types de violence étudiés. Une première constatation se rapporte à la perception des intervenants rencontrés de la violence entre jeunes sur leur territoire d'intervention. Si certains considèrent que la violence entre jeunes est absente à Laval, d'autres estiment, au contraire, qu'elle est bel et bien présente, mais elle serait difficile à circonscrire concrètement. On évoque la difficulté à définir spécifiquement certaines formes de violence entre jeunes pour expliquer ces différences de perception.

La banalisation de la violence par les jeunes expliquerait également cette difficulté à cerner l'ampleur réelle de la violence entre jeunes à Laval.

En outre, quel que soit le type de violence analysé, on constate qu'il s'agit, le plus souvent, de violences psychologique et verbale qui se manifesteraient par des paroles blessantes, de l'intimidation, du rejet ou du dénigrement. D'une façon générale, les différentes manifestations de violence entre jeunes dégénéraient rarement en affrontements physiques. Or, comme la violence psychologique ou verbale est moins tangible, qu'elle ne laisse pas de marque, elle est d'autant plus difficile à percevoir.

Enfin, si tous les endroits où se rassemblent les jeunes seraient susceptibles d'être le théâtre de comportements violents entre jeunes, le plus souvent, ils favoriseraient, pour leur passage à l'acte, des endroits clos, à l'abri des regards, faisant en sorte, encore une fois, que la violence manifestée et subie ne soit pas connue.

Concernant la possibilité que les jeunes dénoncent la violence qu'ils subissent aux mains de leurs pairs, il est clair que la loi de l'Omerta prévaut. En effet, les jeunes gardent le silence et ne dénoncent pas les comportements violents dont ils sont témoins ou victimes. La peur des représailles expliquerait, en premier lieu, la loi de l'Omerta en ce qui a trait à la violence vécue entre jeunes. Mais aussi, les jeunes seraient d'avis qu'on ne peut rien faire pour les aider. Cette perception s'appuierait souvent sur des expériences passées où les jeunes victimes, cherchant de l'aide, n'ont trouvé qu'incompréhension voire blâme.

Quant aux explications de l'apparition de la violence entre jeunes à Laval, on reconnaît que la télévision et les médias auraient un rôle à jouer dans la banalisation et l'adoption, par les jeunes, de comportements violents.

Des considérations plus individuelles telles le besoin d'être accepté, respecté et aimé pourraient également expliquer l'émergence des comportements violents entre jeunes. Les jeunes manifesteraient des comportements violents en réponse à un désir de se

sentir aimé, accepté et respecté par leurs pairs. Leurs comportements violents seraient une façon de s'exprimer vis-à-vis de leurs pairs et leur entourage. Les jeunes, se sentant mis à l'écart, marginalisés et peu considérés par les adultes, tenteraient, de la mauvaise façon, d'exprimer leur détresse et de dire : « regardez-moi, j'existe! ».

Par ailleurs, on constate que les jeunes ne seraient pas conscients de la gravité des gestes posés et des conséquences de ces gestes à la fois pour eux-mêmes et pour les autres.

En ce qui a trait à l'intervention, il semble que certaines pistes d'intervention aient déjà été développées à Laval mais celles-ci ne rencontreraient pas les objectifs souhaités. Les intervenants rencontrés s'entendent pour dire qu'il faut revoir les mécanismes actuellement à la disposition des intervenants afin de les rendre plus efficaces et adaptés à la situation des jeunes lavallois.

La clef de l'intervention auprès des jeunes victimes ou auteurs de comportements violents consisterait à agir non seulement auprès mais avec les jeunes eux-mêmes. On miserait sur une intervention faisant appel aux jeunes en les impliquant dans le développement d'outils d'intervention adaptés à ce qu'ils vivent. Les intervenants privilégient une approche collective, idéalement de type préventif mais pouvant aussi être de nature « curative », favorisant la prévention par la sensibilisation, l'information, la socialisation et l'éducation des jeunes en rapport avec les différents types de violence examinés. De concert avec l'intervention de groupe, les intervenants préconisent également une approche plus individuelle et personnalisée visant le développement de l'estime de soi et du respect de soi et de l'autre.

La prévention par la sensibilisation auprès des parents est une autre piste d'intervention proposée par les intervenants pour lutter contre la violence à Laval, puisque ceux-ci semblent éprouver certaines difficultés à comprendre et à saisir la portée de la violence que vivent leurs enfants. De fait, en éduquant les parents et en les outillant, ils se verraient davantage en mesure d'intervenir adéquatement avec leurs jeunes.

Il importe également de briser la loi du silence en encourageant les jeunes victimes à dénoncer leurs agresseurs. Pour ce faire, protection et support devraient être assurés aux victimes qui décident de porter plainte puisque les jeunes, souvent menacés par leurs agresseurs, disent avoir peur des représailles. Or, le système judiciaire actuel ne paraît pas adapté à la situation que vivent les jeunes. De l'avis des intervenants rencontrés, un système plus près d'eux devrait être développé afin de rejoindre plus rapidement et efficacement les jeunes victimes de violence par leurs pairs. Plus spécifiquement, les intervenants préconisent, à cet égard, la mise sur pied de groupes de pairs favorisant la médiation en cas de conflit.

L'ensemble des intervenants s'entend pour affirmer que le travail en partenariat est une pratique non seulement souhaitable mais essentielle afin d'espérer répondre, de la meilleure façon, aux besoins des jeunes, en matière de violence. Pour un travail en partenariat viable et efficient, indiquent les intervenants consultés, de pouvoir compter sur un véritable partage d'expertises, d'opinions et de compétences, et une motivation intrinsèque se traduisant par un véritable volontariat de la part des intervenants qui siègent sur les différentes tables de concertation, ceci dans l'objectif d'une meilleure actualisation des démarches. Cet investissement produirait également un sentiment d'appartenance et un désir collectif d'analyser la situation de la violence entre jeunes à Laval, en vue d'une meilleure utilisation des ressources déjà existantes et du développement d'autres outils d'intervention plus efficaces et parce que mieux adaptés à la situation vécue par les jeunes lavallois. Cette volonté ne serait pas viable sans l'appui de ressources, notamment financières. Il appartient donc aux organismes gouvernementaux de faire en sorte que le travail en partenariat ne demeure pas uniquement un vœu pieux mais bien une stratégie d'intervention active et dynamique. Le support au travail en partenariat devrait faire partie des priorités envisagées par les gouvernements.

Par ailleurs, certaines considérations seraient particulières à chaque type de violence.

La violence en milieu scolaire paraît s'être déplacée en dehors des limites de l'école, dans des endroits non surveillés, après les heures de cours, devenant ainsi plus insidieuse et difficile à détecter. On estime que la structure même de certaines institutions d'enseignement - qu'il s'agisse d'un manque de ressources professionnelles, d'une sous-utilisation de celles-ci ou d'une structure déficiente compte tenu du volume de la population étudiante - serait responsable de l'émergence de comportements violents de la part des jeunes en milieu scolaire. La philosophie même de l'école serait également un facteur à considérer dans l'explication de la violence rencontrée en milieu scolaire. Les notions de respect, de cadre et de limites, la socialisation et le développement de la personnalité ne feraient plus partie du programme proposé par les intervenants en milieu scolaire, professeurs compris. La vocation première des écoles ne serait plus basée sur l'éducation mais strictement sur la performance. Le manque de formation des enseignants en matière d'intervention auprès des jeunes est aussi cité au nombre des facteurs à l'origine de manifestations violentes entre jeunes à l'école. Les enseignants ne sauraient tout simplement pas y faire face.

Quant à elle, la violence raciste serait, pour les uns, davantage liée à une méconnaissance des autres cultures, à l'intolérance, à la peur des différences face à l'arrivée de communautés étrangères. Pour les autres, la violence raciste serait liée à un désir de défendre sa culture. Des préjugés, provenant essentiellement des adultes, seraient largement adoptés et perpétués par les jeunes. Le cœur de l'intervention devrait donc résider dans la connaissance des valeurs, des pratiques et des coutumes des différentes communautés ethniques ainsi que dans le développement de modes d'intervention permettant de rejoindre ces communautés culturelles. Cette intervention passerait, à coup sûr, par les jeunes qui semblent être les plus à même de trouver des moyens pour contrer le racisme dont non seulement eux mais aussi leur entourage font état.

Les phénomènes du taxage et des gangs de jeunes seraient, de leurs côtés, des manifestations de violence étroitement liées. Les jeunes se regrouperaient en gangs et taxeraient pour trois raisons : pour établir leur pouvoir sur les autres par l'inquiétude et la peur qu'ils suscitent; pour se défendre et se protéger; ou pour combler leur

besoin d'appartenance à un groupe. Les membres de gangs de jeunes ou les taxeurs s'attaqueraient rarement à plus d'un jeune à la fois, sauf lorsqu'il est question de règlements de compte entre jeunes de différents gangs.

Autre constat, les filles seraient de plus en plus présentes et actives au sein des gangs de jeunes, agissant parfois à titre de « blonde » ou à titre de membres réguliers. Dans le premier cas, elles seraient souvent victimes d'abus et tenues à respecter « la loi du silence ». Dans le deuxième cas, elles s'adonneraient principalement au trafic de stupéfiants et au recrutement d'autres membres, en particulier des filles, « invitées » à se joindre au gang. Enfin, les jeunes filles qui se trouveraient liées à un gang seraient extrêmement vulnérables, naïves et en très grande situation de précarité.

La violence amoureuse est, de l'avis des intervenants rencontrés, de plus en plus présente chez les jeunes et se manifesterait très jeune, en particulier s'agissant des jeunes victimes. Mais la violence amoureuse chez les jeunes serait un sujet tabou. Ce type de violence entre jeunes s'inscrirait dans un processus de socialisation et prendrait source dans l'intériorisation, par les jeunes, de la violence familiale dont ils ont été témoins ou victimes, et de certains modèles et stéréotypes présents dans la société. L'image de l'homme fort et insensible et de la femme généreuse et compréhensible seraient des images valorisées par les jeunes. La beauté et la minceur paraissent également au centre des préoccupations des jeunes, image largement inspirée des légendaires Ken et Barbie.

À la lumière de ces constatations, les intervenants rencontrés proposent certaines actions qui devraient être mises de l'avant afin de contrer les manifestations de violence entre jeunes à Laval. Pour ceux qui reconnaissent le problème, ces solutions seront autant de nature préventive que curative, tandis que ceux qui ne voient pas de problème de violence entre jeunes à Laval, verront ces solutions comme étant davantage préventives. Il en ressort une stratégie globale d'intervention que nous envisageons, laquelle se dessine de la manière suivante.

1) Prévention, sensibilisation, éducation auprès des jeunes et des différents acteurs concernés (parents, entourages, professeurs, etc.)

La lutte contre la violence entre jeunes ne peut qu'être une bataille de longue haleine. De fait, une intervention non seulement préventive mais pro-active s'impose. Nous estimons que l'intervention ne doit pas uniquement être dirigée vers les jeunes, mais également vers les différents acteurs concernés par la situation. En particulier, les membres de l'entourage du jeune devraient être impliqués dans le processus d'intervention afin d'espérer répondre, de la meilleure façon, à ses besoins. Pour ce faire, des ateliers d'information et de sensibilisation pourraient être mis sur pied afin d'expliquer aux parents, à tout le moins, le processus d'intervention. De telles séances d'information et de sensibilisation pourraient également être offertes aux enseignants. Un volet de formation pourrait y être intégré afin de les outiller pour qu'ils puissent intervenir plus efficacement auprès des jeunes.

2) Travailler pour et avec les jeunes

Nous sommes convaincue que les jeunes devraient avoir une plus grande place dans le développement et la mise sur pied des différentes pistes d'intervention. Selon les intervenants rencontrés, les jeunes sont les mieux placés pour éclairer les intervenants quant à la situation qui prévaut actuellement en matière de violence, c'est pourquoi nous encourageons une participation active des jeunes aux décisions et à l'élaboration d'actions concrètes. Ainsi, les actions entreprises s'avéreront mieux adaptées à ce qu'ils vivent. Nous estimons également qu'ils devraient prendre place au sein des différentes tables de concertation jeunesse ou autres instances décisionnelles. Leurs opinions, leurs idées, leurs perceptions et leurs suggestions ne feraient qu'enrichir les discussions dans l'optique d'une réponse adaptée à leurs besoins spécifiques.

3) Travail en partenariat à préciser et à développer

Essentiellement, nous affirmons que le travail en partenariat est une avenue non seulement louable mais essentielle qui, somme toute, semble être relativement bien implantée à Laval. Nous reconnaissons également que cette avenue nécessite des efforts : des ressources humaines et financières en quantité suffisante ainsi qu'un véritable volontariat de la part des membres qui l'empruntent. Par ailleurs, nous croyons qu'une restructuration s'impose afin de rendre ce travail en partenariat plus efficace et adapté aux besoins des jeunes. De fait, une révision de la structure générale du travail en partenariat, de ses objectifs, de la nature et de la qualité de la motivation de ses membres, de son fonctionnement et des ressources financières qui y sont allouées, s'avère capitale. Pour ce faire, nous estimons que les gouvernements devraient faire du travail en partenariat, une priorité. Pour inspirer l'action des gouvernements, nous sommes aussi d'avis qu'un comité ayant pour mandat l'analyse de la structure du travail en partenariat tel qu'il est pratiqué présentement, et la proposition de solution pour l'améliorer, devrait être formé.

4) Intégrer les jeunes provenant de communautés culturelles différentes (violence raciste)

Puisque les jeunes appartenant à des communautés culturelles différentes ont tendance à se rassembler en groupes, à ainsi s'isoler et à s'exclure des activités (culturelles, sportives, sociales) organisées par et pour les adolescents, un effort supplémentaire devrait être fait afin de rendre ces activités plus accessibles à l'ensemble des communautés culturelles et de faciliter leur intégration à la société québécoise. Ainsi, les Maisons de jeunes et les divers organismes oeuvrant auprès des jeunes (associations culturelles, sociales et sportives) devraient développer des moyens pour tenter de rejoindre ces jeunes. D'un autre côté, ces organismes devraient favoriser la connaissance et la reconnaissance de la richesse de ces cultures par les autres jeunes, minimisant, par le fait même, l'incompréhension, les préjugés et la peur que peut engendrer la méconnaissance de cultures différentes de la nôtre. Bref, nous estimons que la clef de l'intervention réside dans le fait de donner une place aux jeunes provenant de communautés culturelles étrangères.

5) Encourager les jeunes victimes d'actes violents à briser la loi du silence en dénonçant leurs agresseurs

Il nous apparaît évident que, dans une optique de dénonciation, les jeunes doivent pouvoir avoir recours à des mécanismes leur facilitant le choix de briser la loi du silence en dénonçant leurs agresseurs. Nous préconisons donc la formation de comités et de groupes d'entraide et d'écoute, et de médiation en cas de conflits ou de victimisation. Cette action ne saurait être complète sans un système de protection des victimes qui ont choisi de porter plainte contre leurs agresseurs. De fait, une action en concertation étroite avec les autorités policières est essentielle afin d'assurer une protection aux victimes pendant et après la dénonciation. Un suivi psychosocial rigoureux devra être assuré aux victimes. Ce travail devrait se réaliser de concert avec divers intervenants présents à la fois dans les milieux scolaires, sociaux, policiers et médicaux. Les parents devraient également être impliqués dans ce processus d'intervention. Par ailleurs, nous estimons que ces divers intervenants pourraient avoir besoin d'une formation leur permettant de travailler efficacement en partenariat et auprès des jeunes.

6) Encourager les jeunes à développer des relations de confiance saines et positives avec un ou des membres de leur entourage

Déoulant de cette dernière recommandation, nous sommes d'avis que les jeunes devraient pouvoir développer des relations de confiance saines et positives avec des personnes adultes significatives pour eux (parents, frères ou sœurs, professeurs, intervenants, etc.). Pour rejoindre ces personnes significatives, nous privilégierions l'implication et la participation de tous les acteurs concernés par la situation des jeunes, lors d'événements culturels, sociaux ou sportifs organisés par les différents organismes qui œuvrent auprès des jeunes (Maison de jeunes, etc.). Des rencontres thématiques pourraient aussi être envisagées impliquant à la fois la présence de jeunes et d'adultes significatifs. De fait, nous croyons que ces interactions favoriseraient le développement de la personnalité des jeunes tout en leur offrant la possibilité de se confier, en cas de besoin.

7) Favoriser chez les jeunes le développement de moyens autres que la violence pour s'exprimer

À la lumière de l'analyse précédente, il nous semble évident que les jeunes qui manifestent des comportements violents sont souvent dépourvus de mécanismes autres que la violence pour s'exprimer et pour résoudre leurs conflits. Pour eux, la violence est le seul moyen qu'ils connaissent pour exprimer leur tension, leur « trop plein », leur sentiment de ne pas appartenir ni au monde de l'enfance ni à celui des adultes ou leur peur. À cet égard, nous suggérons le développement d'opportunités pour que s'expriment les jeunes. Ces opportunités pourraient également combler un sentiment d'appartenance et favoriser le développement de l'estime de soi des jeunes. Les jeunes pourraient également se reconnaître dans ces activités et y voir une utilité. La voie des arts, du dessin, du sport, de la danse, du chant et de la musique sont autant de pistes envisagées pour favoriser le développement de ces opportunités. C'est donc par le biais des Maisons de jeunes, des mouvements jeunesse, des groupes sociaux... que nous estimons que ces pistes d'intervention devraient être projetées et mises en œuvre. Par ailleurs, nous insistons pour dire que les jeunes doivent être partie prenante de l'orientation des objectifs et du choix des activités organisées.

Nous sommes d'avis que la mise en œuvre de ces pistes d'intervention, développées conjointement ou en singularité constituera un gage de la prévention et de l'action contre la violence entre jeunes. Il n'en tient qu'à nous que le nouveau millénaire appartienne aux jeunes.

BIBLIOGRAPHIE

- Association canadienne des chefs de police** (1993). Rapport du comité sur le crime organisé. Ottawa: SCRC.
- Association québécoise plaidoyer-victimes** (1992). Guide d'intervention auprès des victimes d'actes criminels. Montréal: Association plaidoyer-victimes.
- Bala, N. et coll.** (1994). La violence chez les jeunes : Guide pour la police. Ottawa : Institut canadien de recherche sur le droit et la famille, Solliciteur général du Canada.
- Baril, M.** (1984). L'envers du crime. Montréal : Université de Montréal; Centre international de criminologie comparée (CICC), Les cahiers de recherche criminologiques, cahier no.2.
- Blais, M.-F., Cousineau, M.-M.** (1999). «Violence vécue entre jeunes à Laval». Montréal: Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS) et Centre international de criminologie comparée (CICC). Rapport soumis au comité Violence vécue entre jeunes à Laval.
- Blondin, P.** (1995). « Les gangs de rue » ; La violence chez les jeunes. Montréal : Éditions Sciences et Culture Inc.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J. E., Passeron, J. E.** (1973). Le métier de sociologue. Paris: Mouton.
- British Columbia Teachers' Federation.** (1994). British Columbia, Canada.
- Bureau de consultation jeunesse.** (1991). Qui a dit que les jeunes étaient...?! Montréal : Les publications du BJC inc.
- Comité de coordination "Jeunesse-violence et gang".** (1996). Jeunesse-Violence et Gang : taxage. Montréal : Comité de coordination "jeunesse-violence et gang".
- Comité de coordination "Jeunesse-violence et gang".** (1997). Bilan Opération "Taxage". Montréal : Comité de coordination "jeunesse-violence et gang".
- Comité d'intervention contre la violence raciste.** (1992). Violence et racisme au Québec/rapport du Comité d'intervention contre la violence raciste; (recherche et rédaction, François Fournier). Montréal : Le Comité.
- Conseil supérieur de l'éducation.** (1984). L'école primaire face à la violence. Québec : Conseil supérieur de l'éducation.

- Copple, P.** (1993). « Les bandes, une partie intégrante de notre société ». Gazette de la GRC, 56(5): 15-17.
- Cromwell, P., Taylor, D., Palacios, W.** (1992). "Youth Gang: A 1990's Perspective". Juvenile and Family Court Journal, 43(3): 25-32.
- Cusson, M.** (1990). "La violence à l'école: le problème et les solutions". Apprentissage et Socialisation, 13(3): 213-221.
- DeKeseredy, W. S., Kelly K.** (1993). "The Incidence and Prevalence of Woman Abuse in Canadian University and College Dating relationships". Canadian Journal of Sociology, 18(2): 137-160.
- Deslauriers, J. P., Kérisit, M.** (1997). "Le devis de recherche qualitative" In Poupart, J., Deslauriers, J. P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (Eds.): La recherche qualitative: enjeux épistémologique et méthodologique, Boucherville : Gaëtan Morin: 85-111.
- Dubet, F.** (1994). Les mutations du système scolaire et les violences à l'école. Les cahiers de la Sécurité intérieure, Université de Bordeaux II: Dadisehess, 15: 11-26.
- Dubuc, R., Gagnon, S.** (1998). « La violence dans les écoles », Défi Jeunesse, 4: 21-23
- Dumas, M.** (1990). Le chiffre noir de la victimisation chez les mineurs. Québec : Ministère de la Santé et des Services Sociaux sur la recommandation du Conseil québécois de la recherche sociale.
- Fairholm, J.** (1993). Prévention de la violence dans les fréquentations: vue d'ensemble et réponse : 3^e partie, Société canadienne de la Croix-Rouge, Division Colombie-Britannique/Yukon.
- Fédération canadienne des municipalités, Solliciteur général du Canada, Ministère de la justice** (1994). La violence chez les jeunes et l'activité des bandes de jeunes. Réponses aux préoccupations communautaires. Ottawa: Solliciteur général du Canada.
- Fitzpatrick, D. M., Halliday, C.** (1992). Not the way to love: Violence against Young Women in Dating Relationships. Nova Scotia: Cumberland County Transition House Association.
- Fréchette, M., Leblanc, M.** (1987). Délinquances et délinquants. Boucherville : Édition Gaëtan Morin.

- Gagné, M.-H., Lavoie, F.** (1993). "Les causes de la violence dans les relations amoureuses des adolescent(e)s: Qu'en pensent les jeunes?" Santé mentale au Canada, 41(3): 13-17.
- Gallers, J., Lawrence, K. J.** (1991). Overcoming post-traumatic stress disorder in adolescent date rape survivors. Seattle: Seal Press.
- Ghiglione, R., Matalon, B.** (1978). Comment interroger? Les entretiens, les enquêtes sociologiques: théories et pratiques, Paris: Armand Collin.
- Goldstein, A. P., Huff, C. R.** (1993). The Gang: Intervention Handbook. Illinois: Research Press.
- Gottfredson, D.** (1986). "An Empirical Test of School-Based Environmental and Individual Interventions to Reduce the Risk of Delinquent Behavior", Criminology, 24(4): 705-731.
- Grégoire, C.** (1998). « Les gangs de rue: mythe ou réalité? », Défi Jeunesse, 5(1): 18-22.
- Groupe de travail interministériel** (1989). Aide aux conjoints violents. Québec : Ministère de la santé et des services sociaux. Direction générale de la planification et de l'évaluation.
- Hagedorn, J. M.** (1988). People and Folks: Gangs, Crime and the Underclass in a Rustbelt City. Chicago: Lake View Press.
- Hamel, C.** (1993). Une belle claque d'amour, Guide de formation sur la violence dans les relations amoureuses des jeunes. Montréal : ROCAJQ.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M.-F., Bertot, J. (en coll. avec Cousineau, M.-M.)** (1998). Jeunesse et gangs de rue phase 2: Résultats de la recherche terrain et propositions d'un plan quinquennal. Montréal : Institut de recherche sur développement social des jeunes. Rapport soumis au Service de la communauté urbaine de Montréal.
- Hébert, J.** (1991). La violence à l'école. Guide de prévention et techniques d'intervention. Montréal : Les Éditions Logiques inc.
- Henton, J., Cate, R. et coll.** (1983). "Romance and violence in dating relationships", Journal of Family Issues, 4(3): 455-482.
- Home Office** (1993). The long term needs of victims: A review of literature. Research and Planning Unit, Paper 80, Home Office.

- Jackson, R. K., McBride, W. D.** (1986). Understanding Street Gangs. California: Custom Publishing Company.
- Jankowski, B.** (1992). Les gangs aux États-Unis. Bilan des recherches. Paris : Institut des Hautes Études de la Sécurité Intérieure (IHESI).
- Jenkins, P. H.** (1997). "School delinquency and the school social bond". Journal of research in crime and delinquency, 34(3): 337-367.
- Klein, M. W.** (1971). Street Gangs and Street Workers. New Jersey: Prentice-Hall.
- Knox, G. W.** (1993). An introduction to gang (2^{ème} éd.). Buchanan: Vande Vere.
- Laberge, A.** (1976). Désengagement et inadéquation scolaires: prélude à la délinquance. Mémoire de Maîtrise inédit, Université de Montréal, École de Criminologie.
- Lanctôt, N.** (1995). Caractéristiques personnelles, sociales et comportementales des adolescents en difficulté - membres de bandes marginales, Mémoire de Maîtrise inédit, Université de Montréal, École de Criminologie.
- Laperrière, A.** (1993). "Construire ou défaire le racisme à l'école secondaire". Racisme et Santé mentale: enjeux, impacts et perspectives. Montréal : Association Canadienne pour la santé mentale : 41-66.
- Lavoie, F., Robitaille L.** (1991). La violence dans les relations amoureuses des jeunes. Québec : Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, Université Laval.
- LeBlanc, M.** (1986). École, violence (délinquance) et prévention: quelle stratégie choisir? Montréal: centre de documentation de l'Université de Montréal.
- LeBlanc, M.** (1992). Les bandes d'adolescents à Montréal: phénomène et caractéristiques des membres. Groupes de recherche sur l'inadéquation psychosociale à l'enfance. Université de Montréal.
- Levy, B.** (1991). Dating violence: young women in danger, Vancouver: The Seal Press.
- MacDougall, J.** (1993). Violence in Schools - Programs for Policies and Prevention. Toronto: Canadian Education Association.
- Makepeace, J. M.** (1981). "Courtship Violence Among College Students". Family Relations, 30(1): 97-102.

- Makepeace, J. M.** (1986) "Gender differences in courtships violence victimization". Family Relations, 30(3) : 383-388.
- Mathews, F.** (1993). Les bandes de jeunes vues par leurs membres. Ottawa: Gouvernement du Canada, Solliciteur général Canada.
- Mercer, S. L.** (1988). Not a pretty picture: An exploratory study of violence against women in High School Dating Relationships. Ressources for Feminist Research/Documentation sur la recherche féministe, 17(2): 15-23.
- Miller, W. B.** (1975). Violence by Youth Gangs and Youths Groups as a Crime Problem in Major American Cities. Washington: National Institute for Juvenile Justice and Delinquency Prevention, Law Enforcement Assistance Administration, U.S., Government Printing Office.
- Ministère de la santé et des services sociaux** (1995). Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister, contrer la violence conjugale. Québec : Ministère de la santé et des services sociaux.
- Ministère de l'éducation du Québec** (1991). Québec : Ministère de l'éducation du Québec.
- Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration** (1991). Ottawa : Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration.
- Moore, R. B.** (1984) « Les commissions scolaires perpétuent le racisme et elles ne s'en rendent pas compte - Que pouvons-nous faire? » In Association canadienne d'éducation. Le système scolaire face au multiculturalisme et au racisme. Toronto : Association canadienne d'éducation : 36-50.
- Morier, Y. et coll.** (1991). Intervention sociojudiciaire en violence conjugale. Montréal : Centre Éducatif et Culture Inc.
- Normand, F.** (1996). De moins en moins de victimes portent plainte par peur des représailles. Le Devoir, 2 juillet : A3.
- Parrot A., Bechhofer L.** (1991). Acquaintance rape. The hidden crime. New York: John Wiley et Sons (Eds).
- Pepler, D. J., Craig, W. M., Ziegler, S., Charach, A.** (1994). "An evaluation of an anti-bullying intervention in Toronto Schools". Canadian Journal of community mental health, 13(2): 95-110.
- Phaneuf, G. F.** (1990). La violence dans les fréquentations. Ottawa: Centre national d'information sur la violence dans la famille, Santé et Bien-être Canada.

- Pires, A.** (1997). "Épistémologie et théorie" In Poupart, J., Deslauriers, J., P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (Eds.): La recherche qualitative: enjeux épistémologique et méthodologique. Boucherville : Gaëtan Morin: 3-52.
- Poupart, J.** (1997). "L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques" In Poupart, J., Deslauriers, J., P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (Eds.): La recherche qualitative: enjeux épistémologique et méthodologique. Boucherville : Gaëtan Morin: 173-206.
- Quivy, R., Van Capenhoudt, L.** (1995). Manuel de recherche en sciences sociales, Paris: Dunod.
- Randall, P.** (1991). "Bullies and their Victims". Child Education, 68(3): 50-51.
- Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence** (1987). La sexualité blessée. Etude sur la violence sexuelle en milieu conjugal. Montréal: Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence.
- Roscoe, B., Callahan, J. E.** (1985). "Adolescents' self-report of violence in families and dating relations". Adolescence, 20 : 545-553.
- Ryan, C., Mathews, F., Banner, J.** (1993). Student Perceptions of Violence - Executive Summary of Preliminary Findings. Toronto: Central Toronto Youth Services.
- Service de police de la communauté urbaine de Montréal** (1993). États de situation des gangs de rue sur le territoire de la CUM. Montréal.
- Spergel, I. A.** (1990). "Youth Gangs: Continuity and Change". Crime and Justice, 12: 171-277.
- Spergel, I. A.** (1995). The Youth Gang Problem: A Community Approach. Oxford: Oxford University Press.
- Statistique Canada, Centre canadien de la statistique juridique** (1994). Statistique de la criminalité au Canada 1992. Ottawa: Statistique Canada.
- Sugarman, D. B., Hotaling, G. T.** (1991). "Dating Violence : A review of Contextual and Risk Factors". In Levy (1991), Dating violence: young women in danger, Vancouver: The Seal Press : 100-118.
- Thrasher, F. M.** (1927). The Gang: A study of 1313 Gangs in Chicago. (2e éd.). Chicago: University of Chicago Press.

- Warshaw, R. R.** (1988). I never Called It Rape : The Ms. Report on Recognizing, Fighting and Surviving Date and Acquaintance Rape. New York: Harper Row.
- Wilson, A.** (1992). "Preventing and Responding to Bullying in Schools". The Canadian School Executive, 12(1): 9-12.
- Zevitz, R. G., Tazata, S. R.** (1992). "Metropolitan Gang Influence and the Emergence of Group Delinquency in a Regional Community". Journal of Criminal Justice, 20(2): 93-106.
- Ziegler, S., Rosenstein-Manner, M.** (1991). Bullying in school. Toronto: Toronto Board of Education.

ANNEXE

Organismes présents à Laval

Les Centres jeunesse de Laval (enfants et adolescents de 0 à 18 ans)
Tel : (450) 975-4000

Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC)
Tel : (450) 629-4580

Centre de prévention et d'intervention pour les victimes d'agression sexuelle
(CPIVAS)
Tel : (450) 669-6093

Policier (section communautaire)
Tel : (450) 662-4220

Oasis, unité mobile d'intervention
Tel : (450) 680-1747

Travail de rue de l'Île de Laval (RIL)
Tel : (450) 973-8787 poste 401

Maison d'hébergement l'Envolée
Tel : (450) 628-0907

Le groupe Adoscene (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : 975-7153

Maison des jeunes de l'Est-Laval (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 664-1009

Maison des jeunes de Laval-Ouest (enfants et adolescents (es) de 6 à 25 ans)
Tel : (450) 962-8973

Maison de quartier de Fabreville (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 625-5453

Maison des jeunes de Laval (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 668-3954

Maison des jeunes de Ste-Dorothée (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 969-1215

Maison des jeunes Local ADO (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 973-9882

Carrefour Jeunesse Ste-Rose (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 622-0879

Mesures alternatives jeunesse Laval (adolescents (es) de 12 à 18 ans)
Tel : (450) 663-7674

S.O.S Jeunesse (enfants et adolescents (es) de 0 à 17 ans)
Tel : (450) 681-8399

Centre Défi-jeunesse (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 665-3049

Bureau de consultation jeunesse (adolescents (es) de 12 à 17 ans)
Tel : (450) 622-6696

Jeunes au travail (adolescents (es) décrocheurs, sans revenu ...)
Tel : (450) 661-1251

Maison Joie de Vivre de l'Ordre de Malte (mères adolescentes)
Tel : (450) 669-7770

Maison de la famille de Pont-Viau (enfants de moins de 12 ans)
Tel : (450) 663-8039

La Parentèle de Laval (maison de la famille, enfants de moins de 12 ans)
Tel : (450) 662-1895

Société d'aide à l'enfance de Laval-Ouest (maison de la famille)
Tel : (450) 962-3367

Maison des enfants le Dauphin (enfants de 6 à 12 ans)
Tel : (450) 978-2664

**Membres de la Table de concertation des organismes communautaires Jeunesse
de Laval
(T.C.O.C.J.L.)**

Mai 1998

Benoit Laurin
Le groupe Adoscene

Line Guindon
Carrefour Jeunesse Ste-Rose

Carol Pagé
Bureau de consultation jeunesse de Laval

Mireille Portugais
Maison des jeunes de Laval-Ouest

Denis Dupuis
Oasis, unité mobile d'intervention

Nadine Tessier
Maison d'hébergement l'Envolée

Janie Fortin
Maison des jeunes Local ADO

Tanya Acosta
Maison des jeunes de Ste- Dorothée

Jean-Pierre Bastien
Maison des jeunes de Laval

Vivianne Donattelli
Maison de quartier de Fabreville

Autres Tables de concertation

Connais-tu ma gang?
Jean-François Chapdelaine
Tel : (450) 687-5691 poste 474

Programme Sois Branché
Fondation Sois Branché
Tel : (450) 978-8986
Internet : [htt://www.soisbranche.qc.ca](http://www.soisbranche.qc.ca)